

JULES VERNE

Vingt mille lieues sous les mers, 1869

Edition GF

Expériences de la nature

BIOGRAPHIE / BIBLIOGRAPHIE

- 1928-1948 : Retour sur une enfance nantaise - l'appel de la mer et des voyages
- 1848-1862 : Les années parisiennes
- 1862 : Rencontre avec Hetzel - l'éducation par le voyage et la géographie
- 1866 : Installation au Crotoy et rédaction de *Vingt-mille lieues sous les mers*

CONTEXTE D'ECRITURE

- Une époque de progrès scientifique et de révolution industrielle
- Saint-simonisme, utopies et expositions universelles

L'OEUVRE

I - STRUCTURE : Temps et lieux de l'itinérance

II - INTRIGUE : Une énigme technologique au service du merveilleux scientifique / La question du « monstre », l'hybride organique et mécanique

SYNTHESE

I - DES EXPERIENCES PLURIELLES DE LA NATURE

I.1 - Une galerie de personnages figurant des rapports à la nature diversifiés : l'homme d'action, le naturaliste, le savant

I.2 - Une variété d'expériences de la nature : milieu naturel inexploré et nouvelles conditions d'un savoir empirique

II - EXPERIMENTER LES MERVEILLES DE LA NATURE : UN VOYAGE INITIATIQUE

II.1 - Les « romans de la science »

II.2 - Une immersion totale

II.3 – Au « pays des merveilles »

III - LA NATURE COMME EXPERIENCE DE SOI ET FUTUR DE L'HUMANITE

III.1 – La nature, une leçon de choses : l'éducation par l'expérience

III.2 – La joie de raconter, une pédagogie du partage

III.3 – Dangers de l'hybris et méditation de l'homme sur la nature

EXTRAITS ETUDIES

EXTRAIT 1 - MERVEILLES DE LA NATURE, MERVEILLES DE LA CULTURE : une expérience immersive dans la nature et la culture

Partie I, ch X, L'HOMME DES EAUX / ch XI, LE NAUTILUS / ch XII, TOUT PAR L'ÉLECTRICITÉ.

EXTRAIT 2 - SCIENCE ET SPECTACLE DE LA NATURE : De l'expérience scientifique naturaliste à l'émerveillement devant le spectacle de la nature

Partie I, ch XIV « LE FLEUVE NOIR », pp. 140-148 (« —Je ne saurais vous répondre, maître Land. D'ailleurs, croyez-moi, abandonnez, pour le moment, cette idée de vous emparer du Nautilus ou de le fuir. (...) et je m'endormis profondément, pendant que le Nautilus se glissait à travers le rapide courant du Fleuve-Noir. »)

EXTRAIT 3 - EXPERIENCE D'UNE NATURE HORS NORMES : « curieuse anomalie, bizarre élément »

Partie I, ch XVII, UNE FORÊT SOUS-MARINE : « Nous étions enfin arrivés à la lisière de cette forêt (...) quand une apparition inattendue me remit brusquement sur les pieds. » / « C'était une magnifique loutre de mer (...) tout émerveillé de cette surprenante excursion au fond des mers. »

EXTRAIT 4 - TRESORS DE LA NATURE ET RICHESSES MATERIELLES : De l'événement scientifique à l'engagement politique

Partie II, chapitre VIII, LA BAIE DE VIGO, : (« L'Atlantique ! Vaste étendue d'eau (...) Et je compris alors à qui étaient destinés ces millions expédiés par le capitaine Nemo, lorsque le Nautilus naviguait dans les eaux de la Crète insurgée ! »)

EXTRAIT 5 - LA NATURE, ESPACE ET RECEPTACLE DE L'HISTOIRE DES HOMMES

Partie II, ch IX, UN CONTINENT DISPARU (L'Atlantide) : « Minuit approchait. Les eaux étaient profondément obscures, (...) Le capitaine marcha droit à lui, et nous étions rentrés à bord au moment où les premières teintes de l'aube blanchissaient la surface de l'Océan. »

EXTRAIT 6 - EXPERIENCES D'UNE NATURE EXCEPTIONNELLE : De la mythologie à la fantaisie poétique, romantisme du monstre

Partie II, ch XVIII et ch XIX « Au fait, il a raison, dis-je. J'ai entendu parler de ce

tableau ...du théâtre de sa dernière lutte, de cette mer qui avait dévoré l'un des siens ! »

BIOGRAPHIE / BIBLIOGRAPHIE

Jules Verne a écrit quatre-vingt romans en quarante ans, l'équivalent de deux livres par an, pour répondre aux commandes de son éditeur.

1828 naissance de Jules Verne à Nantes

1847-48 Jules Verne passe ses examens de droit à Paris. Installation à Paris après les soulèvements populaires de février, se lie avec Alexandre Dumas père et fréquente le milieu littéraire.

1850, Première représentation des *Pailles rompues*, comédie en un acte au Théâtre historique

1851 Devient secrétaire du Théâtre-lyrique

1851-54 Publication de plusieurs nouvelles puis romans entre 1954-55

1856 Devient agent de change comme son frère /1857 Epouse Honorine de Viane

1859 Voyage en Ecosse, démission de son frère Paul de son poste d'officier de marine

1861 Voyage en Norvège, Scandinavie

1862 Rencontre avec Hetzel

1863 Publication de *Cinq semaines en ballon* chez Hetzel

1864 Hetzel fonde le *Magasin d'éducation et de récréation* (bimensuel pour la jeunesse) / Collaboration permanente, Publication du *Voyage au centre de la terre*

1865 Publication des *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* /

1866-67 Parution de la *Géographie illustrée de la France et de ses colonies*

1866 Installation à Crottoy, il a commencé, dès 1865, la rédaction de *Vingt-mille lieues sous les mers* qui paraît sous forme de **feuilletons de 1865 à 1869**.

1867 Voyage en Amérique sur le *Great-Eastern*, expérience d'une traversée transatlantique qui inspirera *Une ville flottante* (1871), Parution *Les Enfants du capitaine Grant*

1868 Acquisition du premier voilier, le *Saint-Michel* (puis, par la suite, de deux autres voiliers, les *Saint-Michel II et III*, plus grands et perfectionnés, 1876-1877)

1869 Publication de *Vingt-mille lieues sous les mers*

1870 Parution de *Autour de la lune*, légion d'honneur, Installation à Amiens de sa famille

1871 A Paris, horrifié par la Commune

1872 Installation définitive à Amiens. Publication du *Tour du monde en quatre-vingt jours*, énorme succès

1874 Publication de *L'île Mystérieuse* qui révèle la fin du capitaine Nemo

1875 Discours à l'Académie d'Amiens, « *Une ville idéale, Amiens en l'an 2000* »

1878 Croisière avec son frère Paul, Lisbonne, Tanger, Gibraltar, Alger

1880 Voyage avec Paul à Rotterdam, Copenhague, Irlande, Ecosse, Norvège avec le fils d'Hetzel

1884 Voyage en Méditerranée, rencontre avec le pape et l'archiduc d'Autriche

1886 mort d'Hetzel

1888 Elu au conseil municipal

1892 Publication du *Château des Carpathes*

1905 mort à Amiens

Retour sur une enfance nantaise 1928-1948

« **Il y a cette circonstance que je suis né à Nantes, où mon enfance s'est tout entière écoulée.** » Souvenirs d'enfance et de jeunesse, *récit autobiographique, publié en anglais en 1891*

L'appel de la mer et des voyages

Marguerite Allotte de la Fuÿe, petite-nièce par alliance de l'écrivain (le père de Jules Verne, est marié avec Sophie Allotte de La Fuÿe), dans sa biographie, *Jules Verne, sa vie, son œuvre*, invente le récit d'une fugue, à onze ans comme mousse, sur un bateau au long court en partance pour l'Inde - son père l'aurait ramené au bercail -, entretenant ainsi la légende d'un voyageur en herbe.

Jules Verne explique son attrait pour la mer par sa naissance à Nantes, grande ville portuaire animée, ouverte sur le monde, dont l'activité commerciale est très développée mais c'est aussi une ville industrielle qui donne à voir au jeune Jules Verne des machines lourdes mécaniques, une technologie avancée dans les moyens de transport et de communication, notamment les chemins de fer et le tramway. Son père achète une villa à Chantenay, sur un coteau qui domine la rive droite de la Loire, offrant un point de vue remarquable sur l'île de Nantes, ancienne place des chantiers navals et grandes usines du bord de Loire. De sa chambre, le jeune Jules Verne voit les mouvements des imposants voiliers de la marine marchande sur une Loire qu'il compare (proportionnellement à la taille du territoire !) aux grands fleuves américains de l'Hudson, du Mississippi ou du Saint-Laurent :

« *Fils d'un père avoué parisien et d'une mère tout à fait bretonne, j'ai vécu dans le mouvement maritime d'une grande ville de commerce, point de départ et d'arrivée de nombreux voyages au long cours. Je revois cette Loire, dont une lieue de ponts relie les bras multiples, ses quais encombrés de cargaisons, sous l'ombrage de grands ormes, et que la double voie du chemin de fer, les lignes de tramway ne sillonnaient pas encore. Des navires sont à quai sur deux et trois rangs ; d'autres remontent ou descendent le fleuve. Pas de bateaux à vapeur, à cette époque, ou du moins très peu ; mais de ces voiliers dont les Américains ont si heureusement conservé et perfectionné le type avec leurs clippers et leurs trois-mâts goélettes. En ce temps là, nous n'avions que les lourds bâtiments à voile de la marine marchande. Mais que de souvenirs ils me rappellent ! En imagination, je grimpais à leurs haubans, je me hissais à leurs hunes, je me cramponnais à la pomme de leurs mâts ! Mon plus grand désir eût été de franchir la planche tremblotante qui les rattachait au quai pour mettre le pied sur leur pont ! [...]* »

Si la tentative de fugue est légendaire, le désir de s'embarquer est bien réel et l'on voit poindre le plaisir de la description des belles machines. L'enfant admire les trois-mâts en tant qu'objets techniques et esthétiques faits de la main de l'homme qui seront remplacés par des objets encore plus perfectionnés, clippers, goélettes américains, bateaux à vapeur. Le voilier est embelli par le souvenir d'enfance qui nourrit l'imaginaire vernien : « *En ce temps là, nous n'avions que les lourds bâtiments à voile de la marine marchande. **Mais que de souvenirs ils me rappellent !*** ». Vient le jour où le jeune homme cède à la tentation de monter illicitement à bord d'un voilier de la marine marchande, il en éprouve une véritable exaltation et joie. Le bateau à quai devient le support et le lieu immobile du voyage imaginaire, comme celui du cabinet de travail du romancier, un lieu autonome chargé de mystère, dont les lois sont étrangères au monde terrestre, et où l'on reconnaît déjà la suprématie du capitaine à bord : « *maître après Dieu* » comme Nemo à bord du Nautilus : « *la chambre du capitaine, **ce maître après Dieu, un bien autre personnage à mon sens que n'importe quel ministre du roi lieutenant-général du royaume !*** » La frustration demeure de ne pouvoir voyager qu'en pensée sur ces magnifiques moyens de locomotion, jusqu'au jour où Jules Verne et son frère prennent passage à bord d'un de ces pyroscaphes : « *... Quelle joie ! C'était à en perdre la tête !* »

Les années parisiennes 1848-1862 et la rencontre avec Hetzel en 1862

Jules Verne s'installe à Paris en 1848, à la fin des insurrections de février qui mettent fin à la Monarchie de Juillet de Louis-Philippe et instaurent un gouvernement provisoire de la République française. Il termine ses études de droit et pourrait succéder à son père avoué - juriste officier ministériel - à Nantes mais il part à Paris et devient secrétaire du *Théâtre historique*. Son goût pour les lettres, héritage familial, selon lui, le mène tôt à l'écriture de pièces de théâtre (certains de ses romans et nouvelles seront montés au théâtre), de livrets d'opérette, de poésie, de nouvelles historiques et récits de voyage : « *Et d'abord, ai-je toujours eu du goût pour **les récits dans lesquels l'imagination se donne libre carrière ? Oui, sans doute, et ma famille a tenu en grand honneur les lettres et les arts - d'où je conclus que l'atavisme entre pour une forte part dans mes instincts.*** » (Souvenirs d'enfance et de jeunesse). Dans ce milieu artistique et littéraire, il côtoie Alexandre Dumas père et fils grâce auxquels il fait jouer sa pièce de théâtre, mais également Victor Hugo, qu'il admire, George Sand. Il noue aussi de nombreux contacts avec le milieu scientifique, savants, ingénieurs de tous horizons, tels Arago, Nadar, auprès desquels il trouve l'inspiration et les explications techniques.

En 1851, le coup d'Etat de Napoléon III met fin à la République, Jules Verne écrit dans une lettre à sa mère évoquant ce coup d'Etat : « *C'est une indignité. La colère est générale contre le Président et contre l'armée qui s'est déshonorée à cette occasion. Voilà peut-être **la première fois que le droit et la légalité sont du côté de l'insurrection.*** Il y a beaucoup de morts et ce sont surtout des gens comme il faut. » (cité par Pierre

Gamarra p 90). En 1862, Jules Verne **rencontre son futur éditeur, Pierre-Jules Hetzel, un républicain convaincu**, chef de cabinet de plusieurs ministres affaires étrangères dont Lamartine, il est condamné à l'exil en 1851. Réfugié en Belgique, il ne revient qu'après l'amnistie en 1859. En 1864, il fonde la **Bibliothèque d'Education et Récréation** avec le **Nouveau Magasin des Enfants**. Les « *Magasins* » sont des publications pratiquées déjà au XVIIIe, sortes de recueils distrayants et éducatifs qui donnent naissance aux « *magazines* » anglais. Avant l'école publique, laïque et gratuite de Jules Ferry en 1881, Hetzel porte un intérêt majeur à **l'éducation que doit recevoir la jeunesse**, il s'associe à Jean Macé et Jules Verne pour porter son idéal. **Jean Macé** crée la *Ligue de l'Enseignement* en 1870 pour un enseignement populaire « *sur un terrain neutre, politiquement et religieusement* », un projet dans la continuité du lancement des bibliothèques populaires. Hetzel définit sa ligne et son éthique éditoriales dans l'édition des *Fables* de Florian et de La Fontaine : une morale claire qui allie honnêteté et imaginaire, le merveilleux a toute sa place auprès du sérieux : « *Ce qu'il faut pour qu'un livre convienne à la jeunesse, c'est d'abord qu'il soit simple. C'est ensuite que dans ce livre, il n'y ait point de confusion entre le bien et le mal et que l'un soit séparé de l'autre assez scrupuleusement pour qu'un méchant esprit n'y puisse trouver sa justification. Or, il faut pour un tel livre être à la fois un grand esprit et surtout un très honnête homme.* » (notice sur les *Fables* de Florian en 1842, p 76) / « *De notre temps, une école ultra pédante a cru bon de faire une croisade contre l'imagination, le merveilleux. Elle a prétendu bannir les contes, la féerie, la fiction de l'éducation et de la récréation de l'enfance...Il ne faudrait rien mettre sous les yeux de l'enfant que la stricte et crue réalité. Ils font une seule exception pour le merveilleux de la Fontaine. Pourtant, il a fait parler sans préférence le magister et les ânes.* » (Edition *Fables* de La Fontaine, 1878 p 76-77)

Après le succès important de *Cinq semaines en ballon* (1864), *Voyage au centre de la terre* (1864), *De la Terre à la Lune* (1865), le **format du roman d'aventure et de science pour la jeunesse est inventé**, Hetzel trouve en 1866 un titre englobant ces récits qui doivent explorer tous les éléments air, terre, mer et les nouvelles théories scientifiques sur le monde et l'univers : « **Voyages extraordinaires** » dans « **Les mondes connus et inconnus** » (sous-titre). L'avertissement de l'éditeur des Voyages extraordinaires apparaît dans sa dimension encyclopédique monumentale : « *Les ouvrages parus et ceux à paraître embrasseront dans leur ensemble le plan que s'est proposé l'auteur quand il a donné pour sous-titre à son oeuvre celui de Voyages dans les mondes connus et inconnus. Son but est en effet de résumer toutes les connaissances géographiques, géologiques, physiques, astronomiques, amassées par la science moderne, et de refaire, sous la forme attrayante et pittoresque qui lui est propre, l'histoire de l'univers.* (...) / Les romans de M.Jules Verne sont arrivés à leur point. Quand on voit le public empressé courir aux **conférences** qui se sont ouvertes sur mille points de la France, quand on voit qu'à côté des critiques d'art et de théâtre, il a fallu faire place dans **nos journaux aux comptes rendus de l'Académie des Sciences**, il faut bien se dire que l'art pour l'art ne suffit plus à notre époque et que **l'heure est venue où la**

science a sa place faite dans la littérature. » En 1842, dans *La Comédie humaine*, Balzac aussi s'inspire des expositions naturalistes de son temps. Il expérimente « *une comparaison entre l'Humanité et l'Animalité* » et transpose le savoir des naturalistes, Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, aux hommes pris dans leur environnement social.

La rencontre capitale entre Jules Verne et Hetzel permet la réalisation d'un **projet vaste d'édition et d'éducation** qui sait rendre le livre de jeunesse, objet onéreux, indispensable au même titre qu'une encyclopédie ou un manuel scolaire de sciences appliquées, de morale, dans la collection rouge et or illustrée que l'on achète en présent à Noël.

L'éducation par le voyage, dans la tradition des géographes

« *Outre ces raisons, le voyager me semble un exercice profitable. L'âme y a une continuelle exercitation , à remarquer des choses inconnues et nouvelles. Et je ne sache point **meilleure école**, comme j'ai dit souvent, à **façonner la vie, que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies, et usances : et lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature.** Le corps n'y est ni oisif ni travaillé : et cette modérée agitation le met en haleine.* (Montaigne, Livre II, ch IX, « *De la Vanité* », Essais, 1595)

En 1866 Hetzel commande à Jules Verne **une « Géographie de la France »** qu'il rédige en même temps que *Vingt-mille lieues sous les mers*. Influencé par **Jacques Arago et Elisée Reclus**, Jules Verne souhaite écrire **une histoire universelle pittoresque**. Elisée Reclus, était un géographe, poète et pédagogue, anarchiste, communard banni puis exilé, ami de Jules Verne. Il publie, avec l'aide de son frère, chez Hachette, de 1876 à 1894, une « *Nouvelle Géographie Universelle* » qui a pour ambition de faire **une analyse vivante de l'homme dans son environnement** à travers toutes les données humaines et physiques. Pierre Gamarra décrit cette révolution de la discipline en ces termes : « *La géographie n'est pas pour les frères Reclus l'accumulation sèche et lassant de caractères, de traits, de mesures, de visions mais - ces faits n'étant pas omis - l'occasion de voir, de faire voir et de faire comprendre mieux le décor de la vie et son évolution.* Et ils se refusent visiblement au jargon professionnel » (p 102). En 1869, il publie chez Hetzel son *Histoire d'un ruisseau*, éloge de la liberté et du progrès né de la contemplation de la nature.

L'intérêt pour le **voyage et la géographie** fait également écho aux **découvertes contemporaines** de Jules Verne les plus récentes. Jacques Arago fait le tour du globe, l'allemand Alexandre Humboldt (1769 1859) voyage dans les régions tropicales inexplorées d'Amérique et revient avec trois mille espèces botaniques (Vénézuëla), en 1879 le Dr Crevaux traverse l'Amazonie, descendant le fleuve Amazone en radeau (1881). Les explorateurs Richard Francis Burton (1821-1890 - ancien officier de la Compagnie des Indes qui a réussi à pénétrer dans Médine, la Mecque interdite) et John

Speke (1827-1864 - consul anglais à Trieste qui a atteint l'Himalaya et le Tibet) se joignent pour chercher en Afrique la source du Nil. David Livingstone (1813-1873), missionnaire au Cap, part également à la recherche de la source du Nil, il explore l'Afrique australe, les grands lacs, et cartographie le Zambèze. Henry Morton Stanley (1841-1904), parti à sa recherche, découvre David Livingstone près du lac Tanganyika à Zanzibar. **Charles Darwin**, qui a lu Humboldt et s'oppose au transformisme « *de la poussée interne* » de Lamarck, s'embarque pour **faire tour du monde**, afin de ramener à son tour des spécimens, des dessins, des notes. Il découvre, au Brésil, un ossuaire de fossiles géants, et les tortues géantes des Galapagos. L'épopée darwinienne inspire pour une très large part l'oeuvre de Jules Verne, qui tente de rassembler ce savoir nouveau dans ces romans. Savoir collecté par les explorateurs au fil de leurs voyages qui permet de **vulgariser les théories récentes de l'évolution** et de **mieux connaître l'origine de l'homme et de la terre**. Jérémy Bigerel a répertorié les différentes sciences abordées dans les romans verniens et leurs proportions quantitatives dans sa thèse intitulée *Jules Verne : le Roman du savoir : Valeurs et fonctionnements de l'écriture savante dans les romans de Jules Verne (1828-1905)*, on se rend compte que la géographie est au premier plan, elle permet de se situer et de s'appropriier les territoires mais aussi d'observer la faune, la flore, la géologie qui élucident les mystères du vivant, l'histoire et l'évolution de la Terre, en un sens l'histoire de la destinée de l'homme.

Installation au Crotoy 1866 et rédaction de *Vingt-mille lieues sous les mers*

Jules Verne s'installe avec sa famille au Crotoy, dans la Baie de Somme en Picardie, en 1865 quand il commence à écrire *Vingt-mille lieues sous les mers* (1868). Le roman est publié entre 1869-70 sous forme de feuilletons dans le *Magasin d'éducation et de récréation*, en même temps que sa *Géographie de la France*. Jules Verne acquiert son premier voilier, le Saint-Michel, et s'initie au « *métier de marin* ». Il écrit à son éditeur en juin 1868 : « *Ah ! mon cher ami, quel livre si je l'ai réussi ! Que j'ai trouvé de bonnes choses en mer en naviguant sur le Saint-Michel !* »

L'idée d'un **roman sur les merveilles des fonds marins**, semble avoir été suggéré, dès 1865, par George Sand. Dans l'une de ses lettres à Jules Verne, elle met en relief le **travail poétique de l'imaginaire associé aux connaissances scientifiques** : « *J'espère que vous nous conduirez bientôt dans les profondeurs de la mer et que vous ferez voyager vos personnages dans ces appareils de plongeurs que votre science et imagination peuvent se permettre de perfectionner.* » Hetzel, dans le *Magasin*, soulignait la présence du merveilleux naturel : « ***L'élément scientifique sera au niveau de l'intérêt dramatique.*** Les secrets de l'Océan, la vie des êtres étranges qui l'animent, de la végétation si singulière qui le décore, les phénomènes de tous genres qui abondent au sein des mers seront décrits... » En 1865, Jules Verne pense déjà au *Voyage sous les eaux* (titre premier) lorsqu'il explique son projet à son éditeur dans une lettre : « *Il m'est venu une bonne idée qui naît bien du sujet. Il faut que cet inconnu (Nemo) n'ait plus aucun rapport avec l'humanité dont il s'est séparé. Il n'est plus sur terre. Il se passe de*

la terre. **La mer lui suffit mais il faut que la mer lui fournisse tout**, vêtement et nourriture. Jamais il ne met les pieds sur un continent. Les continents et les îles viendraient à disparaître sous un nouveau déluge qu'il vivrait tout comme, et je vous prie de croire que son Arche serait un peu mieux installée que celle de **Noé**. Je crois que cette situation absolue donnera beaucoup de relief à l'ouvrage. » p 164 Il dépeint une sorte de Robinson parvenu au **plus haut stade de civilisation et de technologie**, le Nautilus est « un phénomène de main d'homme », symbole de « l'impossible mystérieusement et humainement réalisé ». Nemo devait être un polonais qui se venge de la domination russe mais Hetzel s'y oppose, craignant de perdre son lectorat russe. Jules Verne choisit alors un prince indien qui se venge de l'Angleterre impérialiste en coulant ses navires. Hetzel intervient également sur le manuscrit pour changer la fin. Il fait remplacer le mot « *Indépendance !* » que Nemo murmurait initialement par une devise plus morale : « *Dieu et Patrie* ».

En 1867, Jules Verne fait une traversée sur un paquebot transatlantique qui lui inspire L'île flottante, il écrit à son éditeur : « *Mon cher Hetzel, nous sommes **comme des sauvages dans une île flottante. mais quelle île ! Quel échantillon de l'industrie !** Jamais le génie industriel de l'homme n'a été poussé plus loin.* » (cté par Pierre GAMARRA, Notre ami Jules Verne, p 132) Le romancier dépasse l'ingénieur dans sa reconnaissance de la puissance de la machine. Pour Jules Verne, la technique permet d'accéder aux mondes imaginaires en explorant les terrains inexplorés de l'univers présents et à venir. Le romancier, dans ce domaine, va plus loin que les ingénieurs en imaginant les machines du futur d'une taille gigantesque. On retrouve ce gigantisme à tous les niveaux : dans les animaux géants de l'océan (homards, crabes) qui témoignent d'un passé géologique millénaire, comme dans la projection de l'avenir à partir des défis technologiques contemporains (ex. défi de hauteur de la Tour Eiffel, salle des Machines de 25m de haut de l'Exposition universelle de 1867, etc).

CONTEXTE D'ECRITURE

Une époque de progrès scientifique et de révolution industrielle

Pour se rendre compte des multiples inventions scientifiques contemporaines de Jules Verne, se référer à la biographie faite par la Cité des Sciences, associant les événements biographiques aux événements scientifiques et internationaux de l'époque, (https://www.cite-sciences.fr/archives/francais/ala_cite/expositions/jules_verne/bio/biographie.html)

« A cette époque, on voyageait que peu ou pas. C'était le temps des réverbères des sous-pieds, de la garde nationale ou du briquet fumée. Oui ! j'ai vu naître les allumettes phosphoriques, les faux-cols, les manchettes, le papier à lettre, les timbres-post, le pantalon à jambe libre, le paletot, le gibus, la bottine, le système métrique, les bateaux à vapeur de la Loire, dits « inexplosibles » parce qu'il sautaient un peu moins que les autres, les omnibus, les chemins de fer, les tramways, le gaz, l'électricité, le télégraphe, le téléphone, le phonographe ! **Je suis de la génération comprise entre ces deux génies, Stephenson et Edison ! Et j'assiste maintenant à ces étonnantes découvertes, à la tête desquelles marche l'Amérique**, avec ses hôtels mouvants, ses machines à tartines, ses trottoirs mobiles, ses journaux en pâte « feuilletée » imprimés à l'encre de chocolat, qu'on lit d'abord et qu'on mange ensuite ! » Souvenirs d'enfance et de jeunesse.

Maxime Du Camp défendant une littérature qui intègre les innovations scientifiques, contre celle l'Art pour l'art, écrit dans la Préface des *Chants modernes* : « Quoi, nous sommes le siècle qui a découvert des planètes et des mondes, où l'on a trouvé **les applications de la vapeur, l'électricité, le chloroforme, l'hélice, la photographie, la galvanoplastie**, et que sais-je encore ? **Mille choses admirables, mille féeries incompréhensibles qui permettent à l'homme de vivre vingt fois plus et vingt fois mieux qu'autrefois** ; quoi, nous avons pris de la terre glaise pour en faire un métal plus beau que l'argent, nous touchons à la navigation aérienne et il faut s'occuper de la guerre de Troie et des Panathénées ? »

La seconde moitié du XIXe connaît **un essor spectaculaire des techniques qui refondent les modes de vie et interrogent l'avenir**, cet essor donnera naissance aux sciences sociales, aux réflexions utopistes saint-simoniennes, aux théories hygiénistes qui pensent la société future dans ce nouveau cadre de progrès du savoir rationalisé. L'exploit technologique fait progresser la capacité d'exploration et les découvertes géographiques. L'histoire de *Cinq semaines en ballon* qui se déroule en Afrique, reflète les questions d'actualité. A la naissance de Jules Verne, René Caillié découvre Tombouctou, la Royal Geographical Society envoient deux expéditions pour localiser les sources du

Nil, en 1858 et 1864. Les *Aventures du capitaine Hatteras* (1866) s'inspirent des expéditions qui sont menées pour atteindre le pôle Nord en 1853 (puis 1876). **Scientifiques et aventuriers se rejoignent dans leur quête de ces territoires inconnus**, conquis par des prouesses technologiques (nouveau type de coque pour ne pas prisonnier des glaces) et susceptibles d'augmenter le savoir humain. A la suite de ses pionniers conquérants, s'ouvre une exploration plus confortable et heureuse grâce au développement des bateaux à moteur mais surtout du rail. Le pari du *Tour du Monde en quatre-vingt jours* est l'application romanesque d'un dépliant de chemin de fer affirmant que l'on peut faire désormais le tour du monde en 80 jours, en combinant le rail et le bateau et grâce à l'ouverture du canal de Suez en 1858. La bicyclette se perfectionne par son pédalier et sa transmission par chaîne, l'automobile également atteignant 22km/h (le chemin de fer environ 30km/h). Les moyens de locomotion sont tout terrain et règlent définitivement le problème de l'accessibilité, le *Nautilus* pour l'espace marin, *L'Epouvante* alliant naturellement les espaces marins et aériens de Robur le Conquérant, le boulet de canon du *Voyage sur la Lune*.

Saint-simonisme, utopies et expositions universelles

La révolution industrielle s'accélère sous le Second Empire et favorise les doctrines idéologiques associant science et progrès : le positivisme d'Auguste Comte (1798-1857, *Cours de philosophie positive*, 1830-1842), le saint-simonisme de Claude Henri de **Saint-Simon** (1760-1825). Ces doctrines en vogue légitiment **l'expansion coloniale** comme une entreprise de civilisation, trop souvent au détriment des cultures autochtones, et voient dans l'industrialisation un levier puissant pour moderniser la société, elles associent progrès technique, productivisme et progrès social, à travers l'amélioration du confort matériel. Les **théories hygiénistes** participent de cet engouement ainsi que les pensées rationalistes qui s'appuient sur la suprématie de la science et de son application technique. Ferdinand de **Lesseps**, diplomate et entrepreneur, auquel il est rendu hommage dans *Vingt-Mille lieues sous les mers*, en est le symbole : s'inspirant du saint-simonisme, il fonde en 1855 *la Compagnie universelle du canal maritime de Suez* et dirige la construction de l'ouvrage pharaonique de 1859 à 1869, du percement d'un canal qui relie la mer Méditerranée à la mer Rouge. Après la défaite de 1870 contre Bismarck, la France se cherche un motif de fierté nationale, Ferdinand de Lesseps est **érigé en héros**, entrepreneur audacieux, savant érudit, ingénieur aventurier, il donne des conférences à la Sorbonne, fait l'objet d'articles dans magazine mensuel *Le Monde*. Lesseps s'engage ensuite dans le projet du canal de Panama qui doit relier les océans Atlantique et Pacifique, les travaux commencent en 1890 mais deux ans plus tard éclate un immense scandale financier, impliquant des industriels, des journalistes et des hommes politiques français, qui se solderont par la condamnation de Lesseps et du ministre de l'Intérieur de l'époque, Loubet.

Ce **progrès technologique** est mis en scène à travers les **grandes Expositions universelles, vitrines des pays représentés**. Celle de **1867**, la deuxième organisée qui se tient à Paris, montre le rayonnement de la **France, en tant que capital technologique**, elle présente, entre autres, les merveilles de la nature sous-marine dans une scénographie de rocailles, grottes, et une architecture de métal et de verre, deux aquariums d'eau douce et de mer dont Jules Verne s'inspire pour la **scénographie du spectacle marin** offert par Nautilus. Les peuples des colonies ne sont pas les seuls à être l'objet d'une entreprise de civilisation à travers la pensée rationnelle de la science et de son application technique, la nature elle-même est magnifiée par la main de l'homme qui s'en rend « *le maître et possesseur* » (Descartes). Guillaume Le Gall cite « *un article de L'Illustration évoqu(ant) le Jardin réservé comme « une attestation du génie humain s'appropriant la nature inerte ou inanimée [sic], soit pour la reproduire, soit pour la modifier ou l'embellir* ». **S'approprier la nature en la maîtrisant, voilà une des grandes idées de l'Exposition.** » (*Apparition de la nature aquatique à l'Exposition universelle de 1867*). **Une foi dans le progrès porté par ces machines fabuleuses dont Jules Verne anticipe les possibilités et applications technologiques** (d'où la qualification de « roman d'anticipation »). Ainsi le public, peut venir admirer le **scaphandre autonome** de Rouqueyrol et Denayrouze (autonomie de 30 mn à 10 m de profondeur), le **sous-marin** de Samuel Hallet à cette même Exposition Universelle de 1867, achevé en 1858. Le premier prototype de sous-marin militaire, le *Nautilus*, dont s'inspire Jules Verne, est réalisé dès 1800 par Robert Fulton sous Bonaparte (également inventeur du bateau à moteur). **Célébration et culte de l'industrie**, cette exposition célèbre le progrès et l'**âge d'or industriel** dans une utopie saint-simonienne, comme l'analyse Guillaume Le Gall dans son article (Ibid.) :

« *Les expositions universelles du XIXe siècle, et plus particulièrement celle de 1867, se sont élaborées selon un principe dont la fonction est d'intégrer chaque partie, aussi hétéroclites soient-elles les unes par rapport aux autres, à un projet global qui célèbre le progrès. À l'intérieur de ce processus, l'aquarium, vu comme dispositif d'exposition complexe et emblématique de son temps, se situe au croisement d'un grand nombre de « mythologies techniciennes », en portant et en générant en lui toutes les contradictions et les condensations spatio-temporelles de cette célébration du progrès. Il permet ainsi de relier pratiques et représentations.*

L'esprit de Saint-Simon : Cette cohérence d'ensemble renvoie à la genèse de l'utopie saint-simonienne de la première moitié du XIXe siècle qui a irrigué la conception générale de l'Exposition de 1867. C'est là un trait distinctif de cette manifestation. Cela s'explique par la présence, nombreuse, d'anciens membres des mouvements utopiques parmi les organisateurs de l'Exposition parisienne et, au premier chef, celle du Commissaire Général, Frédéric Le Play. C'est à travers lui que se dessine nettement

l'orientation saint-simonienne du **culte de l'industrie et de l'utopie sociale** qui se concrétise par la célébration spectaculaire du **travail et des produits de l'industrie**. Les utopies de la première moitié du XIXe siècle avaient intégré que le travail devait être célébré, y compris à travers de grandes manifestations internationales, afin de créer une plus grande **harmonie au sein de la société, voire parmi les grandes nations qui s'étaient lancées dans la marche active de l'industrialisation**. Comme l'avait suggéré Victor Hugo dans son « Introduction » à Paris – Guide l'Exposition universelle de 1867, le progrès constitue le ciment et la promesse d'une paix entre les nations qui, grâce à la grande démonstration de l'Exposition, « aura pour capitale Paris, et ne s'appellera point la France ; [mais] l'Europe⁴⁰ ».

Si la conception saint-simonienne de l'industrie s'étend à l'ensemble des activités de l'homme, **le progrès scientifique, industriel et technique constitue le socle de l'utopie**. Selon la Doctrine de Saint-Simon, l'industrie recouvre **la promesse de maîtriser la nature et, par-là, de subvenir aux besoins croissants de l'homme**. L'industrie est de ce fait associée au Divin. « De ce point de vue, note Hippolyte Carnot, **l'industrie devient le culte** ». À ce culte, il faut une célébration organisée selon une liturgie qui va se décliner tout au long des expositions universelles et qui trouvera sa pleine réalisation en 1867. L'étude de ces grandes manifestations internationales et de l'utopie qui les traverse permet de comprendre le fond quasi religieux qui les a structurées.

De la religion au culte de l'industrie : Le caractère religieux des expositions universelles est à prendre au sens littéral. Au-delà des différences entre les généalogies utopiques dont les expositions anglaises et françaises peuvent se réclamer, les premiers signes du religieux se manifestent à l'Exposition londonienne de 1851, au Crystal Palace et à sa polychromie que les photographies en noir et blanc qui nous sont parvenues ont eu tendance à faire oublier. Ce renvoi aux couleurs des architectures religieuses médiévales, telles que l'archéologie les découvrait au même moment, fait du Crystal Palace **une cathédrale du progrès et de l'industrie**. Il en est de même pour **les grandes galeries des machines**, notamment celle de l'Exposition de 1889 que le décor polychrome de l'entrée principale affiliait, là encore, à un bâtiment sacré. Aux expositions universelles, le caractère religieux **suscitait auprès du public un sentiment de communion qui devait converger vers la célébration d'un âge d'or industriel** dont on fixait la liturgie à chaque grand rassemblement. »

L'OEUVRE

I - STRUCTURE

Temps et lieux de l'itinérance : “ Pendant trois mois, trois mois dont chaque jour durait un siècle ! ”.

Le récit est porté par le professeur Aronnax, **figure d'autorité**, diffusant le savoir scientifique académique. Egalement, **figure d'écrivain**, il a publié un « *in quarto en deux volumes intitulé : Les Mystères des grands fonds marins* » (I,II), voire **double de l'écrivain**, il rapporte au jour le jour l'histoire du Nautilus et de son équipage. Il choisira finalement de publier son journal rapportant le récit de son voyage à bord du Nautilus car il n'est pas tenu par une quelconque promesse au capitaine Nemo, seulement par un accord tacite. Le lecteur apprend ce détail dans *l'Ile mystérieuse* : « *le professeur (Aronnax), à son retour en France, avait publié l'ouvrage dans lequel sept mois de cette étrange et aventureuse navigation du Nautilus étaient racontés et livrés à la curiosité publique* ». Savant, mais aussi homme d'action malgré lui, il est entraîné, avec un harponneur, fin connaisseur du milieu marin et un théoricien, naturaliste « *classificateur enragé* », dans une aventure romanesque héroïque, un tour du monde de plus de 80 000 km en sept mois, du 8 novembre 1867, date à laquelle ils sont recueillis près des côtes japonaises à la suite d'un Maëlstrom jusqu'au 2 juin 1868, date à laquelle ils fuient du navire, pris dans une terrible tempête. Ce sont les **éléments et phénomènes naturels qui fixent les limites de l'aventure, l'homme n'a pas de prise sur eux**. Les grands événements naturels marquent l'écoulement du temps, chaque tempête, cyclone, éruption, etc. porte un nom et une date de référence. Il rend le temps subjectif et historique : en effet dans l'incipit, l'année 1866 reste gravée dans les mémoires par l'apparition d'un « *événement bizarre, un phénomène¹ inexpliqué et inexplicable que personne n'a sans doute oublié.* » La narration du savant se déroule chronologiquement, à l'imitation d'un journal de bord, dates, lieux, latitudes exactes sont précisés, suivis de longues descriptions du milieu naturel et des incidents qui lui sont liés.

¹Définitions de phénomène : *Au sens large*. Ce qui apparaît, ce qui se manifeste aux sens ou à la conscience, tant dans l'ordre physique que dans l'ordre psychique, et qui peut devenir l'objet d'un savoir. / Ce que l'on observe ou constate par l'expérience et qui est susceptible de se répéter ou d'être reproduit et d'acquiescer une valeur objective, universelle./ Ensemble des manifestations liées à une réalité humaine particulière / Ce que l'on observe ou constate par l'expérience et qui est susceptible de se répéter ou d'être reproduit et d'acquiescer une valeur objective, universelle./ Fait naturel qui frappe la vue ou l'imagination / Être impressionnant par sa forme, ses dimensions ou ayant une apparence anormale, voire monstrueuse./ Fait ou événement rare, exceptionnel, sans précédent / Personne qui fait preuve de qualités exceptionnelles dans ses actes, dans son comportement, qui est connue pour accomplir de grandes performances./ Individu bizarre, qui ne fait rien comme tout le monde. CNRTL

Le temps de la quête et de l'aventure à bord de l'Abraham Lincoln ou du Nautilus est pourtant éminemment subjectif : « *Pendant trois mois, trois mois dont chaque jour durait un siècle ! l'Abraham-Lincoln sillonna toutes les mers septentrionales du Pacifique (...) Et rien ! rien que l'immensité des flots déserts !* » (I,V, A l'aventure ! p 61). En effet, pour chaque personnage, **le temps s'écoule différemment de manière subjective, selon leurs expériences respectives de leur nouveau milieu**

- extrêmement rapidement pour le professeur qui représente **le temps de la recherche et de l'observation** et qui regrette de quitter le Nautilus
- de manière indifférente pour Conseil qui pourrait représenter **le temps objectif des horloges**
- **interminablement** pour Ned Land, l'homme inadapté à la vie sous-marine cloîtrée et qui n'a de cesse trouver les occasions de fuir.

Chaque **lieu est associé à un apprentissage** :

- **roman géographique-naturaliste** : la variété des paysages abyssaux, calqués sur les paysages terrestres, rend compte de la variété des paysages mondiaux (plaines, montagnes, forêts, volcans, houillère, grèves et plages, criques, etc.) et surtout le rôle des conditions géographiques, climatiques, dans la constitution des milieux, leur interaction avec la faune, la flore, ce que l'on nomme « écosystème » au XXe siècle. (cf « milieu » : *la partie du monde avec laquelle un organisme vivant est en contact : c'est donc celle qui en détermine les réactions, les adaptations physiologiques et parfois même morphologiques, celle qui est, en retour, modifiée, transformée, façonnée par ce contact avec le vivant.* » / écosystème : *Système formé par un environnement (biotope) et par l'ensemble des espèces (biocénose) /ensemble d'organismes vivants (plantes, animaux, micro-organismes) qui interagissent avec leur environnement physique (sol, eau, air) et entre eux.*)
- **roman géologique** : la plongée dans les profondeurs abyssales est synonyme d'une remontée dans le temps, jusqu'à l'origine de la Terre et permet de mieux comprendre son évolution. Les monstres géants et les décors minéraux titanesques, abrupts et accidentés sont les témoins de cette activité tectonique et des environnements originels resté vierges.
- **enjeux social et politique** :
 - Le lieu clos et quasi autarcique sert d'expérimentation à une vie collective à bord inédite, qui obéit à ses propres lois. Celles-ci organisent la vie sociale d'une micro-société apatride - ou transnationale -, un modèle de paix de toutes les nations dans un langage

commun (« *idiome singulier et incompréhensible* » p 85) sous l'autorité de Nemo. (Est-il un tyran ? une figure paternaliste providentielle ? une figure de savant misanthrope, sage ou fou ? un héros romantique fait d'ombre et de lumière ?) - Ce lieu clos est unifié et clandestin, comme les clubs intellectuels ou politiques, ce qui permet d'instiller sur la terre ferme l'esprit libertaire anarchiste et de le soutenir financièrement lors des rencontres sporadiques de peuples autochtones opprimés.

- **références mythologiques et légendaires** : la disparité des savoirs et des aventures, lors de ce tour du monde sous-marin, est également unifiée par les nombreuses références aux légendes et mythes de création du monde (cf l'Atlantide)

Captifs, « *prisonniers déguisés sous le nom d'hôtes* » (II,I), le trio est tributaire de la mer et de la volonté du capitaine Nemo dont ils ne connaissent pas les motivations profondes : caprices d'un solitaire ? détermination farouche et mono-maniaque à atteindre le pôle Sud comme le capitaine Hatteras ? oeuvre de vengeance ou simple errance ? C'est un peu tout à la fois, selon l'humeur de celui qui est « *l'âme* » du vaisseau. D'emblée, l'apprentissage se fait par un **savoir scientifique théorique et empirique**, né de l'aventure héroïque. Les océans sont des espaces encore méconnus qui alimentent l'imaginaire de la piraterie, des grandes explorations et des naufrages célèbres (cf La Pérouse, Cook, épaves de galions). Imaginaire d'une vie sous-marine en **autarcie** qui relève de l'exploit technologique. Cette autarcie fait entrer les personnages et le lecteur dans une **atemporalité initiatique**.

II - L'INTRIGUE : une énigme technologique au service du merveilleux scientifique

La question du « monstre », l'hybride organique et mécanique

L'incipit du roman soumet aux lecteurs **une énigme** à résoudre, un « *phénomène naturel inconnu* » qui représente un danger imminent à éradiquer. Décrivant ainsi les différents enjeux et implications d'un phénomène naturel inouï, le récit se déploie dans une dimension plurielle :

- un **aspect fabuleux voire mythologique du monstre**, être hybride qui ne rentre pas dans la norme
- un **mystère à résoudre** qui se transforme en **recherche et découverte scientifique**
- un **aspect positif, pragmatique, industriel et commercial** dont découle la décision militaire et étatique de débarrasser l'océan d'un monstre dangereux.

Jules Verne révèle d'emblée au lecteur le **mécanisme événementiel** : l'opinion publique s'empare d'un fait par un débat sérieux ou satirique. L'opinion fantaisiste, fondée sur la **peur et l'imaginaire**, est relayée par la **presse** qui l'amplifie. Celle-ci enjoint la communauté scientifique d'apporter une réponse par son savoir - qui fait **rentre l'inconnu et l'imprévisible dans la norme et le prévisible** - pour ne pas voir s'effondrer la stabilité sociale, économique et politique. En dernier recours, le politique,

par l'intervention des gouvernements et des Etats, règle le problème d'une manière radicale, en faisant la guerre au monstre et en l'éliminant.

L'intrigue combine le **merveilleux populaire et le merveilleux scientifique** qui s'alimentent mutuellement - même si le savant se tient à distance de l'influence de l'opinion publique pour ne pas se discréditer, **son imaginaire est à la mesure de ce que la nature grandiose peut inventer** - mais Jules Verne oppose d'emblée **ce merveilleux au réalisme pragmatique** économique, industriel et politique. La description vernienne du phénomène naturel exceptionnel est riche, détaillée par des révélations fragmentaires et successives, qui essaient, à l'image des témoignages épars, de dessiner les traits du monstre dans un puzzle dont les pièces sont véridiques ou parfois sujettes à caution. L'appellation « *phénomène* » permet une **pluralité d'interprétations** et de rumeur : singularité exceptionnelle ? objet de savoir et de science universelle ? C'est le principe même de **la science de faire entrer l'insolite et l'inconnu dans la connaissance partagée**. L'intervention du savant est nécessaire et saine pour redonner **un ordonnancement au monde** car l'opinion publique se nourrit de **rumeurs et de craintes** partagées par les voyageurs des mers. Entre terreurs et fantasmes, réalités vécues des marins dans un univers éminemment périlleux et légendes nationales, c'est dans la nature de l'homme de répandre ces légendes, de suivre « ***ce penchant qui pousse au merveilleux la cervelle humaine*** » qui suscite une puissante « *émotion produite dans le monde entier par cette surnaturelle apparition*. Quant à la rejeter au rang des **fables**, il fallait y renoncer. » Au fur et à mesure des incidents successifs - rapports des équipages et procès-verbal dressé sur le monstre - qui émeuvent à chaque fois « *profondément l'opinion publique* », il n'est plus permis de douter de la réalité d'un phénomène qui a laissé des **preuves tangibles** de son passage. A une époque où l'on se rend aux **expositions naturalistes** et où **les journaux scientifiques se multiplient**, ce n'est toutefois pas la science qui a le dernier mot pour le commun des mortels. Il faut des **personnes éminentes** comme Aronnax pour **transmettre et imposer ce savoir**.

SYNTHESE

EXPERIENCES DE LA NATURE

Expérimenter la nature consiste à maintenir un **fragile et difficile équilibre** entre une distance réflexive rationalisante et objectivante, nécessaire au savoir scientifique, et une adhésion contemplative qui engage totalement la subjectivité, dans un rapport plus intuitif et instantané à la nature. Que ce soit par la rationalité, la mise en équation mathématique de la nature, ou par la contemplation poétique esthétique, le résultat de ce rapport à la nature mène à **l'universalisation** : la science révèle les lois de la physis, l'imaginaire poétique, mythologique, révèle la relation profonde de l'homme à son environnement. La sensibilité romantique du XIXe, comme Victor Hugo, dans Les Contemplations, exalte l'universalité du moi subjectif dans une nature merveilleuse et sublimée : « *Nul de nous n'a l'honneur d'avoir une vie qui soit à lui. Ma vie est la vôtre, votre vie est la mienne, vous vivez ce que je vis ; la destinée est une. Prenez donc ce miroir, et regardez-vous-y* » (Préface des *Contemplations*). Vingt mille lieues sous les mers est aussi le **roman-miroir** de nos **expériences de la nature** et de « **l'âme** » humaine évoluant vers sa propre destinée au sein des règnes végétal et animal.

I - DES EXPERIENCES PLURIELLES DE LA NATURE

I.1 - Une galerie de personnages figurant des rapports diversifiés à la nature : l'homme d'action, le naturaliste, le savant

Le roman Vingt mille lieues sous les mers offre une panoplie, un peu stéréotypée des différentes conditions d'expérience de la nature et du rapport que l'individu entretient avec celle-ci. Les personnages en sont l'illustration. Ils représentent des types communs ou antithétiques, au caractère figé dans leur propre nature. Le caractère le plus évolutif, se questionnant le plus sur lui-même, demeure le professeur Aronnax, le plus complexe de tous avec le capitaine Nemo.

Ned Land : « *Habitué à une vie libre et active* » II,XII

Ned Land (onomastique probable « Need Land »), le harponneur a toutes les qualités de l'homme d'action (I,4), d'un physique robuste, « *vigoureusement bâti* », qui peut l'entraîner dans des accès de violences physiques rapidement canalisées par Aronnax. Il est aiguisé par l'expérience du terrain : entre autres, l'adresse manuelle - c'est un redoutable chasseur qui ne manque pas sa proie -, il a l'oeil expérimenté du marin et une **connaissance pragmatique et empirique du milieu marin très utile et juste**. Il associe à ses **qualités physiques des qualités morales** : un caractère audacieux, un sang-froid et une intelligence pratique qui élabore sans cesse des plans pour fuir le sous-marin. En effet, l'onomastique de Verne est souvent significative et symbolique, Ned porte le nom de « *Land* ». **Nostalgique du pays** qu'il n'a de cesse de le

rejoindre, il est le personnage le plus récalcitrant à la magie des lieux. Il se sent prisonnier du Nautilus, du bon vouloir de Nemo, et ne s'adapte jamais à sa nouvelle condition imposée, ni au milieu sous-marin. C'est aussi **l'homme de la terre ferme**, qui ne trouve pas naturelle cette immersion forcée dans un espace étranger à la condition de l'homme. C'est grâce à lui que le trio garde la volonté et l'espoir d'échapper au Nautilus et à une destinée de captivité. Il est **le personnage anti-poétique** de la mer, les poissons sont faits pour être nommés et classés selon qu'ils peuvent être mangés ou non. Pourtant, ponctuellement, il sera entraîné dans une expérience plus esthétique, notamment lorsque les panneaux de verre du Nautilus s'ouvrent sur le spectacle des fonds marins (cf explication ch XIV p 140-148, l'aquarium). Mais, dès que les occasions se présentent, il tente toujours de trouver les moyens d'une évasion, il entretient le suspense d'un roman d'aventure. Il sauve Nemo de l'attaque d'un requin, qui lui-même a sauvé un pêcheur indien d'huître perlière. (II,3)

Conseil : « Classer, c'était sa vie, et il n'en savait pas davantage » I,III

Le nom de Conseil est inspiré de Jean-François Conseil, ingénieur tréportais, contemporain de Jules Verne, inventeur d'un modèle de sous-marin (1858). Conseil est décrit comme « *un brave Flamand [...] ; un être flegmatique par nature, régulier par principe, zélé par habitude, s'étonnant peu des surprises de la vie, très adroit de ses mains, apte à tout service, et, en dépit de son nom, ne donnant jamais de conseils – même quand on ne lui en demandait pas.* » Dans la tradition d'un Jean Passepartout, faire-valoir comique de son maître Philéas Fogg, et du valet de comédie, Conseil est une sorte de caricature de son maître, un Bouvard ou Pécuchet qui s'est instruit lui-même en côtoyant les savants du Muséum d'histoire naturelle : « *A se frotter aux savants de notre petit monde du Jardin des Plantes, Conseil en était venu à savoir quelque chose.* » I,3. / [...] *J'avais en lui un spécialiste [...] parcourant avec une agilité d'acrobate toute l'échelle des embranchements, des groupes, des classes, des sous-classes, des ordres, des familles, des genres, des sous-genres, des espèces, des variétés. [...] Classer, c'était sa vie, et il n'en savait pas davantage. Très versé dans la théorie de la classification, peu dans la pratique, il n'eût pas distingué, je crois, un cachalot d'une baleine ! [...] Formaliste enragé, il ne me parlait qu'à la troisième personne.* »

D'un calme olympien, calqué sur l'attitude de son maître, il n'est pas non plus en prise avec la réalité. Son **abstraction pseudo-rationnelle et pseudo-scientifique l'éloigne de l'expérience sensorielle et concrète de la nature** : « **Conseil, emporté dans les abîmes de la classification, sortait du monde réel.** » (II,10). Face aux merveilles de la nature, il ne cesse de classer : « *Devant ce splendide spectacle (...) le digne garçon (...), classait, classait toujours* » (I,14). A cet égard, il est la parfaite antithèse de Ned Land, ancré dans la réalité pratique, avec lequel il se querelle et ne trouve pas de terrain d'entente. Il est également un faire-valoir du professeur Aronnax, véritable savant qui sait opérer ce travail indispensable de classification mais s'attache

également à l'appliquer au réel et à s'émerveiller de la contemplation de ces spécimens naturels. Conseil est à la fois utile au romancier pour remplir la part **didactique** promise en élaborant des catalogues interminables de terminologie, et **parodique** en détachant ces nomenclatures infinies d'une quelconque utilité. Il fait preuve d'une **méconnaissance profonde du réel** : « **Classer, c'était sa vie, et il n'en savait pas davantage.** Très versé dans la théorie de la classification, peu dans la pratique, il n'eût pas distingué, je crois, un cachalot, d'une baleine ! » I,3. D'autant plus que le lecteur apprend, par la suite, la différence entre les cachalots nuisibles à chasser et les baleines à protéger. Il représente **une science et un savoir abstraits sur la nature** qui ont dévié de leur objectif premier d'être appliqués à la réalité naturelle et d'apprécier la nature dans son milieu.

Le professeur Aronnax : « Ned nommait les poissons, Conseil les classait, moi, je m'extasiais devant la vivacité de leurs allures et la beauté de leurs formes. » I , XIV

Professeur-suppléant au Muséum d'histoire naturelle de Paris, le professeur Aronnax revient d'une exploration scientifique au Nebraska, « chargé de précieuses collections », il s'occupe de « classer (s)es richesses minéralogiques, botaniques et zoologiques » quand arrive l'incident du navire le Scotia. Ayant publié en France un intitulé : *Les Mystères des grands fonds sous-marins*, il est prié, bien malgré lui, par le New-York Herald de donner son avis sur l'énigme du monstre marin : « Ce livre, particulièrement goûté du monde savant, faisait de moi **un spécialiste dans cette partie assez obscure de l'histoire naturelle.** » / « Je m'exécutai. Je parlai faute de pouvoir me taire. » Jules Verne, soucieux de donner un effet de réel au roman, fait reproduire par le narrateur un extrait de l'article (numéro du 30 avril). Le professeur Aronnax prépare l'opinion publique mondiale et son lecteur aux mystères et énigmes des mondes extraordinaires qui nous restent inconnus. Cette **capacité à s'émerveiller devant la nature est mise en avant de manière programmatique** dans l'incipit et se trouve liée d'emblée aux questionnements scientifiques sur la réalité de nos connaissances : « Les grandes profondeurs de l'Océan nous sont totalement inconnues. La sonde n'a su les atteindre. Que se passe-t-il dans ces abîmes reculés ? Quels êtres habitent et peuvent habiter à douze ou quinze milles au-dessous de la surface des eaux ? Quel est l'organisme de ces animaux ? On saurait à peine le conjecturer. ». La réponse au questionnement sur le monstre marin est résumée en un « dilemme » simple. Il incarne **la science empirique procédant de l'observation qui avance par hypothèses** : « Ou nous connaissons toutes les variétés d'êtres qui peuplent notre planète, ou nous ne les connaissons pas. Si nous ne les connaissons pas toutes, **si la nature a encore des secrets** pour nous en ichthyologie, **rien de plus acceptable que d'admettre l'existence** de poissons ou de cétacés, d'espèces ou même de genres nouveaux, d'une organisation essentiellement « fondrière », qui habitent les couches inaccessibles à la sonde, et qu'un événement quelconque, une fantaisie, un caprice, si l'on veut, ramène à de longs intervalles vers le niveau supérieur de l'Océan. Si, au contraire, nous connaissons toutes les espèces

vivantes, il faut nécessairement chercher l'animal en question parmi les êtres marins déjà catalogués, et dans ce cas, je serai disposé à admettre l'existence d'un Narval géant. (...) Ainsi s'expliquerait ce phénomène inexplicable — à moins qu'il n'y ait rien, en dépit de ce qu'on a entrevu, vu, senti et ressenti — ce qui est encore possible ! » (I,2), p 39

Le professeur éprouve un « **insatiable besoin d'apprendre** » I,1 et de **transmettre** : « Ce jour-là (10 nov 1867), je commençai le journal de mes aventures » (I,XV) / « Pour mon compte, je ne voulais pas ensevelir avec moi mes études si curieuses et si nouvelles » (II, XVIII) Il est une sorte de **double imaginaire de l'écrivain** car Jules Verne met en scène un narrateur qui devient l'écrivain du livre qui sera publié plus tard.

Nemo : bienfaiteur et initiateur d'un vrai savoir ou « archange de la haine » ?

La description physique du chef de bord annonce ses caractéristiques morales, elle est très valorisante et préfigure une âme héroïque, toute puissante et franche avec laquelle Aronnax se sent tout de suite « rassuré ». Le XIXe scientifique applique les théories de physiognomonie : « Le second inconnu mérite une description plus détaillée. Un disciple de Gratiolet ou d'Engel eût **lu sur sa physionomie à livre ouvert**. Je reconnus sans hésiter ses qualités dominantes, — la confiance en lui, car sa tête se dégageait noblement sur l'arc formé par la ligne de ses épaules, et ses yeux noirs regardaient avec une froide assurance ; — le calme, car sa peau, pâle plutôt que colorée, annonçait la tranquillité du sang ; — **l'énergie**, que démontrait la rapide contraction de ses muscles sourcilliers ; — **le courage** enfin, car sa vaste respiration dénotait une grande expansion vitale./ J'ajouterai que cet homme était **fier**, que son regard ferme et calme semblait refléter de **hautes pensées**, et que de tout cet ensemble, de l'homogénéité des expressions dans les gestes du corps et du visage, suivant **l'observation des physionomistes**, résultait une indiscutable **franchise**. » / Je me sentis « involontairement » rassuré en sa présence, et j'augurai bien de notre entrevue. / Ce personnage avait-il trente-cinq ou cinquante ans, je n'aurais pu le préciser. Sa taille était haute, son front large, son nez droit, sa bouche nettement dessinée, ses dents magnifiques, ses mains fines, allongées, éminemment « **psychiques** » pour employer un mot de la **chirognomonie**, c'est-à-dire dignes de servir **une âme haute et passionnée**. Cet homme formait certainement le plus **admirable type** que j'eusse jamais rencontré. Détail particulier, ses yeux, un peu écartés l'un de l'autre, pouvaient embrasser simultanément près d'un quart de l'horizon. Cette faculté, — je l'ai vérifié plus tard, — se doublait d'une **puissance de vision** encore supérieure à celle de Ned Land. (...) Quel regard ! comme il grossissait les objets rapetissés par l'éloignement ! comme il vous **pénétrait jusqu'à l'âme** ! comme il perçait ces nappes liquides, si opaques à nos yeux, et comme **il lisait au plus profond des mers** ! ... (I, VIII p 85)

Le nom de Nemo, en référence à la ruse d'Ulysse dans la mythologie, est la négation même de l'humanité. Il est présenté comme une énigme vivante, un « *sphinx* » effrayant par Aronnax (« *Je le considérais avec un effroi mêlé d'intérêt, et sans doute ainsi qu'Oedipe considérait le sphinx* » I,X), toujours fuyant, « *mobile dans l'élément mobile* » à l'image de sa devise et de son navire, parfois muet, parfois absent de longs jours, il échappe à l'analyse d'Aronnax. Mais il est également admiré par le professeur pour son savoir et son indépendance : « *Monsieur le professeur, répliqua vivement le commandant, je ne suis pas ce que vous appelez un homme civilisé ! J'ai rompu avec la société tout entière pour des raisons que moi seul j'ai le droit d'apprécier. Je n'obéis donc point à ses règles, et je vous engage à ne jamais les invoquer devant moi !* » Ceci fut dit nettement. Un éclair de colère et de dédain avait allumé les yeux de l'inconnu, et dans la vie de cet homme, j'entrevis un passé formidable. Non-seulement **il s'était mis en-dehors des lois humaines, mais il s'était fait indépendant, libre dans la plus rigoureuse acception du mot, hors de toute atteinte !** Qui donc oserait le poursuivre au fond des mers, puisque, à leur surface, il déjouait les efforts tentés contre lui ? Quel navire résisterait au choc de son monitor sous-marin ? Quelle cuirasse, si épaisse qu'elle fût, supporterait les coups de son éperon ? Nul, entre les hommes, ne pouvait lui demander compte de ses œuvres. **Dieu, s'il y croyait, sa conscience, s'il en avait une, étaient les seuls juges dont il put dépendre.** » Mélange de savant, ingénieur, naturaliste, artiste, philosophe, il incarne l'indépendance d'esprit, il est fascinant par son mode de vie qui semble supérieur à celui de l'humanité. Le professeur comprend son retrait de l'humanité pour plonger dans le monde naturel, voire sauvage (« *Des sauvages ! (...) Et d'ailleurs sont-ils pires que les autres, ceux que vous appelez des sauvages ?* » I,XII). Il invite à une remise en question du genre humain dans son action sur l'environnement. Il épouse un mode de vie simple et vertueux, imité de la nature, en le poussant dans le plus grand raffinement. Il opère une **fusion harmonieuse et supérieure entre la nature et la culture, sa bibliothèque cosmopolite et éclectique** en est l'emblème. Le raffinement de sa table en est une illustration : « *Cette nourriture saine, cette atmosphère salubre, cette régularité d'existence, cette uniformité de température, ne donnaient pas prise aux maladies, et pour un homme auquel les souvenirs de la terre ne laissaient aucun regret, pour un capitaine Nemo, qui est chez lui, qui va où il veut, qui par des voies mystérieuses pour les autres, non pour lui-même, marche à son but, je comprenais une telle existence. Mais nous, nous n'avons pas rompu avec l'humanité.* » II, 18.

Nemo semble parfois animé de l'obsession du scientifique **conquérant** de terres inconnues, digne de Hatteras, lorsqu'il plante un pavillon noir au pôle Sud mais ce pavillon peut représenter la piraterie comme l'anarchisme libertaire. Moteur du romanesque, sa situation est laissée volontairement dans « *le vague* » : « *(...) il y avait la lutte d'un proscrit contre les proscripteurs, d'un Polonais contre la Russie. C'était net. Nous l'avons rejeté pour des raisons commerciales. Il faudra se tenir dans le vague.* » (15

mai 1869). On se souvient que Jules Verne voulait faire de Nemo, un polonais victime de l'oppression russe mais l'éditeur mettant son veto, Jules Verne le transpose en prince indien s'opposant à la nation anglaise, ennemie jurée. L'attaque de l'Abraham Lincoln est choquante pour une nation alliée mais le romancier ne cédera pas devant son éditeur. Verne se justifie ainsi dans une lettre à Hetzel : « (...) ne perdez pas de vue que la provocation vient du navire étranger, que celui-ci cherche à détruire le Nautilus, et qu'il appartient à une nation détestée de Nemo, qui venge la mort des siens, de ses amis ! Supposez, ce qui devait être d'abord, ce que le public peut pressentir. Supposer Nemo un polonais et le navire coulé un navire russe, y aurait-il l'ombre d'une objection à élever ? » (29 avril 1869). Libéraire, bienfaiteur des pays opprimés, adversaire de la colonisation, tous ses traits ne peuvent justifier le massacre du chapitre « *Une hécatombe* » (II,XXI) qui décidera le narrateur à rompre définitivement avec le capitaine - avec toujours une peur ambivalente de le décevoir - et fuir le navire. Nemo apparaît alors comme « *l'archange de la haine* », figure romantique maudite, on voit ses pleurs de désespoir devant la représentation de sa femme et de ses enfants. « **Toute *une révélation se fit dans mon esprit*. Sans doute, on savait à quoi s'en tenir maintenant sur l'existence du prétendu monstre. Sans doute, dans son abordage avec l'Abraham-Lincoln, lorsque le Canadien le frappa de son harpon, le commandant Farragut avait reconnu que le narwal était un bateau sous-marin, plus dangereux qu'un cétacé surnaturel ? Oui, cela devait être ainsi, et sur toutes les mers, sans doute, on poursuivait maintenant **ce terrible engin de destruction** ! Terrible en effet, si comme on pouvait le supposer, **le capitaine Nemo employait le Nautilus à une œuvre de vengeance** ! Pendant cette nuit, lorsqu'il nous emprisonna dans la cellule, au milieu de l'Océan Indien, ne s'était-il pas attaqué à quelque navire ? Cet homme enterré maintenant dans le cimetière de corail, n'avait-il pas été victime du choc provoqué par le Nautilus ? Oui, je le répète. Il en devait être ainsi. Une partie de la mystérieuse existence du capitaine Nemo se dévoilait. Et si son identité n'était pas reconnue, du moins, les nations coalisées contre lui, chassaient maintenant, non plus un être chimérique, mais **un homme qui leur avait voué une haine implacable** ! **Tout ce passé formidable apparut à mes yeux**. Au lieu de rencontrer des amis sur ce navire qui s'approchait, nous n'y pouvions trouver que des ennemis sans pitié. » Le lecteur, avec Aronnax, ne doute plus de la déraison et de la démesure de Nemo lorsqu'il s'exclame pour justifier son acte de vengeance personnelle : « **Je suis le droit, je suis la justice** ! » (II, XXI, p 495)**

L'aspect sombre de Nemo, laissé dans le vague, est révélé dans l'île mystérieuse, d'une façon édifiante. L'anarchiste qui devait quitter initialement la vie au mot « *d'indépendance* » (référence au despote Napoléon III ?), s'amende par le regret de ses erreurs et par des actes bienfaiteurs à l'égard des colons de l'île, telle une Providence. Il change de discours et s'éteint au nom de « *Dieu et patrie* » : « — Vous pensez à votre pays, messieurs, répondit le capitaine. Vous travaillez pour sa prospérité, pour sa gloire. Vous avez raison. **La patrie !... c'est là qu'il faut retourner ! C'est là que l'on doit**

***mourir !... Et moi, je meurs loin de tout ce que j'ai aimé !** — Auriez-vous quelque dernière volonté à transmettre ? dit vivement l'ingénieur, quelque souvenir à donner aux amis que vous avez pu laisser dans ces montagnes de l'Inde ? — Non, monsieur Smith. **Je n'ai plus d'amis ! Je suis le dernier de ma race... et je suis mort depuis longtemps** pour tous ceux que j'ai connus... Mais revenons à vous. **La solitude, l'isolement sont choses tristes, au-dessus des forces humaines... Je meurs d'avoir cru que l'on pouvait vivre seul !...** Vous devez donc tout tenter pour quitter l'île Lincoln et pour revoir le sol où vous êtes nés. Je sais que ces misérables ont détruit l'embarcation que vous aviez faite... (...) Enfin, un peu après minuit, le capitaine Nemo fit un mouvement suprême, et il parvint à **croiser ses bras sur sa poitrine**, comme s'il eût voulu mourir dans cette attitude. Vers une heure du matin, toute la vie s'était uniquement réfugiée dans son regard. Un dernier feu brilla sous cette prunelle, d'où tant de flammes avaient jailli autrefois. Puis, **murmurant ces mots : « Dieu et patrie ! » il expira doucement.** (...) » alors que le Nautilus, devenu cercueil, s'enfonce, en emportant les secrets du capitaine au fond des mers.*

L'**équipage du Nautilus** est volontairement peu caractérisé, donnant l'impression d'un **collectif transnational homogène** aux ordres du capitaine, parlant la même langue, c'est-à-dire métaphoriquement dans une unité de pensée. La représentation des différentes nations reste très sommaire : un mot échappé en français au moment de mourir (on retourne à sa nation maternelle à sa mort), des hypothèses élaborées par Aronnax en fonction de caractéristiques physiques ou morales associées aux différentes nations : « *L'un était de petite taille, vigoureusement musclé, large d'épaules, robuste de membres, la tête forte, la chevelure abondante et noire, la moustache épaisse, le regard vif et pénétrant, et toute sa personne empreinte de cette vivacité **méridionale qui caractérise en France les populations provençales.** Diderot a très-justement prétendu que le geste de l'homme est métaphorique, et ce petit homme en était certainement la preuve vivante. On sentait que dans son langage habituel, il devait prodiguer les prosopopées, les métonymies et les hypallages. Ce que, d'ailleurs, je ne fus jamais à même de vérifier, car il employa toujours devant moi un idiome singulier et absolument incompréhensible.* » (I,VIII p 84)

I. 2 - Une variété d'expériences de la nature : milieu naturel inexploré et nouvelles conditions d'un savoir empirique

L'exploration de la nature inconnue **change les conditions de l'expérimentation** et contribue à un **savoir nouveau**. Les trois hommes font des expériences à leur manière. Aronnax invite Ned à goûter l'arbre à pain, à développer son savoir culinaire : « *Goûtez, ami Ned, goûtez à votre aise. Nous sommes ici pour faire des expériences, faisons-les.* » (I,XXI). Comme René Descartes, dans le Discours de la méthode (1867), les personnages et le lecteurs sont invités à développer une connaissance pratique,

empirique de leur environnement pour l'exploiter. **Le savoir se fonde sur l'expérience concrète.** Nemo a seulement devancé les hommes dans cette pratique en exploitant toutes les sources de l'Océan. Le professeur lui dit : « **la nature vous sert partout et toujours** » (I,X). La nature, Gaïa, est mère nourricière et corne d'abondance. Celle-ci pourvoit à tout mais cela n'empêche pas Nemo d'imaginer, en un siècle industriel, le prolongement de son talent d'ingénieur et l'expansion de son expérience scientifique à toute l'humanité : « *là (dans les profondeurs marines), est la vraie existence ! Et je concevrais la fondation de **villes nautiques**, d'agglomérations de maisons sous-marines, qui, comme le Nautilus reviendraient respirer chaque matin à la surface des mers, villes libres, s'il en fut, cités indépendantes ! Et encore, qui sait si quelque despote...* » Celui-ci a **un rapport subjectif au savoir**, il a inventé sa propre électricité qui résout tous les problèmes techniques de manière presque magique et lui donne sa **toute-puissance** : « *mon électricité n'est pas celle de tout le monde* » (I,XII). Voir, c'est savoir. Le roman raconte **l'expérience in situ** du milieu sous-marin dans **le laboratoire mouvant**, du Nautilus. Le professeur Aronnax peut enfin confirmer ou infirmer son savoir théorique. Nemo le lui a dit : « **Vous ne savez pas tout, vous n'avez pas tout vu.** », (I,X), il a même corrigé des pages de l'ouvrage du professeur : « *Mon ouvrage sur les fonds sous-marins, feuilleté par lui, était **couvert de notes en marge, qui contredisaient parfois mes théories et mes systèmes.*** » (II,XI). C'est en tant qu'invité privilégié qu'il l'incite à compléter son travail de recherche. En retour, Aronnax a compris, qu'en tant que spécialiste, il n'a pas encore accédé au savoir véritable qui émane de l'expérience. A la fin du roman, le professeur se sent légitime dans ses recherches : « **J'avais maintenant le droit d'écrire le vrai livre de la mer, et, ce livre, je voulais que, plus tôt que plus tard, il pût voir le jour.** » (II,XVIII) Et le lecteur prend conscience de **la vanité d'un savoir théorique** dont les faux savants peuvent se contenter. Le professeur Aronnax qualifie lui-même sa classification in situ, dans un espace en perpétuel mouvement, de « *fantaisiste* » : « *Des divers poissons qui l'habitent, j'ai vu les uns, entrevu les autres, sans parler de ceux que la vitesse du Nautilus déroba à mes yeux. Qu'il me soit donc permis de les classer d'après cette classification fantaisiste. elle rendra mieux mes rapides observations.* » (II,VII)

II - EXPERIMENTER LES MERVEILLES DE LA NATURE : UN VOYAGE INITIATIQUE

Expérimenter une nature inconnue nécessite **une technologie de pointe et ouvre des champs d'étude nouveaux.** C'est une façon de se rendre maîtres des lois de la physis et de laisser son empreinte sur des espaces vierges, inadaptés à la présence humaine, voire potentiellement dangereux.

II. 1 - Les « romans de la science » : « ***Si notre récit n'est point vraisemblable aujourd'hui, il peut l'être demain, grâce aux ressources scientifiques qui sont le lot de l'avenir*** »

« Cette histoire n'est pas fantastique, elle n'est que romanesque. Faut-il en **conclure qu'elle ne soit pas vraie, étant donné son invraisemblance ? Ce serait une erreur.** Nous sommes d'**un temps où tout arrive** - on a presque le droit de dire où tout est arrivé. Si notre récit n'est point vraisemblable aujourd'hui, il peut l'être demain, grâce aux ressources scientifiques qui sont le lot de l'avenir, et personne ne s'aviserait de la mettre au rang des légendes. » Le Château des Carpathes

Les machines verniennes rappellent les machines qu'avait conçues, à la Renaissance, Léonard de Vinci, qui avaient déjà envisagé la possibilité d'accéder à tous ces espaces. Précurseur de l'automobile, du parachute, de la vis aérienne (concept de l'hélicoptère), de l'ornithoptère, de la catapulte, du deux roues à pédalier, de la vis hydraulique, du char d'assaut, de la mitrailleuse, d'une sorte de scaphandre, du bateau à aubes, de la grue..., Léonard de Vinci avait tout prévu pour armer l'homme nu et sans défenses, lui offrir les mêmes atouts que les animaux de la nature, oiseaux, poissons, armés de carapace, décupler sa force. Jules Verne lui redonne cette **puissance promothéenne** et le fait « **maître et possesseur** » de **l'univers par la connaissance de son environnement**. Ainsi, l'aérostier Nadar réalise les premières photographies depuis un ballon (1858), en fait construire un, et inspire le personnage de Michel Ardan (anagramme de Nadar) à Jules Verne. Tous deux font partie de la « *Société d'encouragement pour la locomotion aérienne* ». Curiosité scientifique et plaisir romanesque donnent naissance à ce que l'on appelle les « *romans de la Science* ». Les romans historiques d'Alexandre Dumas ne sont pas toujours respectueux de l'Histoire, ceux de Jules Verne sont à l'image de ceux de Dumas. Les innovations technologiques sont souvent allusives, servent à résoudre des problèmes matériels dont le roman ne se préoccupe plus, elles servent plutôt à **enflammer l'intérêt romanesque et l'imagination** du lecteur, grâce à **l'accroissement des connaissances et du pouvoir** qu'elles donnent. Le scaphandre, le projecteur puissant et le sous-marin contemporains de Jules Verne, sont rapidement expliqués pour laisser place à la poésie des longues excursions dans un pays merveilleux, calquées sur les expéditions terrestres. (cf extraits 3,4,5). Ils ne rendent pas vraiment les hommes maîtres et possesseurs de la nature, comme le souhaite le rêve industriel contemporain, mais ils rendent **l'homme à la poésie du savoir scientifique** dont l'immersion dans les **listes encyclopédiques** est une illustration.

II. 2 - Une immersion totale

Le Nautilus permet de changer les conditions de vie habituelles, il s'agit de **devenir poisson** en imagination, **pour s'adapter, ressentir, contempler et comprendre**. Aronnax s'exclame : « *Que ne vivions-nous (...) de la vie des poissons !* » (I, XXIV) Les questions du professeur viennent toujours après l'émerveillement du savoir technique et scientifique et la contemplation de la nature. C'est une **expérience sensorielle** d'abord puis **existentielle irréversible** qui change leur **rapport au monde**. Le trio est captif dans un **milieu doublement hostile** dans un premier temps, celui de l'Océan et du sous-marin,

qui est lui-même confondu avec un animal marin, un narval pour l'éperon, une baleine pour la respiration (« respire à la manière des cétacés » I, XXII) : « J'entrevois dans ces mystérieux asiles tout un monde d'animaux inconnus, dont ce bateau sous-marin semblait être la congénère, vivant, se mouvant, formidable comme eux » (I,VIII). Enfin la mer ne peut être envisagée comme un lieu de vie prolongé, et pourtant les personnages s'adaptent avec une facilité surprenante : « **Véritables colimaçons nous nous étions faits à notre coquille, et j'affirme qu'il est facile de devenir un parfait colimaçon** » (I,XXIII). L'expérience sensorielle et existentielle est totalement réussie et rappelée à maintes reprises, les poissons nageant autour des panneaux ouverts donnent l'illusion d'être en compagnie de l'équipage. Une autre fois, c'est un « *hardi plongeur* » qui les salue, etc. Jules Verne **gomme ainsi les différences entre les milieux marins et terrestres**. De plus, à force de randonnées sous-marines à l'aide du scaphandre miraculeux qui abolit presque totalement les contraintes du milieu (cf épisode de la sieste sous-marine, d'une nuit complète pour rejoindre l'Atlantide, etc.), la mer devient le milieu naturel des personnages : « *bientôt nous fûmes entrés dans notre élément. Je crois avoir maintenant le droit de le qualifier ainsi.* » (II,III).

En outre, dans le monde sous-marin, les règnes végétal et animal semblent inversés et la **norme est changée**. Le professeur Aronnax ne sait pas à « *quel règne végétal ou animal* » (I, VIII0) appartiennent les aliments marins : « *la faune et la flore se touchent de si près dans ce monde sous-marin* » (I,XVII). Ce sont « *des forêts d'arbres passés du règne végétal au règne animal* » (II,X). C'est un passage derrière le **miroir de la transparence diaphane** dans un **monde inversé** : les végétaux ne subissent plus la gravité, c'est le **règne de la verticalité**. Les humains eux-mêmes s'animalisent à certains moments, le narrateur rêve que « *son existence se red(uit) à la vie végétative d'un simple mollusque. Il lui sembl(e) que (la) grotte (où il se trouve) form(e) la double valve de (s)a coquille.* » (II,X) Les **animaux fantastiques gigantesques** (« *yeux de crustacés gigantesques* » ou « *homards géants* »), s'animent à la manière des êtres humains. Le Nautilus est ainsi un **lieu de refuge** comme une grotte ou une île (Nemo : « *le Nautilus n'est pas seulement un navire. Ce doit être un lieu de refuge* » II,XI) et un **lieu d'initiation au mystère de la nature**. Roland Barthes, dans *Mythologies* (1957), analyse le voyage de Vingt mille lieues sous les mers ainsi : « *L'imagination du voyage correspond chez Verne à une exploration de la clôture, et l'accord de Verne et de l'enfance ne vient pas d'une mystique banale de l'aventure, mais au contraire d'un bonheur commun du fini, que l'on retrouve dans la passion enfantine des cabanes et des tentes : s'enclore et s'installer, tel est le rêve existentiel de l'enfance de Verne.* (...) Le Nautilus est à cet égard la caverne adorable : **la jouissance de l'enfermement** atteint son paroxysme lorsque, du sein de cette intériorité sans tissure, il est possible de voir par une grande vitre le vague extérieur des eaux, et de définir ainsi dans un même geste **l'intérieur par son contraire**. » Gaston Bachelard écrit : « *Pour le rêveur de la grotte, la grotte est plus qu'une maison, c'est un être qui répond à notre être par la voix, par le regard, par un souffle. C'est aussi un*

univers. » (La Terre et les rêveries du repos, 2010, II, ch VI : « La grotte »). Jules Verne évoque ces cabanes enfantines dans ses Souvenirs de jeunesse : « *L'été, toute notre famille se cantonnait dans une vaste campagne, non loin des bords de la Loire, au milieu des vignobles, des prairies, des marais. (...) Donc faute de pouvoir naviguer sur mer, en pleine campagne mon frère et moi, nous voguions à travers les bois et les prairies. N'ayant pas de mâture où grimper, nous passions des journées à la cime des arbres ! C'était à qui ferait son nid le plus haut. On causait, on lisait, on combinait des projets de voyage, pendant que les branches, agitées par la brise, **donnaient l'illusion du roulis et du tangage** !* » L'imaginaire des profondeurs prolonge l'**imaginaire mythologique** dans un voyage intérieur.

II. 3 - Au « pays des merveilles »

Une nature romantique personnifiée

Nemo a tenu sa promesse quand il a annoncé à ses hôtes que **l'émerveillement serait leur état naturel quotidien**, la nature sous-marine est magnifiée par sa vie intrinsèque, elle est personnifiée. Nemo entre régulièrement en contemplation poursuivant une conversation qu'il mène plus plus avec lui-même qu'avec Aronnax : « *Voyez cet océan, monsieur le professeur, n'est-il pas **doué d'une vie réelle ? N'a-t-il pas ses colères et ses tendresses ?** Hier, il s'est endormi comme nous, et le voilà qui se réveille après une nuit paisible !* » *Ni bonjour, ni bonsoir ! N'eût-on pas dit que cet étrange personnage continuait avec moi une conversation déjà commencée ?* « Regardez, reprit-il, *il s'éveille sous les caresses du soleil ! Il va revivre de son existence diurne ! C'est une **intéressante étude que de suivre le jeu de son organisme.** Il possède un poulx, des artères, il a ses spasmes, et je donne raison à ce savant Maury, qui a découvert en lui une **circulation aussi réelle que la circulation sanguine chez les animaux.*** » Il est certain que le capitaine Nemo n'attendait de moi aucune réponse, et il me parut inutile de lui prodiguer les « Évidemment, » les « À coup sûr, » et les « Vous avez raison. » Il se parlait plutôt à lui-même, prenant de longs temps entre chaque phrase. C'était **une méditation à voix haute**. « Oui, dit-il, l'Océan possède une circulation véritable, et, pour la provoquer, il a suffi au Créateur de toutes choses de multiplier en lui le calorique, le sel et les animalcules. »

Une nature sublime contemplée : expérience esthétique, expérience poétique

Le narrateur, mis en scène en tant qu'écrivain, évoque sans cesse un monde **ineffable, une émotion sans cesse violente difficile à partager** qui alimente l'imaginaire hyperbolique du lecteur. Même si Jules Verne a ouvert une fenêtre visuelle, sorte de **diorama contemporain sous-marin**, l'écriture reste en-deçà de l'expérience : « **Quel spectacle ! Quelle plume le pourrait décrire ? Qui saurait peindre les effets de**

la lumière à travers ces nappes transparentes, et la douceur de ses dégradations successives jusqu'aux couches inférieures et supérieures de l'Océan ! » (I,XIV extrait 2) / « **Les mots sont impuissants à raconter de telles merveilles !** » (I,XVI). Seuls Michelet, Sand, Hugo, un poète ce génie peut retranscrire le combat épique avec la mer : « Pour peindre de pareils tableaux, il faudrait la plume du plus illustre de nos poètes, l'auteur des Travailleurs de la Mer » (II,XIX, p 469). **L'art peut seul rendre compte de l'expérience de la nature.** Robert Sherard dans un entretien en 1883, rapporte ces propos de Jules Verne : « Le grand regret de ma vie est que je n'ai jamais compté dans la littérature française » / « Ce que je voudrais c'est qu'on remarque ce que j'ai fait ou essayé de faire, et néglige pas **l'artiste chez le conteur.** Je suis un artiste. »

Kant définit le sublime comme ce qui étymologiquement atteint la limite. Dans Critique de la faculté de juger (1790, XXVIII), il écrit : « Pour juger la nature dynamiquement sublime, il faut se la représenter comme excitant la crainte (...) Des rochers audacieux suspendus dans l'air et comme menaçants, des nuages orageux se rassemblant au ciel au milieu des éclairs et du tonnerre, des volcans déchaînant toute leur puissance de destruction. (...) Mais l'aspect en est d'autant plus attrayant qu'il est plus terrible, pourvu que nous soyons en sûreté. » Les paysages sous-marins de Vingt-mille lieues sous les mers sont constamment grandioses : II, X « Les premiers plans qui passaient devant nos yeux, c'étaient **des rocs découpés fantastiquement** », « des masses pierreuses enfouies », « des blocs de laves », « la base des hautes parois formait un **sol tourmenté**, sur lequel gisaient, dans un **pittoresque entassement, des blocs volcaniques et d'énormes** pierres ponce. Toutes ces **masses désagrégées**, recouvertes d'un émail poli sous l'action des feux souterrains, resplendissaient au contact des jets électriques du fanal. La poussière micacée du rivage, que soulevaient nos pas, s'envolait comme une nuée d'étincelles. » (II, X, extrait 4)

Kant associe ainsi **l'expérience du sublime à des paysages naturels vastes et ouverts**, montagnes, mers, car l'ouverture et la vastitude d'un espace ne se nombrant pas mathématiquement, mais s'éprouvent de manière intuitive et instantanée. Au-delà d'une certaine dimension, nous ne parvenons plus à percevoir intuitivement un objet ou une scène car nous devons articuler deux opérations perceptives, **l'appréhension** des éléments qui est progressive et **la compréhension** qui est simultanée : « Le sublime, pour Kant, est le sentiment qui naît de **l'inadéquation entre la raison et l'imagination, entre l'idée rationnelle que nous nous faisons d'un tout (...) et la capacité que nous avons à présenter l'image de ce tout.** L'imagination est limitée, alors que la raison est illimitée. Le constat de cette inadéquation, puisqu'il est **signe de notre finitude d'êtres humains sensibles** : nous ne parvenons pas à nous représenter visuellement ce que nous voudrions nous représenter d'après l'idée que nous propose notre raison. Mais, ensuite, ce constat devient une source de satisfaction, puisque **l'impuissance de notre pouvoir sensible** à nous présenter une image de l'infini nous est justement révélée par une autre

pouvoir, celui de **penser l'infini**. En nous il existe **un pouvoir suprasensible qui dépasse les limites de notre sensibilité**. Nous ne pouvons voir l'infini, mais nous pouvons le penser. L'expérience du sublime se caractérise par un glissement ou un **basculement hors du champ de la perception sensible**, c'est-à-dire hors du domaine esthétique, vers un domaine suprasensible, intellectuel et moral. C'est pourquoi **le sublime n'est pas une propriété des objets de la perception, mais une propriété du sujet, une émotion**. Ce basculement du sensible vers le suprasensible est illustré de manière très claire dans les deux exemples (...) l'exemple des Pyramides et l'exemple de la Basilique saint-Pierre de Rome » (Justine Balibar, Qu'est-ce qu'un paysage ? Vrin, 2021, p 42-43) L'expérience de la nature, telle que la vivent Aronnax et Nemo - nous n'avons pas accès à la pensée de l'équipage représenté comme un collectif universel anonyme - est une **expérience ultime de la nature**, une expérience du sublime. La mer inspire la crainte et le plaisir, la peur et la fascination face aux forces gigantesques chaotiques de la nature.

Une nature originelle et mythologique

La mer, origine et fin de tout : « C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle ! » I, X

Nemo l'a dit à Aronnax, « *La mer est tout !* ». La mer est la nourricière originelle, telle Gaïa, féconde et abondante, « *vaste réservoir de la nature* ». La « *prévoyante nature* » (I, XVIII) pourvoit à tout (« La mer fournit à tous mes besoins », I, X) : l'énergie (le sodium), la nourriture, les vêtements, les médicaments (ex. le fenouil de mer contre la toux), le tabac, le papier. Elle est source de toute vie et aimante : « *véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence ; elle n'est que mouvement et amour ; c'est l'infini vivant, comme l'a dit un de vos poètes* ». L'océan « *possède un pouls, des artères et des spasmes* », « *une circulation sanguine* » comme l'a expliqué le savant Maury, auteur de la Géographie physique de la mer auquel Nemo (et Jules Verne) se réfère, celui-ci observe sa beauté et son fonctionnement à l'échelle microscopique de la molécule d'eau (I, XVIII) jusqu'à une échelle macroscopique : son rôle de régulateur climatique, sa capacité à conserver les espèces et les décors minéraux des temps géologiques. La nature marine retrouve une dimension mythologique ancestrale à travers l'ensemble du livre. L'observation scientifique débouche régulièrement sur une contemplation esthétique et poétique, suivie d'une rêverie fantaisiste sur l'origine mythologique du monde. L'épisode de l'Atlantide en est un parfait exemple. Le professeur donne une explication historique au mythe, puis il décrit une nature géologique-mythologique (« *des blocs de laves étrangement contournés qui attestaient toute la fureur des expansions plutoniennes* ») et fait le rêve d'une régression originelle au sein de la nature (extrait 4) : « *je rêvais que mon existence se réduisait à la vie végétative d'un simple mollusque. Il me semblait que cette grotte formait la double valve de ma coquille...* » (II, X) La mer est origine et fin de la destinée de l'homme sur Terre. Elle devient le cadre d'une réflexion eschatologique.

La mer, un « vaste ossuaire »

Le Nautilus, naviguant à trois mille mètres de profondeur dans le bassin méditerranéen, évolue au milieu d'épaves de plus en plus nombreuses au niveau du détroit de Gibraltar : « Là, à **défaut des merveilles naturelles**, la masse des eaux offre à mes regards bien des **scènes émouvantes et terribles**. En effet, nous traversons alors toute cette partie de la Méditerranée si féconde en sinistres. De la côte algérienne aux rivages de la Provence, que de navires ont fait naufrage, que de bâtiments ont disparu ! » / « Ainsi, dans cette promenade rapide à travers les couches profondes, que d'épaves j'aperçus gisant sur le sol » / « rien que le silence et la mort sur ce champ des catastrophes ! Le fond était encombré de sinistres épaves. » Jules Verne donne une version romanesque du poème « Oceano Nox » de Victor Hugo où le poète-philosophe s'interroge sur la destinée des marins disparus : « Oh ! combien de marins, combien de capitaines (...) / Combien ont disparu, dure et triste fortune (...) / Combien de patrons morts avec leurs équipages ! (...) / Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée. (...) / Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues ! / Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires ? (...) Ô flots, que vous savez de lugubres histoires ! ». La mer porte l'histoire à jamais perdue de toutes ces vies : « Combien d'existences brisées dans son naufrage ! Combien de victimes entraînées sous les flots ! Quelque matelot du bord avait-il survécu pour raconter ce terrible désastre, ou les flots gardaient-ils encore le secret de ce sinistre ? / « Ah ! **quelle sinistre histoire serait à faire que celle de ces fonds méditerranéens**, de ce vaste ossuaire, où tant de richesses se sont perdues, où tant de victimes ont trouvé la mort ! » II, VII. Les exemples sont nombreux dans le roman de ces scènes sinistres, pour n'en citer que quelques unes : la puissance de la destruction de l'Atlantide (« Une nuit et un jour suffirent à l'anéantissement de cette Atlantide » puissante érigée sur des siècles de civilisation, II, IX), la description de l'hécatombe, en temps réel, du navire anglais coulé par le Nautilus. (I,XXI)

III - LA NATURE COMME EXPERIENCE DE SOI ET FUTUR DE L'HUMANITE

III. 1 - La nature, une leçon de choses : l'éducation par l'expérience

Jules Verne s'extasie sur les vertus de la navigation dans ses Souvenirs d'enfance : « Ah ! **quelles écoles !** Les faux coups de barre, les manœuvres manquées, les écoutes larguées mal à propos, la honte de virer vent arrière, quand la houle troublait le large bassin de la Loire devant notre Chantenay ! » Il garde un souvenir heureux d'une de ses robinsonade enfantine : « Un jour, j'étais seul, dans une mauvaise yole sans quille ! A deux lieues en aval de Chantenay, un bordage cède, une voie d'eau se déclare ! Impossible de l'aveugler ! Me voici en détresse ! La yole coule à pic, et je n'ai que le temps de me jeter sur un îlot aux grands roseaux touffus dont le vent courbait les panaches.[...] Déjà je songeais à construire une cabane de branchages, à fabriquer une ligne avec un roseau et des hameçons avec des épines, à me procurer du feu, comme les sauvages, en

frottant deux morceaux de bois sec l'un contre l'autre ! Des signaux ? ... je n'en ferais pas, car ils seraient trop vite aperçus, et je serais sauvé plus tôt que je ne le voudrais ! Non ! tout d'abord, il convenait d'apaiser ma faim. Comment ? Mes provisions s'étaient noyées pendant le naufrage. Aller à la chasse, les oiseaux ? Je n'avais ni fusil ni chien ! Eh bien, et les coquillages ? Il n'y en avait pas. Enfin, je **connaissais les affres de l'abandon, les horreurs du dénuement sur une île déserte**, comme les avaient connus les Selkirks et autres personnages des Naufrages célèbres, qui ne furent pas des Robinsons imaginaires. Mon estomac criait. Cela ne dura que quelques heures, et, dès que la mer fut basse, je n'eus qu'à traverser avec de l'eau jusqu'à la cheville pour gagner ce que j'appelais le continent, c'est à dire la rive droite de la Loire ! Et, je revins tranquillement à la maison, où je dus me contenter du dîner de famille au lieu du repas à la Crusoé que j'avais rêvé, des coquillages crus, un gigot de pécari et du pain fait de farine de manioc ! Telle fut cette navigation si mouvementée, avec vent contraire, voie d'eau, navire désarmé enfin **tout ce que pouvait désirer un naufragé de mon âge ! »**

Il faut, pour enseigner au jeune lecteur un savoir, le plonger au sein de l'expérience de la vie. Ce sont les vertus de la robinsonnade. Rousseau lui-même qui déconseille les livres à son Emile reconnaît les vertus du livre de Defoe : « Je hais les livres ; **ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas**. En général, ne substituez jamais le signe à la chose que quand il vous est impossible de la montrer ; car le signe absorbe l'attention de l'enfant et lui fait oublier la chose représentée. Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui fournit à mon gré le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Emile ; seul il composera durant longtemps toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée. [...] Quel est donc ce merveilleux livre ? Est-ce Aristote, est-ce Plin, est-ce Buffon ? Non ; c'est Robinson Crusoé. » (Rousseau, Emile ou de l'Education). Jules Verne s'inspire du Robinson suisse, Wiss, qu'il trouve riche en faits et incidents « *plus intéressants pour les jeunes cervelles* », qui développe chez eux des aptitudes diverses. Robinson, par son dénuement et sa solitude, vit une situation de danger. L'enjeu est non seulement de retrouver les gestes de survie (ce qu'a fait excellemment Nemo en portant le premier degré de survie primitive jusqu'au raffinement d'une culture naturelle sous-marine) mais surtout de réinventer la civilisation, l'outil, la culture, la redécouverte de l'altérité, les lois et rituels d'une vie pour pouvoir réintégrer la civilisation. L'enjeu est didactique : il s'agit de **redécouvrir une vie heureuse à partir du dénuement**, des trésors de la nature cachés à l'homme civilisé qui s'en est éloigné.

III. 2 - La joie de raconter, une pédagogie du partage

Vingt-mille lieues sous les mers est avant tout un roman d'aventures, plein de rebondissements qui rompent la chaîne scientifique des causes et déductions. Autant d'imprévus, excursions, chasses, navires attaqués, naufrages, trésors, sauvages hostiles,

peuples révoltés, maelström, tempêtes, icebergs, etc., autant de péripéties. Ces péripéties sont ponctuées de moments de pauses, de diversions sur l'émerveillement face à la nature et de parenthèses de vulgarisation scientifique : ingénierie et technologie (construction du Nautilus), géographie, physique, chimie, biologie minérale, végétale, ichtyologie, conchyliologie, etc. **La narration avance toujours vers une fin heureuse.** Dans le *Voyage au centre de la Terre*, Jules Verne promet à ses lecteurs du *Magasin d'éducation et de récréation* « de les ramener une fois encore en bonne santé de cette excursion d'un genre si nouveau » (1869). Le lecteur s'identifie tour à tour aux personnages de fort caractère, audacieux et héroïques que sont le professeur, le capitaine, le harponneur. Le flegme de Conseil et la tranquillité heureuse, voire humoristique, du professeur, tous deux plongés dans la joie de l'étude, servent de contrepoint à l'insatisfaction colérique et utile de Ned Land ainsi qu'aux « caprices » et voltefaces de l'insaisissable Nemo (tel l'élément fluide), tous deux moteurs de l'action. Tous forment un compagnonnage fait de **complicité et d'amitié** virile qui facilite l'enseignement, parfois **mentor**, parfois confident, partageant leurs doutes, enthousiasmes et terreurs, leurs observations et réflexions, oeuvrant ensemble dans une **communauté d'existence**.

III. 3 - Dangers de l'hybris et méditation de l'homme sur la nature

Si le roman d'aventure dans la nature sert la volonté didactique, il n'en est pas moins vrai que les épisodes romanesques sont émaillés de réflexions philosophiques, politiques et sociales :

- **La question écologique** de la survie des espèces et de ce que l'on appelle aujourd'hui la préservation des écosystèmes ou biotopes, est abordée abondamment (cf explication 3 § « une chasse raisonnée » : « *Ce précieux carnassier (la loutre), chassé et traqué par les pêcheurs, devient extrêmement rare, et il s'est principalement réfugié dans les portions boréales du Pacifique, où vraisemblablement son espèce ne tardera pas à s'éteindre.* » / « *Ici, ce serait tuer pour tuer. Je sais bien que c'est un privilège réservé à l'homme, mais je n'admets pas ces passe-temps meurtriers. En détruisant la baleine australe comme la baleine franche, êtres inoffensifs et bons, vos pareils, maître Land, commettent une action blâmable. C'est ainsi qu'ils ont déjà dépeuplé toute la baie de Baffin, et qu'ils anéantiront une classe d'animaux utiles. Laissez donc tranquilles ces malheureux cétacés. Ils ont bien assez de leurs ennemis naturels, les cachalots, les espadons et les scies, sans que vous vous en mêliez. (...) L'acharnement barbare et inconsidéré des pêcheurs fera disparaître un jour la dernière baleine de l'Océan.* » (II, XII) / « *Ces beaux animaux (les lamantins), paisibles et inoffensifs (...) la prévoyante nature avait assigné à ces mammifères un rôle important. Ce sont eux, en effet, qui, comme les phoques, doivent paître les prairies sous-marines et détruire ainsi les agglomérations d'herbes qui obstruent l'embouchure des fleuves tropicaux.* -Et savez-

vous, ajoutai-je, ce qui s'est produit, depuis que les hommes ont presque entièrement anéanti ces races utiles ? C'est que les herbes putréfiées ont empoisonné l'air, et l'air empoisonné, c'est la fièvre jaune qui désole ces admirables contrées. Les végétations vénéneuses se sont multipliées sous ces mers torrides, et le mal s'est irrésistiblement développé depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'aux Florides ! / Et s'il faut en croire Toussenel, ce fléau n'est rien encore auprès de celui qui frappera nos descendants, lorsque les mers seront dépeuplées de baleines et de phoques. Alors, encombrées de poulpes, de méduses, de calmars, elles deviendront de vastes foyers d'infection, puisque leurs flots ne posséderont plus « ces vastes estomacs, que Dieu avait chargés d'écumer la surface des mers. » (II, XVII) / « Aussi les morses sont-ils en butte à une chasse inconsidérée qui les détruira bientôt jusqu'au dernier (...) les chasseurs, massacrant indistinctement les femelles pleines et les jeunes, en détruisent chaque année plus de quatre mille. » (II, XIV)

- **La question du devenir de l'humanité** est soulevée dans les contemplations méditatives de la beauté de la nature toujours renouvelée dans une dynamique de vie. Les vestiges des civilisations humaines passées permettent de réfléchir sur une humanité éphémère, à la façon des « Soleils couchants » romantiques : *« le capitaine Nemo, accoudé sur une stèle moussue, demeurerait immobile et comme pétrifié dans une muette extase. **Songeait-il à ces générations disparues et leur demandait-il le secret de la destinée humaine ? Était-ce à cette place que cet homme étrange venait se retremper dans les souvenirs de l'histoire, et revivre de cette vie antique, lui qui ne voulait pas de la vie moderne ? Que n'aurais-je donné pour connaître ses pensées, pour les partager, pour les comprendre !** »* II, IX
- **La question politique de la liberté** gagnée sur le tyran est la ligne directrice et le point de mire de la conviction du capitaine Nemo. La conquête du pôle Sud en est l'emblème. Lorsque Nemo conduit son bateau au risque de le voir brisé par les glaces, ne fait-il pas preuve d'hybris en voulant rivaliser avec les lois de la nature ? : *« Il est puissant votre capitaine ; mais, mille diables ! **il n'est pas plus puissant que la nature** »* (II, XIII, La banquise, p 403). Lorsqu'il prend possession d'une terre libre, ne s'inscrit-il pas dans son siècle industriel et la politique de conquête saint-simonienne du globe ? Nemo se considère comme un démiurge, commandant au soleil : *« Eh bien, moi, capitaine Nemo, ce 21 mars 1868, j'ai atteint le pôle sud sur le quatre-vingt-dixième degré, et **je prends possession de cette partie du globe** égale au sixième des continents reconnus.— Au nom de qui, capitaine ?— Au mien, monsieur ! »* Et ce disant, le capitaine Nemo déploya un pavillon noir, portant un N d'or écartelé sur son étamine. Puis, se retournant vers l'astre du jour dont les derniers rayons léchaient l'horizon de la mer : *« Adieu, soleil ! s'écria-t-il. Disparais, astre radieux ! Couche-toi sous cette mer libre, et laisse une nuit de six mois étendre ses ombres sur mon*

nouveau domaine ! » (II, XIV, pp. 424-425). Michel Butor interprète la conquête vernienne des pôles comme **un dépassement de la nature, un recul des limites** : « *la majesté du pôle est telle que l'on ne devrait pas en approcher ; mettre le pied sur lui, c'est véritablement dépasser la nature.* » (« Le point suprême et l'Âge d'or, Essais sur les modernes).

- **Un désir de pacification** : L'énigme de Nemo et du Nautilus demeure. Le professeur Aronnax a touché au sublime dans cette existence extra-naturelle supérieure, il l'a rejoint, voire devancé, dans ses interrogations existentielles, ses recherches scientifiques. Et surtout, par sa sympathie sur certains aspects de son existence et manière de vivre, il lui ouvre une voie de rédemption possible par ses vœux pieux lors de sa possible disparition (interrogations qui restent sans réponse) : « *Le capitaine Nemo vit-il encore ? **Poursuit-il sous l'Océan ses effrayantes représailles, ou s'est-il arrêté devant cette dernière hécatombe ?** Les flots apporteront-ils un jour **ce manuscrit qui renferme toute l'histoire de sa vie ?** Saurai-je enfin le nom de cet homme ? Le vaisseau disparu nous dira-t-il, par sa nationalité, la nationalité du capitaine Nemo ? Je l'espère. J'espère également que son puissant appareil a vaincu la mer dans son gouffre le plus terrible, et que le Nautilus a survécu là où tant de navires ont péri ! S'il en est ainsi, si le capitaine Nemo habite toujours cet Océan, sa patrie d'adoption, **puisse la haine s'apaiser dans ce cœur farouche ! Que la contemplation de tant de merveilles éteigne en lui l'esprit de vengeance ! Que le justicier s'efface, que le savant continue la paisible exploration des mers !** Si sa destinée est étrange, elle est **sublime** aussi. Ne l'ai-je pas compris par moi-même ? N'ai-je pas vécu dix mois de cette **existence extra-naturelle** ? » Pierre Gamarra analyse les récits des Voyages extraordinaires comme une recherche de l'homme vers « **un accomplissement pacifique et fraternel** ». Il voit en cela une supériorité du Voyage extraordinaire sur « le roman ou le récit d'exploration fondé sur la description et le document » : « Jules Verne nous offre souvent une autre issue que **ce fantastique désespéré, ce voyage vers des néants ; celle de la splendeur de la lumière revenue, de la paix, de la fraternité conquise.** Ce serait si l'on veut l'esprit de quarante-huit agrandi à l'intensité d'un humanisme dans un monde certes, difficile d'accès. Car Nemo, le Libérateur conserve bien des doutes même s'il affirme et s'il prouve que la machine peut et doit devenir libératrice et que **le but du voyage, c'est l'accomplissement pacifique et fraternel de l'être humain,** c'est la production généreuse des richesses, le refus de l'exclusion, la paix. En définitive, c'est l'homme qui commande la marionnette comme il commande à la machine. On voit dès lors s'amplifier ce romanesque de Jules Verne qu'il n'est pas interdit de recommander à la jeunesse, mais qu'il faut proposer à ceux qui se veulent ou se prétendent adultes. Ces Voyages extraordinaires ne sont pas seulement des découvertes de mondes inconnus mais aussi pourrait-on dire : surtout ? - de mondes apparemment connus. Ce ne sont pas seulement des occasions de curiosité ou de terreur. A l'enchantement de*

*Shéhérazade, il s'y ajoute **une découverte de l'homme**. Jules Verne rejoint La Bruyère et Vauvenargues mais aussi Montaigne et Pascal. » Pierre Gamarra, Notre ami Jules Verne*

- **La question de la légitimité du discours didactique** : Le narrateur du récit affirme, en imitant Nemo, son « *droit de parler* ». Même si le narrateur nous livre un récit invraisemblable, il est à l'image du milieu océanique, expansion imaginaire d'un monde partiellement connu et en voie d'être conquis : « *je revois le récit de ces aventures. Il est exact. Pas un fait n'a été omis, pas un détail n'a été exagéré. C'est **la narration fidèle de cette invraisemblable expédition sous un élément inaccessible à l'homme, et dont le progrès rendra les routes libres un jour. Me croira-t-on ? Je ne sais. Peu importe, après tout. Ce que je puis **affirmer maintenant, c'est mon droit de parler** de ces mers sous lesquelles, en moins de dix mois j'ai franchi vingt mille lieues, de ce tour du monde sous-marin qui m'a révélé tant de merveilles à travers le Pacifique, l'Océan Indien, la mer Rouge, la Méditerranée, l'Atlantique, les mers australes et boréales ! » / Aussi, à cette demande posée, il y a six mille ans, par l'Écclésiaste : « Qui a jamais pu sonder les profondeurs de l'abîme ? » **deux hommes entre tous les hommes ont le droit de répondre maintenant. Le capitaine Nemo et moi.** »***

EXPLICATIONS

EXPLICATION 1 - MERVEILLES DE LA NATURE, MERVEILLES DE LA CULTURE - Une expérience immersive dans la nature et la culture

Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer* : « *La lutte de l'intelligence avec les forces aveugles de la matière est le plus beau spectacle de la nature* ».

Pistes de recherche : Commenter l'expression « *l'homme des eaux* » et la devise de Nemo « *Mobilis in Mobile* ». Comment l'expérience de la nature devient-elle une expérience libertaire ? Relever les aspects romantiques. Comment le roman allie-t-il harmonieusement la nature et la culture ? le raffinement d'un art de vivre et la science ?

Partie I, ch X, L'HOMME DES EAUX, ch XI, LE NAUTILUS, ch XII, TOUT PAR L'ÉLECTRICITÉ.

CHAPITRE X, L'HOMME DES EAUX

Expérience de la nature / expérience libertaire et rejet de la civilisation

La puissance énigmatique du Nautilus, être à la croisée de l'organique et de la plus haute technologie dans son biomimétisme poussé, met en danger la puissance et la stabilité des états, qui souhaitent éliminer l'étrange « *phénomène* ». Comme le dit Nemo avec justesse, il peut légitimement traiter en ennemis ses hôtes car la frégate commandée par Farragut aurait « *poursuivi et canonné un bateau sous-marin aussi bien qu'un monstre* ». Le roman se place dans une dialectique paradoxale : cette très haute technologie qui permet une meilleure connaissance de la nature et de l'humanité doit à la fois être tenue secrète, pour ne pas tomber dans les mains des états, d'un despote ou d'un savant fou et en même temps, elle ouvre une perspective d'avenir pour le monde entier : « *Vous êtes venus surprendre un secret que nul homme au monde ne doit pénétrer, le secret de toute mon existence !(...) En vous retenant, ce n'est pas vous que je garde, c'est moi-même !* »

Mobilis in mobile et droit naturel

Le Nautilus est un espace clos utopique dans un monde naturel en perpétuel mouvement, sans lois juridiques imposées par les hommes, sinon les lois de la nature (« phusis ») que nul homme peut enfreindre. Chaque membre de l'équipage abandonne sa nationalité pour ne parler qu'une langue universelle unique et cosmopolite, inventée par Jules Verne, comme le Dr Zamenhof inventa une langue universelle, l'esperanto en 1887, langue qui conjugue les langues de 120 pays et qui n'est la langue officielle d'aucun état, tout au plus d'une communauté de voyageurs ou d'une communauté de pensée. Une seconde ambiguïté se pose, Nemo qui fuit les despotes, n'est-il pas un despote lui-même au sein de son navire ? C'est le privilège du capitaine d'être Dieu à bord. Nemo exerce à la fois « *le droit d'un sauvage* » qui a « *brisé avec l'humanité* », en rejetant toute civilisation présente (et non passée, nous allons le voir), c'est-à-dire un droit subjectif selon ses propres règles, mais qui n'a pas perdu tout sentiment humain ni code d'honneur, il mûrit longuement sa décision à l'égard des naufragés : « *je ne suis pas ce que vous appelez un homme civilisé ! J'ai rompu avec la société tout entière pour des raisons que moi seul j'ai le droit d'apprécier. Je n'obéis donc point à ses règles, et je vous engage à ne jamais les invoquer devant moi !* » mais il demande également à ses hôtes une « *obéissance passive* » pour prix de leur liberté. Une liberté qui s'émancipe du joug des lois sociales et de l'oppression des régimes politiques, en fait de ce qui fonde toute société : la patrie, le cercle amical et familial (« *Quoi ! nous devons renoncer à jamais de revoir notre patrie, nos amis, nos parents !— Oui, monsieur. Mais renoncer à reprendre cet insupportable joug de la terre, que les hommes croient être la liberté, n'est peut-être pas aussi pénible que vous le pensez !* ») Rappelons que le dernier mot de Nemo devait être « *Indépendance* ». Cette devise trop libertaire a été remplacée par « *Dieu et patrie* ». Si la signification du drapeau noir de Nemo pouvait jouer de l'ambivalence, piraterie pour un jeune lecteur, anarchie pour un Républicain en lutte contre le Second Empire, donner pour synonyme de « *liberté* », le mot « *indépendance* » ne laisse aucune ambiguïté. Il n'y a bien que la mer ou les îles désertes, territoires non conquis, qui puissent donner cette indépendance. Malheureusement pour Jules Verne, l'avancée technologique va de pair avec la conquête colonisatrice des territoires vierges et les despotes qu'ils attirent.

Enfin, comme toute utopie, lieu de nulle part, inaccessible, Nemo - négation de l'identité - est seul juge de ses actes. Seule puissance au monde a pouvoir arrêter sa toute-puissance - c'est le principe même et l'enjeu dangereux de la puissance technologique qui nécessite une éthique à la hauteur de cette puissance. Comme le dit Rabelais dans Gargantua, « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* » : « *Non-seulement il s'était mis en-dehors des lois humaines, mais il s'était fait **indépendant, libre dans la plus rigoureuse acception du mot, hors de toute atteinte** ! Qui donc oserait le poursuivre au fond des mers, puisque, à leur surface, il déjouait les efforts tentés contre lui ? (..) Nul, entre les hommes, ne pouvait lui demander compte de ses œuvres. Dieu, s'il y croyait, sa conscience, s'il en avait une, étaient les seuls juges dont il put dépendre.* » Nemo, « *absorbé et comme retiré en lui-même* » est effrayant par « *son passé formidable* » et son allure de Sphinx qui suscite « *un effroi mélangé d'intérêt, et sans doute, ainsi qu'œdipe considérait le Sphinx.* » Le ton est donné pour ce voyage au pays

des merveilles sous-marines qui est à l'image du capitaine, épousant les caractéristiques de l'Océan.

L'homme-océan

Victor Hugo écrit à propos de Shakespeare et des hommes de génie : « *Il y a des hommes océans en effet. (...) ce tout dans un, cet inattendu dans l'immuable, ce vaste prodige de la monotonie inépuisablement variée, ce niveau après ce bouleversement, ces enfers et ces paradis de l'immensité éternellement émue, cet infini, cet insondable, tout cela peut être dans un esprit, et alors cet esprit s'appelle génie, (...) et c'est la même chose de regarder ces âmes ou de regarder l'Océan* ». ([William Shakespeare](#)). Nemo-Sphinx, décrypté par Oedipe-Aronnax, manifeste cet vaste abîme, dans ses colères, ses silences, ses interrogations existentielles qui transparaissent par bribes de paroles tout au long du voyage, car c'est avant tout un roman du silence, il s'agit de voir afin de remplacer la parole insuffisante. Un roman d'un perpétuel émerveillement face à la nature, la culture, et la science. Les chapitres X,XI,XII mettent en scène ce processus de monstration : la carte du repas d'un restaurant luxueux, la bibliothèque digne d'un palais royal, la machine du sous-marin comme un prototype de modèle industriel, le Nautilus comme une vitrine d'une exposition universelle.

Merveilles naturelles, mets inconnus

Nemo fait entrer le professeur Aronnax dans son univers, à travers un repas raffiné. L'éducation gustative est très présente dans le roman, Jules Verne, comme son ami Alexandre Dumas, prisait l'art culinaire. Le plaisir du narrateur et de Ned Land de goûter et de confectionner des mets variés grâce aux richesses d'une généreuse nature émaille le roman : saveurs des îles, fruits de Papouasie Nouvelle-Guinée, lait de coco, miel du volcan, etc. Le professeur fait défiler le menu, « *riche en phosphore* », qui ne demande qu'une faible adaptation et remplace tous les mets terrestres, à tel point que l'on ne peut plus faire la différence entre les mets marins et terrestres. C'est une rêverie culinaire de plats tous plus exotiques ou raffinés les uns que les autres, réels et inventés : filet de tortue de mer (pris pour de la viande), foies de dauphin (comparés à un ragoût de porc), crème au lait de mamelle de cétacés, sucre de fucus de la mer, confitures d'anémones : « *Le déjeuner se composait d'un certain nombre de plats dont la mer seule avait fourni le contenu, et de quelques mets dont j'ignorais la nature et la provenance. J'avouerai que c'était bon, mais avec un goût particulier auquel je m'habituai facilement.* » La bonne santé par l'alimentation est une préoccupation majeure. Selon le même préjugé que la nourriture des îles offre aux bons sauvages une alimentation saine, la mer offre à l'équipage une santé robuste : « *La plupart de ces mets vous sont inconnus, me dit-il. Cependant, vous pouvez en user sans crainte. Ils sont sains et nourrissants. Depuis*

longtemps, j'ai renoncé aux aliments de la terre, et je ne m'en porte pas plus mal. Mon équipage, qui est vigoureux, ne se nourrit pas autrement que moi. »

Nemo, novateur de génie, anticipe l'exploitation future des produits de la mer, non sans mégalomanie, se comparant à Neptune, il est devenu « *maître et possesseur* » de son milieu naturel : « ***la mer fournit à tous mes besoins. Tantôt, je mets mes filets à la traîne, et je les retire, prêts à se rompre. Tantôt, je vais chasser au milieu de cet élément qui paraît être inaccessible à l'homme, et je force le gibier qui gîte dans mes forêts sous-marines. Mes troupeaux, comme ceux du vieux pasteur de Neptune, paissent sans crainte les immenses prairies de l'Océan. J'ai là une vaste propriété que j'exploite moi-même et qui est toujoursensemencée par la main du Créateur de toutes choses. »*** Rêverie prolongée d'une indépendance totale du milieu terrestre et des hommes. En bon ingénieur, Nemo a su produire ses vêtements, étoffes tissées avec le byssus de coquillages, teintés naturellement, des parfums, une plume avec le fanon d'une baleine, de l'encre de seiche et des cigares d'algues « *Mais cette mer, monsieur Aronnax, me dit-il, cette nourrice prodigieuse, inépuisable, elle ne me nourrit pas seulement ; elle me vêt encore. (...) Tout me vient maintenant de la mer comme tout lui retournera un jour ! »*

« L'infini vivant »

Géographe, Jules Verne, voit, dans l'étendue de la mer, les quatre cinquièmes du globe terrestre. En tant que géologue, l'élément liquide d'où la vie est sortie - demeurée à l'état originel dans ses profondeurs - et où elle ira se fondre pour se régénérer. L'océan participe à une vaste dynamique universelle qui fait passer de la mort à la vie, symbolisée par l'énergie (le sodium naturel et les plantes fossilisées produisent la houille nécessaire à l'énergie humaine). Enfin, le poète Jules Verne, voit dans la mer, comme Nemo, un être personnifié, fait de mouvement et d'amour. C'est une évocation proche de « *l'infini vivant* » hugolien, qui associe la nature à l'amour universel mais aussi à l'indépendance d'esprit, la voix de l'exilé, la voix de la conscience dans la nuit . (cf Les Contemplations, « Pleine mer ») : « — Vous aimez la mer, capitaine. /— ***Oui ! je l'aime ! La mer est tout ! Elle couvre les sept dixièmes du globe terrestre. Son souffle est pur et sain. C'est l'immense désert où l'homme n'est jamais seul, car il sent frémir la vie à ses côtés. La mer n'est que le véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence ; elle n'est que mouvement et amour ; c'est l'infini vivant, comme l'a dit un de vos poètes. Et en effet, monsieur le professeur, la nature s'y manifeste par ses trois règnes, minéral, végétal, animal. (...) La mer est le vaste réservoir de la nature. C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle ! Là est la suprême tranquillité. La mer n'appartient pas aux despotes. À sa surface, ils peuvent encore exercer des droits iniques, s'y battre, s'y dévorer, y transporter toutes les horreurs terrestres. Mais à trente pieds au-dessous de son niveau, leur pouvoir cesse, leur influence s'éteint, leur puissance disparaît ! Ah ! monsieur, vivez, vivez au sein des***

mers ! Là seulement est l'indépendance ! Là je ne reconnais pas de maîtres ! Là je suis libre ! ». Exclamation lyrique et politique dont on trouve un exemple dans la bouche d'Olivier Sinclair, personnage du roman Le Rayon vert, ch XIII : « Ah ! miss Campbell, plus je le vois, plus je le trouve sublime, cet Océan ! Océan ! ce mot dit tout ! **c'est l'immensité !** Il recouvre à **des profondeurs insondables des prairies sans bornes, et près desquelles les nôtres sont désertes ! a dit Darwin.** Que sont, en face de lui, les plus vastes continents ? de simples îles qu'il entoure de ses eaux ! Il couvre les quatre cinquièmes du globe ! Par une sorte de circulation incessante, — comme une **créature vivante**, dont le cœur battrait à la ligne équatoriale, — il se nourrit lui-même avec les vapeurs qu'il émet, dont il alimente les sources, qui lui reviennent par les fleuves, ou qu'il reprend directement par les pluies sorties de son sein ! Oui ! **l'Océan, c'est l'infini, infini qu'on ne voit pas, mais qu'on sent, suivant l'expression d'un poète, infini comme l'espace qu'il reflète dans ses eaux !** » L'élan enthousiaste, partagé par le jeune couple amoureux, est interrompu par Aristobulus Ursiclos, l'ennuyeux prétendant, le pseudo-scientifique vaniteux, auquel la jeune fille cherche à échapper : « La mer !... Une combinaison chimique d'hydrogène et d'oxygène, avec deux et demi pour cent de chlorure de sodium ! Rien de beau, en effet, comme les fureurs du chlorure de sodium ! (...) Les fureurs du chlorure de sodium ! Quel coup de poing dans le rêve d'Olivier Sinclair et de miss Campbell ! »

CHAPITRE XI, LE NAUTILUS

Merveilles culturelles

La luxueuse et irréaliste bibliothèque du capitaine, en bois de palissandre noir, incrustée de cuivres, qui « *ferait honneur à plus d'un palais des continents* », rassemble plus de douze mille volumes reliés de cuir, accompagnée de ces divans capitonnés, de son fumoir. Celle-ci fait l'admiration du professeur qui ne peut « *en croire (s)es yeux* », tout comme le lecteur. C'est en effet une rêverie éminemment poétique de culture dans la nature : rassembler au sein d'un écrin naturel à sa dimension, le vaste esprit du genre humain, dans ce qu'il a de meilleur, artistiquement conçu dans la solitude du génie, apprécié dans « *la solitude* » et « *le silence* » d'un cabinet d'étude ou de travail du Muséum : « *ce sont les seuls liens qui me rattachent à la terre* ». L'émerveillement d'Aronnax se prolonge : « *je suis vraiment émerveillé, quand je songe qu'elle peut vous suivre au plus profond des mers.* » / « *Cet état de stupéfaction que m'avait prédit le commandant du Nautilus commençait déjà à s'emparer de mon esprit.* » La culture du capitaine est universelle, il lit dans toutes les langues et rassemble les humanités essentielles, dépourvues du matérialiste contemporain. Il sélectionne des « *trésors de science* », emblèmes du patrimoine humain à préserver des cataclysmes, des aléas historiques, politiques et autres, pour transmettre aux générations futures. La

bibliothèque est constituée de nombreux « *Livres de science, de morale et de littérature, écrits en toute langue* » mais « *pas un seul ouvrage d'économie politique ; ils semblaient être sévèrement proscrits du bord.* » Le temps s'est arrêté trois ans auparavant dans le Nautilus qui comporte néanmoins toutes les références contemporaines de Jules Verne et avancées scientifiques majeures : « *le monde a fini pour moi le jour où mon Nautilus s'est plongé pour la première fois sous les eaux. Ce jour-là, j'ai acheté mes derniers volumes, mes dernières brochures, mes derniers journaux, et depuis lors, je veux croire que l'humanité n'a plus ni pensé, ni écrit.* ». Les chefs d'oeuvre picturaux et musicaux éternels sont les cicérones d'un monde intérieur, dépassant les limites terrestres géographiques et temporelles : « *Ce sont mes derniers souvenirs de **cette terre qui est morte pour moi. (...) Les maîtres n'ont pas d'âge.*** » / « *Ces musiciens, me répondit le capitaine Nemo, ce sont des **contemporains d'Orphée**, car les différences chronologiques s'effacent dans la mémoire des morts, — et je suis mort, monsieur le professeur, aussi bien mort que ceux de vos amis qui reposent à six pieds sous terre !* »

A la nomenclature naturaliste des trésors naturels succède celles des auteurs immortels « *Parmi ces ouvrages, je remarquai **les chefs-d'œuvre des maîtres anciens et modernes, c'est-à-dire tout ce que l'humanité a produit de plus beau dans l'histoire, la poésie, le roman et la science**, depuis Homère jusqu'à Victor Hugo, depuis Xénophon jusqu'à Michelet, depuis Rabelais jusqu'à madame Sand. Mais **la science, plus particulièrement**, faisait les frais de cette bibliothèque ; les livres de mécanique, de balistique, d'hydrographie, de météorologie, de géographie, de géologie, etc., y tenaient une place non moins importante que les ouvrages d'histoire naturelle, et je compris qu'ils formaient la principale étude du capitaine. Je vis là tout le Humboldt, tout l'Arago, les travaux de Foucault, d'Henry Sainte-Claire Deville, de Chasles, de Milne-Edwards, de Quatrefages, de Tyndall, de Faraday, de Berthelot, de l'abbé Secchi, de Petermann, du commandant Maury, d'Agassis, etc. **Les mémoires de l'Académie des sciences, les bulletins des diverses sociétés de géographie**, etc., et, en bon rang, les deux volumes qui m'avaient peut-être valu cet accueil relativement charitable du capitaine Nemo. Parmi les œuvres de Joseph Bertrand, son livre intitulé *les Fondateurs de l'Astronomie* me donna même une date certaine ; et comme je savais qu'il avait paru dans le courant de **1865, je pus en conclure que l'installation du Nautilus ne remontait pas à une époque postérieure. Ainsi donc, depuis trois ans, au plus, le capitaine Nemo avait commencé son existence sous-marine*** ». Cette description de la bibliothèque correspond à la bibliothèque de Jules Verne selon son coeur, aux intérêts multiples, aux références antiques et hommages aux contemporains ou proches amis.

Nemo, collectionneur de « *ces belles œuvres créées par la main de l'homme* » a agencé avec art son salon, diffusant un jour doux sur « *les merveilles entassées dans ce musée* », tableaux de maître qui ont appartenu à des collections particulières ou

exposés : « *c'était réellement un musée dans lequel **une main intelligente et prodigue avait réuni tous les trésors de la nature et de l'art**, avec ce pêle-mêle artiste qui distingue un atelier de peintre.* ». Il se recueille dans « *une rêverie profonde* », posture méditative du philosophe-poète qui se penche, d'outre-tombe, sur la destinée des hommes (cf Chateaubriand, Hugo, Michelet) qui invite le lecteur à se recueillir sur ce patrimoine vivant de l'humanité. Patrimoine culturel auquel succède le patrimoine de richesses naturelles, richement mises en valeur et magnifiées par la main de l'homme (« *des chapelets de perles de la plus grande beauté, que la lumière électrique piquait de pointes de feu* », au même titre que les oeuvres d'art : « **Auprès des œuvres de l'art, les raretés naturelles tenaient une place très-importante.** Elles consistaient principalement en plantes, en coquilles et autres productions de l'Océan, qui devaient être les trouvailles personnelles du capitaine Nemo. » Beauté qui se donne pour elle-même, en s'extrayant de la valeur et de l'utilité mercantile, impossible à « chiffrer », de l'intérêt scientifique naturaliste qui les classe, nomme et les définit d'une manière froide et rationnelle (« *Aucun muséum de l'Europe ne possède une semblable collection des produits de l'Océan.* ») C'est une voie artistique d'un rapport au monde hautement subjectif, aimant, une expérience directe du monde (cf amour, responsabilité famille Haushofer) qui renouvelle le point de vue scientifique « *Vous examinez mes coquilles, monsieur le professeur. En effet, elles peuvent intéresser un naturaliste ; mais, pour moi, elles ont un charme de plus, car je les ai toutes recueillies de ma main, et il n'est pas une mer du globe qui ait échappé à mes recherches.* » / « je comprends cette joie de se promener au milieu de telles richesses. **Vous êtes de ceux qui ont fait eux-mêmes leur trésor.** »

CHAPITRE XII, TOUT PAR L'ÉLECTRICITÉ.

Merveilles scientifiques

Le rapport poético-scientifique étant posé, Jules Verne fait accéder Aronnax et le lecteur (« *pénétrer des secrets* ») aux merveilles techniques des « *instruments de physique* » qui font mouvoir le Nautilus, dans le salon et la chambre du capitaine : thermomètre, baromètre, hygromètre, storm-glass, boussole, sextant, chronomètres, lunettes de jour et de nuit, manomètre, sondes thermométriques, sont connus, classiques et expliqués succinctement, toutefois le fonctionnement et l'utilisation de la fée électricité seront développées sur l'ensemble du chapitre, comme moyen économe, tout puissant, qui prélude un avenir meilleur à l'homme (cf Amiens en l'an 2000) : « *Il est un agent puissant, obéissant, rapide, facile, qui se plie à tous les usages et qui règne en maître à mon bord. Tout se fait par lui. Il m'éclaire, il m'échauffe, il est l'âme de mes appareils mécaniques. Cet agent, c'est l'électricité.* » A partir d'expériences contemporaines encore limitées (« *la puissance dynamique est restée très-restreinte et n'a pu produire que de petites forces* »), Jules Verne entrevoit un perfectionnement inéluctable du procédé

(« mon électricité n'est pas celle de tout le monde ») : « je me contente d'admirer. **Vous avez évidemment trouvé ce que les hommes trouveront sans doute un jour, la véritable puissance dynamique de l'électricité.** » Issue des piles à sodium, l'électricité constitue avant l'heure une énergie renouvelable, en quantité illimitée dans la mer. Les fonds marins sont ainsi préservés de la surexploitation industrielle qui détruit l'environnement, comme les minerais terrestres : « *il existe au fond des mers des mines de zinc, de fer, d'argent, d'or, dont l'exploitation serait très-certainement praticable. Mais je n'ai rien emprunté à ces métaux de la terre, et j'ai voulu ne demander qu'à la mer elle-même les moyens de produire mon électricité.* ». Energie qui régit toute la vie à bord, même la cuisine, car elle est « *plus énergique et plus obéissante que le gaz* », plus économe, puissante et moins dangereuse que le charbon car le Nautilus file à une vitesse de cinquante milles à l'heure » (plus de 80 km/h).

EXPLICATION 2 - SCIENCE ET SPECTACLE DE LA NATURE - De l'expérience scientifique naturaliste à l'émerveillement face au spectacle de la nature

Pistes de lecture : Quels sont les effets pour rendre la nature spectaculaire ? Comment Jules Verne allie-t-il le merveilleux naturel au merveilleux technologique ? Montrez le cheminement du savoir naturaliste au merveilleux scientifique.

Extrait ch XIV « Le Fleuve Noir », pp. 140-148 (« — Je ne saurais vous répondre, maître Land. D'ailleurs, croyez-moi, abandonnez, pour le moment, cette idée de vous emparer du Nautilus ou de le fuir. (...) et je m'endormis profondément, pendant que le Nautilus se glissait à travers le rapide courant du Fleuve-Noir. »)

LA MISE EN SPECTACLE DE LA NATURE

Un spectacle théâtral : l'effet de surprise

L'apparition du spectacle naturel des fonds marins ressemble à celle d'un **spectacle d'illusionniste** ménageant ses effets. Jules Verne est **dramaturge** jusque dans ses romans d'aventure. Au moment où Ned, le harponneur se plaint qu'« *on ne voit rien, (qu') on ne verra rien de cette prison de tôle !* » et de naviguer « *en aveugles...* », projetant, au futur dans une ironie dramatique, un avenir monotone et stérile, les ténèbres s'éclairent instantanément, comme par magie ou par l'intervention d'un démiurge. Les nombreux déplacements du Nautilus dans le roman provoquent des effets de surprise similaires, d'apparitions-disparitions subites, lorsqu'il remonte à la surface ou descend dans les profondeurs à une vitesse vertigineuse et irréaliste - malgré les nécessaires paliers de décompression - apparaissant et disparaissant comme mu par un dispositif

théâtral qui escamote les personnages sur scène dans un hors-scène, et qui développe un sentiment d'ubiquité et d'énergie puissante : « *Ned Land prononçait ces derniers mots, quand l'obscurité se fit subitement, mais **une obscurité absolue**. Le plafond lumineux s'éteignit, et si **rapidement**, que mes yeux en éprouvèrent une impression douloureuse, analogue à celle que produit le passage contraire des **profondes ténèbres à la plus éclatante lumière**.* » / « *Subitement, le jour se fit dans le salon. Les panneaux de tôle se refermèrent.* » L'éblouissement momentané des personnages passant des ténèbres profondes à la lumière, prépare l'attente muette et l'entrée dans un monde inconnu inaccessible, voire une fin du monde : « *Nous étions restés muets, ne remuant pas, ne sachant quelle surprise, agréable ou désagréable, nous attendait. Mais un glissement se fit entendre. On eût dit que des panneaux se manœuvraient sur les flancs du Nautilus.*

- « *C'est **la fin de la fin** !* dit Ned Land.

- *Ordre des Hydroméduses !* » murmura Conseil. »

L'évocation d'une apocalypse par le plus pessimiste du trio captif nous rappelle que la vie de tout l'équipage dépend entièrement de la **fiabilité technologique**, c'est-à-dire de la mise en adéquation entre le savoir scientifique et la réalité de la « phusis », des **lois de la nature que l'homme explore**. Toute erreur est fatale dans ce nouvel élément étranger à l'homme. Les caractéristiques du matériau de cristal pour la confection des vitres renforcent l'idée de fragilité et de beauté pure, et provoque dans le même temps **l'effroi et l'admiration**, propres aux intrigues des romans d'aventure : « *Deux plaques de cristal nous séparaient de la mer. Je frémis, d'abord, à la pensée que cette fragile paroi pouvait se briser ; mais de fortes armatures de cuivre la maintenaient et lui donnaient **une résistance presque infinie**.* » La merveille technologique, créée de la main de l'homme rend hommage à la merveille de la nature qui a donné généreusement toutes les ressources en abondance, l'énergie originelle pour créer cette technologie.

L'émerveillement de la rencontre entre la nature et la plus haute technologie : un machinisme caché

L'épisode du Nautilus, offre le privilège d'un spectacle réservé aux seuls habitants de la mer. Il faut s'être fait symboliquement habitant de ce milieu en renonçant au monde terrestre à jamais, il faut avoir renoncé à sa patrie, pour n'être qu'un membre de l'équipage du Nautilus ou un invité, sans nationalité, n'ayant pour toute patrie que la mer mais il faut également une merveille de technologie - et l'immense richesse privée pour sa confection ! - pour réaliser la prouesse de se mouvoir à des profondeurs inédites, défiant la pression, l'obscurité, les écueils et les courants. Aronnax en vient à morigéner paternellement et didactiquement ses compagnons pour **les élever au domaine du savoir technologique qui ouvre à la connaissance du monde** : « *Ce bateau est **un des chefs-d'œuvre de l'industrie moderne**, et je regretterais de ne pas l'avoir vu ! Bien des*

gens accepteraient la situation qui nous est faite, ne fût-ce que **pour se promener à travers ces merveilles**. Ainsi, tenez-vous tranquille, et tâchons de voir ce qui se passe autour de nous. » L'admiration et la fascination verniennes des mécanismes placent les machines dans un rapport d'osmose avec la nature, le Nautilus s'adapte parfaitement à son environnement pour le magnifier. Grâce à la luminescence des fonds marins combinée à l'éclairage électrique, la lumière elle-même se fait liquide : « **Mais, dans ce milieu fluide que parcourait le Nautilus, l'éclat électrique se produisait au sein même des ondes. Ce n'était plus de l'eau lumineuse, mais de la lumière liquide.** ». Le vitesse du Nautilus épouse parfaitement celle de l'évolution des animaux marins qui semblent se mouvoir librement autour du sous-marin immobile dans l'élément mobile, effacé et fondu dans son environnement. Jules Verne donne au jeune lecteur l'explication de cette illusion d'optique : « **Le Nautilus ne semblait pas bouger. C'est que les points de repère manquaient. Parfois, cependant, les lignes d'eau, divisées par son éperon, filaient devant nos regards avec une vitesse excessive.** » (vitesse précisée par le « loch électrique » quinze milles à l'heure, soit environ 24km/h)

Cette scène spectaculaire est inspirée des deux aquariums d'eau douce et d'eau de mer, savamment mis en scène dans deux grottes gigantesques, au décor de rocaïlle pour l'aquarium d'eau de mer, à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1867. Elle sublime le spectacle des fonds marins, redevenus naturels, car le Nautilus fait figure de cage inversée ; c'est lui l'aquarium au milieu d'un environnement libre, non domestiqué par l'homme : « **De chaque côté, j'avais une fenêtre ouverte sur ces abîmes inexplorés. L'obscurité du salon faisait valoir la clarté extérieure, et nous regardions comme si ce pur cristal eût été la vitre d'un immense aquarium.** » / « - Oui ! des poissons, s'écria Conseil. **On se croirait devant un aquarium !** / — Non, répondis-je, car **l'aquarium n'est qu'une cage, et ces poissons-là sont libres** comme l'oiseau dans l'air. » Pour comprendre la nature, il faut se faire poisson comme le sous-marin, oiseau comme l'engin de Robur le Conquérant. Comme le souligne Guillaume Le Gal décrivant l'effet des aquariums de 1867 sur les visiteurs de l'Exposition parisienne, « *la dissimulation du principe mécanique* », « *l'invisibilité de la puissance motrice* », de l'artifice, génèrent l'émerveillement devant le spectacle naturel : « **À l'aquarium comme devant les automates, l'émerveillement de cette apparition est proportionnel à la dissimulation du principe mécanique. Dans son étude sur Les grottes maniéristes, Philippe Morel relève à propos des automates que « l'invisibilité de la puissance motrice est la condition de l'effet d'émerveillement produit par un artifice qui se mue en œuvre de nature et devient le reflet de la création divine** » (extrait « Des poissons-automates à l'Exposition universelle de 1867 », Annexe)

La fée électricité, alliée de la lumière naturelle des abysses

Le décor naturel est sublimé par la lumière artificielle du Nautilus qui multiplie les jeux de lumière évanescents dans l'élément liquide. : « **Les masses liquides apparaissent vivement éclairées par les effluences électriques.** » et le projecteur du navire sous-marin permet de pénétrer l'obscurité jusqu'à une distance de 1,6 km ! dégagant une voie marine de clarté dans un monde caché aux yeux des hommes, ouvrant sa route au milieu d'une prolifération animale et végétale qui se referme derrière lui, attirant les poissons dans son sillon. Le sillon lumineux du Nautilus, qui permet l'exploration des mondes marins inconnus, trace une voie de communication et d'observation, comme une route au milieu d'un paysage, des rails au milieu des grandes étendues américaines. **Tracer un chemin**, c'est observer et mieux connaître son milieu, donner une destination, décrire aux autres ce que l'on y voit. Or, il n'a été donné encore à aucun ingénieur ou savant, de voir ses profondeurs marines, c'est donc le poète qui rend compte de l'ineffable, rappelons l'origine du mot « *merveilles* », c'est-à-dire l'évocation de ce qui n'a jamais été vu. De nouveau l'expérience de la nature, devient profondément subjective et intime, contemplation de ce qui transcende le monde humain et l'englobe, support du rêve : « *La mer était distinctement visible dans un rayon d'un mille autour du Nautilus. Quel spectacle ! Quelle plume le pourrait décrire ! Qui saurait peindre les effets de la lumière à travers ces nappes transparentes, et la douceur de ses dégradations successives jusqu'aux couches inférieures et supérieures de l'Océan !* ». Tous sont « *émerveillés* », « *accoudés* » aux vitres devenues « *vitrines* » d'exposition, communiant dans un même sentiment sacré et « **silence de stupéfaction** ». Ned en personne oublie « *ses colères et ses projets d'évasion* », il subit « **une attraction irrésistible** » confirmant les propos d'Aronnax (« — *et l'on viendrait de plus loin pour admirer ce spectacle !* »). Le professeur demeure beaucoup plus dithyrambique, il épouse le point de vue de l'ambivalent Nemo - c'est la partie lumineuse du capitaine : « *Ah ! m'écriai-je, je comprends la vie de cet homme ! Il s'est fait un monde à part qui lui réserve ses plus étonnantes merveilles !* ». Le naturaliste parle d'une « **enchanteresse vision** » qui le plonge longtemps après sa disparition dans un rêve éveillé (« **longtemps, je rêvai encore** ») puis un sommeil profond, bercé par la machine sous-marine, sorte de protection matricielle, elle-même naturellement protégée dans son élément naturel familier : « *je m'endormis profondément, pendant que le Nautilus se glissait à travers le rapide courant du Fleuve-Noir* ». Cette chute harmonieuse rappelle le voyage dans le volcan salvateur dans Voyage au centre de la terre, ou le confort de la capsule de La Terre à la Lune.

L'éclairage électrique du Nautilus a mis en scène et enrichi de nuances imperceptibles le spectacle naturel mouvant et évanescant (« *Mais, dans ce milieu fluide que parcourait le Nautilus, l'éclat électrique se produisait au sein même des ondes. Ce n'était plus de l'eau lumineuse, mais de la lumière liquide.* ») mais la lumière naturelle qui laisse pénétrer ses rayons dans la transparence de l'eau, les organismes marins vivants phosphorescents, créent le spectacle principal, sans cesse en mouvement, comme tout élément naturel, impossible à dépeindre dans une oeuvre figée : « *On connaît*

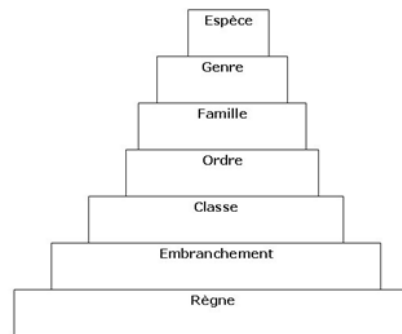
la diaphanéité de la mer. On sait que sa limpidité l'emporte sur celle de l'eau de roche. Les substances minérales et organiques, qu'elle tient en suspension, accroissent même sa transparence. Dans certaines parties de l'Océan, aux Antilles, cent quarante-cinq mètres d'eau laissent apercevoir le lit de sable avec une surprenante netteté, et la force de pénétration des rayons solaires ne paraît s'arrêter qu'à une profondeur de trois cents mètres. Si l'on admet l'hypothèse d'Erhemberg, qui croit à une **illumination phosphorescente** des fonds sous-marins, la nature a certainement **réservé pour les habitants de la mer l'un de ses plus prodigieux spectacles**, et j'en pouvais juger ici par les mille jeux de cette lumière. »

L'émerveillement devant le spectacle de la nature

Jules Verne représente un ballet nautique naturel dans le sillage de la machine du Nautilus parfaitement intégrée à son environnement avec lequel les poissons semblent jouer : « *Le Canadien ne s'était pas trompé. Une troupe de balistes, à corps comprimé, à peau grenue, armés d'un aiguillon sur leur dorsale, se jouaient autour du Nautilus, et agitaient les quatre rangées de piquants qui hérissent chaque côté de leur queue. Rien de plus admirable que leur enveloppe, grise par-dessus, blanche par-dessous dont les taches d'or scintillaient dans le sombre remous des lames. Entre eux ondulaient des raies, comme une nappe abandonnée aux vents* » Georges Pérec trouvait, dans l'énumération vernienne des termes scientifiques rares, de racines gréco-latines ou étrangères, une poétique, le plaisir et le mystère de leurs beautés sonores : « *Quand, dans Vingt mille lieues sous les mers, Jules Verne énumère sur quatre pages tous les noms de poissons, j'ai le sentiment de lire un poème, comme lorsque je lis un catalogue.* » Georges Pérec, « J'ai fait implorer le roman », in *Galleries Jardin des arts*, no 184, octobre 1978, p. 73. Vingt mille lieues sous les mers est le roman où les listes sont les plus nombreuses. L'animation du tableau vivant aquatique (« *Pendant deux heures toute une armée aquatique fit escorte au Nautilus. Au milieu de leurs jeux, de leurs bonds, tandis qu'ils rivalisaient de beauté, d'éclat et de vitesse* ») sert d'ouverture à une énumération naturaliste, riche de précisions visuelles. Le lecteur peut en dessiner les traits esquissés sous la plume de Jules Verne, à la manière des planches d'Ersnt Haeckel dans son recueil Formes artistiques de la nature, où les plantes et animaux sont agencés esthétiquement et artistiquement sur la page à la manière d'une oeuvre d'art (cf méduses Annexe) : « *je distinguai le labre vert, le mulle barberin, marqué d'une double raie noire. Le gobie éléotre, à caudale arrondie, blanc de couleur et tacheté de violet sur le dos, le scombrequais japonais, admirable maquereau de ces mers, au corps bleu et à la tête argentée, de brillants azurors dont le nom seul emporte toute description, des spares rayés, aux nageoires variées de bleu et de jaune, des spares fascés, relevés d'une bande noire sur leur caudale, des spares zonéphores élégamment corsetés dans leurs six ceintures, des aulostomes, véritables bouches en flûte ou bécasses de mer, dont quelques échantillons atteignaient*

une longueur d'un mètre, des salamandres du Japon, des murènes échidnées, longs serpents de six pieds, aux yeux vifs et petits, et à la vaste bouche hérissée de dents, etc. »

Les expériences savantes de la nature : nommer, classer, s'extasier



La classification des êtres vivants s'est élaborée en histoire naturelle dans trois activités principales : **trier** (= discriminer par une clé de détermination), **ranger** (= organiser et sérier) et **classer** (= établir des ensembles par des regroupements) (Une histoire de la classification des êtres vivants, Julien Cartier, Annexe) Les trois personnages du roman représentent, de manière didactique, trois attitudes différentes dans le rapport de l'homme à la nature : « *Ned **nommait** les poissons, Conseil **les classait**, moi, je **m'extasiais** devant la vivacité de leurs allures et la beauté de leurs formes.* » Le pêcheur, vivant du produit de la mer connaît tous les poissons par leur nom, à l'égal du naturaliste, mais ne les trie que selon leurs caractéristiques comestibles ou non, selon leur goût fin ou mauvais, alors que Conseil, « *digne garçon, classificateur enragé* », excellent dans l'art zélé de les trier, ranger et classer, n'est « *point un naturaliste* ». Le narrateur conclut de manière humoristique : « *à eux deux, Ned et Conseil auraient fait un naturaliste distingué.* » Comme l'explique Jules Cartier, dans son article, Une histoire de la classification des êtres vivants : « *Trier, ranger ou classer les êtres vivants, c'est aussi, et surtout, **mettre de l'ordre dans la nature**. C'est trouver dans la luxuriante diversité des animaux et des végétaux une organisation et non un simple chaos.* »

La tâche un peu austère et répétitive de **classer** est globalement laissée à Conseil, proche de la froideur livresque distanciée et rationnelle d'un Philéas Fogg, débitant sa leçon de sciences naturelles, par rapport au truculent Ned, vivant quotidiennement de la nature et dans la nature changeante, aux aléas multiples et terribles : « *une discussion s'éleva entre les deux amis, car ils connaissaient les poissons, mais chacun d'une façon très différente. / Eh bien, ami Conseil, dit le harponneur, se penchant sur la vitre du panneau, voici des **variétés qui passent** !* ». Conseil est une véritable planche encyclopédique, il déploie la ramification des classements se subdivisant en sous-classements : « *Tout le monde sait que les poissons forment la quatrième et dernière **classe** de l'embranchement des vertébrés. (...) Ils composent deux **séries** distinctes (...) Les poissons osseux se subdivisent en six **ordres** (...) ordre qui se divise en **familles** (...) les familles se subdivisent **en genres, en sous-genres, en espèces, en variétés...*** » Conseil applique la méthodologie rigoureuse (la taxinomie) de Carl Von Linné (XVIIe) qui distingue sept rangs de niveaux hiérarchiques (les taxons) qui s'emboîtent : règne, embranchement, classe, ordre, famille, genre, espèce. (l'espèce fait partie d'un genre qui fait partie d'une famille qui fait partie d'un ordre,...), remplaçant la scala naturae (l'échelle

de la nature) d'Aristote qui range, dans un ordre linéaire, les êtres les plus simples au plus complexes, en séparant le monde minéral du reste des règnes vivants. Cet ordonnancement du monde est courant jusqu'à la Renaissance, **Darwin** relie les différentes familles du vivant par des liens de parenté dans son **arbre phylogénétique**. (Annexe)

Nommer, Jules Verne, le fait à travers Ned et le professeur Aronnax, spécialiste des fonds marins, il est représenté comme un savant au sommet de ce que l'on connaît à l'époque. Il s'inscrit en naturaliste soucieux de faire avancer les connaissances scientifiques de son époque et se place dans la tradition du renommé zoologiste, directeur du Muséum d'Histoire naturelle et sénateur, Lacépède (*Histoire naturelle des poissons en 1803, Histoire naturelle des cétacés, 1804*) : « *et parmi elles, j'aperçus, à ma grande joie, cette raie chinoise, jaunâtre à sa partie supérieure, rose tendre sous le ventre et munie de trois aiguillons en arrière de son œil ;* **espèce rare, et même douteuse au temps de Lacépède, qui ne l'avait jamais vue que dans un recueil de dessins japonais** ». Lacépède, éminent savant et homme politique, était réputé pour ne dormir que deux ou trois heures par nuit, qui lui suffisaient pour exercer ses différentes activités avec une puissante énergie. « *A Napoléon, que son extraordinaire activité étonnait, il répondit : « c'est que j'emploie la méthode des naturalistes « , et il est bien vraisemblable, en effet, que la pratique de la science lui ait procuré la méthode de résoudre les problèmes d'organisation et d'administration qui se posèrent à lui.* » (<https://www.napoleon.org/histoire-des-2-empires/biographies/lacepede-etienne-comte-de-1756-1825-senateur-pair-de-france-naturaliste/>) La méthode scientifique rationnelle ordonne avec sérénité le monde naturel, Aronnax poursuit ses observations, ses réflexions, ses études dans le Nautilus comme au bureau de son musée, ou Jules Verne dans son cabinet de travail : « *Je passai la soirée à lire, à écrire, à penser.* ». C'est un ordonnancement du monde civilisateur mais le professeur en préserve la qualité poétique dans l'émerveillement qu'il éprouve sans cesse l'égard de la nature : « *moi, je m'extasiais devant la vivacité de leurs allures et la beauté de leurs formes.* » Aronnax est une figure supérieure de savant, apte à converser et comprendre dans sa complexité des **caractères forts au destin exceptionnel** comme le capitaine Nemo et à goûter ses merveilles de la nature d'une manière désintéressé, non utilitaire, sans autre but que l'émerveillement devant la beauté du monde, la soif de connaissance pour mieux comprendre le monde et développer les moyens de l'explorer. Il n'est pas anodin que le professeur recherche la présence de Nemo qui leur a offert un tel spectacle, celui-ci ne viendra pas, ni les laissera s'en blaser. Il reste le maître d'œuvre et metteur en scène du spectacle vivant en limitant les temps d'exposition. Le retour à la réalité est marqué par le retour du temps : « *J'attendais le capitaine Nemo. Mais il ne parut pas. L'horloge marquait cinq heures.* »

SYNTHESE

Le « pays des merveilles », des expériences scientifique et artistique conjuguées

- « *Le pays des merveilles* », c'est ainsi que Nemo nomme son nouveau milieu et la promesse qu'il fait à Aronnax d'un **émerveillement** permanent, promesse que Jules Verne fait à ses lecteurs. Certain que la contemplation du « *sublime* » (selon les mots du professeur) compense largement la captivité. Mais également promesse de combler son **savoir encyclopédique** sur un domaine encore peu connu des naturalistes : « *Vous trouverez parmi les livres qui servent à mes études favorites cet ouvrage que vous avez publié sur les grands fonds de la mer. Je l'ai souvent lu. Vous avez poussé votre œuvre aussi loin que vous le permettait la science terrestre. Mais vous ne savez pas tout, vous n'avez pas tout vu. Laissez-moi donc vous dire, monsieur le professeur, que vous ne regretterez pas le temps passé à mon bord. Vous allez voyager dans le pays des merveilles. L'étonnement, la stupéfaction seront probablement l'état habituel de votre esprit. Vous ne vous blaserez pas facilement sur le spectacle incessamment offert à vos yeux.* » I, X p 103-104
- Pour accéder aux merveilles naturelles, il faut savoir apprécier les **merveilles technologiques** du Nautilus, qui se fond parfaitement avec ses congénères, les poissons, et **magnifie la beauté naturelle par l'électricité**. Jules Verne est bien de son temps, entre le lyrisme romantique qui exalte **la nature** (Hugo, Michelet, Sand) et le

scientisme (Comte, Saint-Simon), les expositions universelles à la gloire de **l'industrialisation**

Une nature paysage

- Cette expérience de la nature reste **domestiquée**, même si elle est plus naturelle que la machinerie cachée des aquariums artificiels. Elle est mise en scène, **mise en spectacle de manière théâtrale**. Le **dispositif optique** permet d'ordonner la nature dans un cadre comme un paysage dans un tableau (ou les planches de Haeckel), de lui donner une dynamique cinématographique comme les « **diorama** » à la mode (cf *Le Père Goriot*) : « *Presque chaque jour, pendant quelques heures, les panneaux du salon s'ouvraient, et nos yeux ne se fatiguaient pas de pénétrer les mystères des fonds sous-marins* » (I,XVIII). C'est une véritable **expérience esthétique**, à la jonction du **naturel et du culturel**, qui apprend à voir et qui doit se faire avec parcimonie devant le spectacle du sublime.
- Toutefois c'est une véritable **expérience d'extase immersive**, expérience la plus adaptée et la plus respectueuse du milieu naturel au XIXe qui témoigne d'un lyrisme - certes didactique -, d'un amour de l'Océan et de ses merveilles.

LE GALL sur les aquariums de l'exposition universelle : <https://www.academiedesbeauxarts.fr/des-poissons-automates-lexposition-universelle-de-1867>

« À l'aquarium comme devant les automates, **l'émerveillement de cette apparition est proportionnel à la dissimulation du principe mécanique**. Dans son étude sur « Les grottes maniéristes », Philippe Morel relève à propos des automates que « ***l'invisibilité de la puissance motrice est la condition de l'effet d'émerveillement produit par un artifice qui se mue en œuvre de nature et devient le reflet de la création divine*** (5) ». extrait « Des poissons-automates à l'Exposition universelle de 1867 », par Guillaume Le Gall, professeur en histoire de l'art contemporain à l'université de Lorraine

« Dans son Voyage à travers l'Exposition universelle¹, Victor Fournel assimile les grottes et les aquariums à l'ensemble des « articles exposés », c'est-à-dire à des marchandises. Tout se confond au point que le monde terrestre et le monde aquatique se retrouvent réifiés comme n'importe quel objet manufacturé. Si la formule de Fournel est provocante, elle traduit bien l'enjeu de la manifestation et le principe qui régit la monstration de l'ensemble des objets. Les deux grottes et leurs aquariums sont-ils pour autant des « articles » comme le reste ? Ce qui ne fait pas de doute, c'est que l'exposition universelle de 1867 à Paris est la première des grandes manifestations internationales de la seconde moitié du XIX^e siècle à intégrer l'aquarium à l'ensemble des objets, curiosités, attractions et mises en scène spectaculaires. Les deux aquariums, l'un d'eau douce, l'autre marin,

sont prévus dans le projet initial³, ce qui explique qu'ils tiennent une place de premier ordre dans le Jardin réservé, espace dessiné et aménagé par Jean-Pierre Barillet-Deschamps⁴ qui accueille l'ensemble des produits naturels. L'architecture des aquariums a l'originalité de combiner le fer, le verre et un décor de rocaille. Elle a aussi la particularité d'aménager un **espace scénographique qui participe du spectacle global de l'Exposition**. Si l'aquarium d'eau douce apparaît comme la réduction d'un coin de paysage pittoresque avec grotte ouverte, pics rocheux et cascade, l'aquarium marin présente l'étrange assemblage d'une grotte aménagée dans un rocher artificiel surmonté d'une serre vide. Cette curieuse disposition illustre les liens étroits qui relient entre eux les aquariums, les nouvelles architectures de fer et de verre ainsi que les artifices déployés pour imiter une nature dont l'appréhension se fait de plus en plus complexe. Flanqués de leurs grottes artificielles, les deux aquariums de l'Exposition universelle de 1867 contiennent de nombreux fantasmes propres à la seconde moitié du XIX^e siècle qu'il s'agit d'analyser.

Guillaume Le Gall, « Apparition de la nature aquatique à l'Exposition universelle de 1867 »

HAECKEL ERNST HEINRICH (1834-1919) Universalis

Zoologiste allemand connu en particulier pour ses travaux sur les liens entre embryologie et évolution, Ernst Haeckel a joué un rôle considérable dans la pensée scientifique de la seconde moitié du XIX^e siècle. Un militant de la théorie de l'évolution et du matérialisme : il accepte très tôt l'idée d'évolution par sélection naturelle formulée par Charles Darwin en 1859. Il y voit en effet d'une part la grande théorie unificatrice qui manquait jusqu'alors à la biologie, et d'autre part l'instrument le plus efficace de ce qu'il nomme le « monisme » matérialiste, c'est-à-dire l'idée selon laquelle le monde est fondamentalement un et se réduit à la matière (contrairement au dualisme qui postule l'existence de deux principes, l'esprit et la matière). Il adopte ainsi un discours très radical, allant bien plus loin que Darwin lui-même, sur les implications philosophiques et pratiques du transformisme, estimant que la théorie de l'évolution donne une explication satisfaisante de l'apparition et de la diversification de la vie et permet de se passer du recours à un dieu créateur. (...) Haeckel séduit également ses lecteurs en promouvant une conception esthétique de la science. Excellent dessinateur, il orne ses ouvrages de planches magnifiques et va même publier un splendide recueil de lithographies représentant des êtres vivants dans des dispositions particulièrement élégantes, les Formes artistiques de la nature (*Kunstformen der Natur*, 1899-1904). Ces figures vont inspirer, dans une certaine mesure, l'Art nouveau. Dans ses ouvrages, Haeckel crée un grand nombre de néologismes, et c'est lui qui emploie pour la première fois, en 1866, le terme « écologie » dans son sens actuel pour désigner la science des relations des organismes avec leur milieu.

Extrait de « Une histoire de la classification des êtres vivants » : <http://acces.ens-lyon.fr/acces/thematiques/biodiversite/dossiers-thematiques/une-histoire-de-la-classification-des-etres-vivants>

Julien Cartier L'organisation de la Nature : Dans l'ouvrage Comprendre et enseigner la classification du vivant, les auteurs nous invitent à bien distinguer trois activités : trier, ranger et classer.

• **Guillaume Lecointre (dir.), Comprendre et enseigner la classification du vivant, 2004**

« **Ranger** est l'opération qui consiste à organiser ou à sérier selon un ordre croissant ou décroissant à l'aide d'un critère continu. C'est ainsi que l'on rangera du plus petit au plus grand un rat, un cheval, un éléphant. **Trier** revient à discriminer des objets en fonction d'un critère binaire. L'un des critères les plus simples est : « **qui à ?** » / « **qui n'a pas ?** » . Le rat, le cheval et l'éléphant ont des vertèbres. Le ver de terre, l'escargot et le scarabée n'ont pas de vertèbres. Le tri est un choix éliminatoire dont on se sert lorsqu'il s'agit de reconnaître **une espèce**. On l'utilise dans ce que l'on appelle une **clé de détermination** (...) **Classer**, c'est établir des regroupements entre des objets sur la base d'un critère donné, afin de former des ensembles qui reflètent une cause sous-jacente (...) c'est regrouper les êtres vivants sur la base du partage de caractères (d'attributs) communs de manière à ce que **ces groupes reflètent la connaissance que les scientifiques ont du déroulement de l'évolution biologique**, cause de la hiérarchie observée dans la distribution de ces attributs»

EXPLICATION 3 - EXPERIENCE D'UNE NATURE HORS NORMES, « CURIEUSE ANOMALIE, BIZARRE ELEMENT »

Pistes de recherche : Analyser sur quoi se fonde l'imaginaire romanesque sous-marin / les caractéristiques de l'explication naturaliste.

Partie I, ch XVII, UNE FORÊT SOUS-MARINE : « Nous étions enfin arrivés à la lisière de cette forêt (...) quand une apparition inattendue me remit brusquement sur les pieds. » / « C'était une magnifique loutre de mer (...) tout émerveillé de cette surprenante excursion au fond des mers. »

« Au pays des merveilles » et des métamorphoses

Un territoire vierge au large de l'île Crespo : « très harassé, tombant d'inanition et de sommeil, je regagnai ma chambre, tout émerveillé de cette surprenante excursion au fond des mers. »

Nemo évolue dans les forêts sous-marines au large de l'île de Crespo comme Protée, gardien des troupeaux de Neptune. Celui-ci présente son domaine inviolé au professeur comme la négation des forêts terrestres : « les forêts que je possède ne demandent au soleil ni sa lumière ni sa chaleur. Ni les lions, ni les tigres, ni les panthères, ni aucun quadrupède ne les fréquentent. Elles ne sont connues que de moi seul. Elles ne

*poussent que pour moi seul. Ce ne sont point des forêts terrestres, mais bien des forêts sous-marines; » (ch XV.) Premier homme (« protos » = premier, primordial), avant la possession de la nature par l'homme. Pionnier, il s'est fait maître de son domaine qui s'arrête à l'île habitée : « Nous étions enfin arrivés à la lisière de cette forêt, sans doute l'une des plus belles de l'immense domaine du capitaine Nemo. Il la considérait comme étant sienne, et s'attribuait sur elle **les mêmes droits qu'avaient les premiers hommes aux premiers jours du monde**. D'ailleurs, qui lui eût disputé la possession de cette propriété sous-marine ? Quel autre **pionnier plus hardi** serait venu, la hache à la main, en défricher les sombres taillis ? » / « cette merveilleuse excursion s'acheva. Un mur de rochers superbes et d'une masse imposante se dressa devant nous (...) C'étaient les accores de l'île Crespo. C'était la terre. Le capitaine Nemo s'arrêta soudain. Un geste de lui nous fit faire halte, et si désireux que je fusse de franchir cette muraille, je dus m'arrêter. Ici finissaient **les domaines du capitaine Nemo**. Il ne voulait pas les dépasser. Au-delà, c'était **cette portion du globe qu'il ne devait plus fouler du pied**. »*

Une nature qui remet en cause les critères d'observation naturaliste

Le professeur Aronnax décrit la forêt sous-marine par la singularité des dispositions et structures car, dans l'élément liquide, la gravité fait place au « *règne de la verticalité* ». tout est défini a contrario par la négation : « *Cette forêt se composait de grandes plantes arborescentes, (...) mes regards furent tout d'abord frappés d'une **singulière disposition de leurs ramures, — disposition que je n'avais pas encore observée jusqu'alors**. / Aucune des herbes qui tapissaient le sol, aucune des branches qui hérissaient les arbrisseaux, ne rampait, ni ne se courbait, ni ne s'étendait dans un plan horizontal. Toutes montaient vers la surface de l'Océan. Pas de filaments, pas de rubans, si minces qu'ils fussent, qui ne se tinssent droit comme des tiges de fer. Les fucus et les lianes se développaient suivant une ligne rigide et perpendiculaire, commandée par la densité de l'élément qui les avait produits. Immobiles, d'ailleurs, lorsque je les écartais de la main, ces plantes reprenaient aussitôt leur position première. **C'était ici le règne de la verticalité**. » / « La plupart, **au lieu de** feuilles, poussaient des lamelles de formes capricieuses (...) ». La rationalisation scientifique est mise en question dans ses limites réductrices, elle ne semble plus efficiente sur l'objet de son étude, la « phusis ». Dans ce nouveau royaume où « *La faune et la flore se touchent de si près dans ce monde sous-marin !* » que le savant confond « *involontairement les règnes entre eux* », l'observation humaine échappe à la compréhension : « *Curieuse anomalie, bizarre élément, a dit **un spirituel naturaliste**, où le règne animal fleurit, et où le règne végétal ne fleurit pas !* » (cf Canguilhem sur la dynamique propre au vivant dans l'expérimentation de la nature, le rapport du singulier à la norme). Le monde sous-marin est **un monde d'illusion** calqué sur le monde terrestre par analogie (les arbrisseaux sont grands comme les arbres et « *pour compléter l'illusion, — les poissons-mouches vol(ent) de branches en branches,**

comme un essaim de colibris », tandis que d'autres poissons ressemblent « à une troupe de bécassines ») mais sans application des lois habituelles de la physique. Enfin les plantes, sans racines ancrées au sol, vivent entièrement de l'élément liquide qui les entoure, comme un liquide amniotique nourricier : « J'observai que toutes ces productions du règne végétal ne tenaient au sol que par un empâtement superficiel. Dépourvues de racines, indifférentes au corps solide, sable, coquillage, test ou galet, qui les supporte, elles ne lui demandent **qu'un point d'appui, non la vitalité**. Ces plantes **ne procèdent que d'elles-mêmes, et le principe de leur existence est dans cette eau qui les soutient, qui les nourrit**. » Le métabolisme humain subit ces nouvelles lois, le corps se met en veille et l'organisme sombre dans une léthargie : « une invincible somnolence » remplace l'habituel « violent besoin de manger » après quatre heures de marche.

Dernier effet qui prolonge l'impression d'un monde inversé, les deux personnages, au sortir de la forêt sous-marine, accèdent à une plaine de sable, à moins de deux mètres sous les eaux, reflétée dans le miroir de l'eau : « Je voyais alors notre image, nettement reflétée, se dessiner en sens inverse, et, au-dessus de nous, apparaissait une troupe identique, reproduisant nos mouvements et nos gestes, de tout point semblable, en un mot, à cela près qu'elle **marchait la tête en bas et les pieds en l'air**. / Autre **effet** à noter. C'était le passage de nuages épais qui se formaient et s'évanouissaient rapidement ; mais en réfléchissant, je compris que ces **prétendus nuages** n'étaient dus qu'à l'épaisseur variable des longues lames de fond, et j'apercevais même les « moutons » écumeux que leur crête brisée multipliait sur les eaux. » Les effets d'optique, observés dans la nature, montrent les erreurs possibles d'interprétation du paysage et la distorsion de notre expérience directe de la nature.

Une chasse raisonnée

L'épisode du sommeil d'une durée indéterminée de cette « audacieuse excursion » (« Combien de temps restai-je ainsi plongé dans cet assoupissement, je ne pus l'évaluer ; mais lorsque je me réveillai, il me sembla que le soleil s'abaissait vers l'horizon ») permet de faire une transition naturelle sur un monde « formidable » et inouï. Ainsi Aronnax observe-t-il plus « en victime qu'en naturaliste » deux squales aux « lueurs phosphorescentes » et on tue sans état d'âme « une monstrueuse araignée de mer, haute d'un mètre » qui fait « horreur » : « Cette rencontre me fit penser que d'autres **animaux, plus redoutables, devaient hanter ces fonds obscurs**, et que mon scaphandre ne me protégerait pas contre leurs attaques » (c'est-à-dire 150 m de fond : « Grâce à la perfection de nos appareils, nous dépassions ainsi de quatre-vingt-dix mètres la limite que la nature semblait avoir imposée jusqu'ici aux excursions sous-marines de l'homme. »).

En revanche, les animaux, plus réalistes comme la loutre de mer, sont chassés de manière raisonnée pour ne pas mettre leurs espèces en danger de disparition. La faune marine est exploitée comme un objet d'une valeur marchande sans réglementation : « Cette loutre, longue d'un mètre cinquante centimètres, devait avoir un **très-grand prix**.

Sa peau, d'un brun marron en dessus, et argentée en dessous, faisait une de ces admirables fourrures si recherchées sur les **marchés russes et chinois** ; la finesse et le lustre de son poil lui assuraient une valeur minimum de deux mille francs. (...) Ce précieux carnassier, chassé et traqué par les pêcheurs, devient extrêmement rare, et il s'est principalement réfugié dans les portions boréales du Pacifique, où vraisemblablement **son espèce ne tardera pas à s'éteindre.** »

La conservation des espèces est une préoccupation constante dans le roman pour Nemo et Aronnax. Les abus de la pêche sont évoqués à différents moments : Conseil recommande, « *dans l'intérêt de la science* », de ne pas tuer le dugong qui est peut-être « *le dernier de sa race* » (alors que le professeur « *admire* » la nature pour elle-même) (I,III). Même s'il a autorisé le prélèvement d'un dugong pour le préparer en cuisine, Nemo refuse la chasse des baleines, et toute sorte de prédation gratuite : « *Il s'agissait alors de procurer de la viande fraîche à mon équipage. Ici, ce serait tuer pour tuer. Je sais bien que c'est un **privilege réservé à l'homme, mais je n'admets pas ces passe-temps meurtriers.** En détruisant la baleine australe comme la baleine franche, êtres inoffensifs et bons, vos pareils, maître Land, commettent une action blâmable. C'est ainsi qu'ils ont déjà dépeuplé toute la baie de Baffin, et qu'ils **anéantiront une classe d'animaux utiles. Laissez donc tranquilles ces malheureux cétacés.** Ils ont bien assez de leurs ennemis naturels, les cachalots, les espadons et les scies, sans que vous vous en mêliez. /Je laisse à imaginer la figure que faisait le Canadien pendant ce cours de morale. Donner de semblables raisons à un chasseur, c'était perdre ses paroles. Ned Land regardait le capitaine Nemo et ne comprenait évidemment pas ce qu'il voulait lui dire. Cependant, le capitaine avait raison. **L'acharnement barbare et inconsidéré des pêcheurs fera disparaître un jour la dernière baleine de l'Océan.** » (II, XII) La baleine était à l'époque une importante ressource de revenus. Pour le professeur Aronnax, la taille maximale et la durée de vie des baleines, sujets de légende, ne sont que des conjectures car il estime que les pêcheurs ont probablement entravé son développement : « *Il y a quatre cents ans, lorsque les pêcheurs chassèrent pour la première fois les baleines, ces animaux avaient une taille supérieure à celle qu'ils acquièrent aujourd'hui. On suppose donc, assez logiquement, que l'infériorité des baleines actuelles vient de ce qu'elles n'ont pas eu le temps d'atteindre leur complet développement. C'est ce qui a fait dire à Buffon que ces cétacés pouvaient et devaient même vivre mille ans.* » Nemo, en revanche, autorise « *un homérique massacre* » de cachalots, leurs redoutables prédateurs pour sauver les baleines. L'homme participe à l'équilibre des espèces.*

Les morses, rencontrés au pôle Sud, sont également chassés pour leurs défenses en ivoire : « *Ces dents, faites d'un ivoire compact et sans stries, plus dur que celui des éléphants, et moins prompt à jaunir, sont très-recherchées. Aussi les morses sont-ils **en butte à une chasse inconsidérée qui les détruira bientôt jusqu'au dernier,** puisque les chasseurs, massacrant indistinctement les femelles pleines et les jeunes, en détruisent chaque année plus de quatre mille.* » (II, XIV)

Observations similaires et prédictives sur l'extinction par les hommes des lamantins aperçus au large de la côte hollandaise : « Ces beaux animaux, paisibles et inoffensifs (...) J'appris à Ned Land et à Conseil que la prévoyante nature avait assigné à ces mammifères un rôle important. Ce sont eux, en effet, qui, comme les phoques, doivent paître les prairies sous-marines et détruire ainsi les agglomérations d'herbes qui obstruent l'embouchure des fleuves tropicaux. / -Et savez-vous, ajoutai-je, ce qui s'est produit, depuis **que les hommes ont presque entièrement anéanti ces races utiles ?** C'est que **les herbes putréfiées ont empoisonné l'air, et l'air empoisonné, c'est la fièvre jaune qui désole ces admirables contrées.** Les végétations vénéneuses se sont multipliées sous ces mers torrides, et le mal s'est irrésistiblement développé depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'aux Florides ! / Et s'il faut en croire Toussenel, **ce fléau n'est rien encore auprès de celui qui frappera nos descendants, lorsque les mers seront dépeuplées de baleines et de phoques.** Alors, encombrées de poulpes, de méduses, de calmars, elles deviendront de **vastes foyers d'infection**, puisque leurs flots ne posséderont plus « **ces vastes estomacs, que Dieu avait chargés d'écumer la surface des mers.** » (II,XVII)

Mais également observations plus générales sur l'ensemble des mécanismes physiques du globe terrestre, le Gulf Stream est étudié comme calorifère, régulateur des courants froids : « Cette rapidité décroît régulièrement à mesure qu'il s'avance vers le nord, et il faut souhaiter que cette régularité persiste, car, si, comme on a cru le remarquer, sa vitesse et sa direction viennent à se modifier, les climats européens seront soumis à des perturbations dont on ne saurait calculer les conséquences. » (chap II, XIX)

EXPLICATION 4 - Trésors de la nature et richesses matérielles : de l'événement scientifique à l'engagement politique

Pistes de recherche : Les ingrédients du romanesque et du savoir : comment Jules Verne combine-t-il pédagogie et réflexion politique ? Aronnax représente-t-il une voie de résolution dans la dialectique nature / civilisation : ?

Partie II, Chapitre VIII, LA BAIE DE VIGO : (« *L'Atlantique ! Vaste étendue d'eau (...) Et je compris alors à qui étaient destinés ces millions expédiés par le capitaine Nemo, lorsque le Nautilus naviguait dans les eaux de la Crète insurgée !* »)

Romanesque et didactisme encyclopédique

L'épisode de la Baie de Vigo est représentatif de la combinaison d'ingrédients romanesques et savants. Jules Verne allie :

- **un roman d'aventure** : une évasion sans cesse retardée par des conditions d'éloignement des côtes qui rend la tentative périlleuse. Le danger de mort doit rester présent dans un roman d'aventure : « *Dans les conditions où naviguait le Nautilus, songer à le quitter eût été de la folie !* ». Les conditions sont défavorables, la « *mer est mauvaise* », mais l'audace est l'apanage des caractères forts des héros verniens, c'est le prix de la liberté : « *il faut risquer cela. La liberté vaut qu'on la paye.* » Ils s'en remettent « *à la grâce de Dieu* ». Le compte à rebours est lancé (« *C'est pour ce soir* »), resserrant le

temps dans un étaiu subjectif. Jules Verne fait s'écouler les heures dans un temps dilaté par l'angoisse (« *Le champ des conjectures ne peut être qu'infini dans l'étrange situation où nous sommes. J'éprouvais un malaise insupportable. Cette journée d'attente me semblait éternelle. Les heures sonnaient trop lentement au gré de mon impatience* ».) jusqu'au coup de théâtre de l'apparition de Nemo en personne à la place du signal attendu de Ned.

Toutefois, l'esprit d'Aronnax est moins agité à l'idée du péril encouru que du fait de devoir quitter un lieu de connaissance et de science sans commune mesure, et de décevoir Nemo : « *J'allais et venais, espérant calmer par le mouvement le trouble de mon esprit. L'idée de succomber dans notre téméraire entreprise était le moins pénible de mes soucis ; mais à la pensée de voir notre projet découvert avant d'avoir quitté le Nautilus, à la pensée d'être ramené devant le capitaine Nemo irrité, ou, ce qui eût été pis, **contristé de mon abandon**, mon cœur palpitait.* » Ambiguïté que l'on retrouve dans l'expression du désir et de la peur conjuguée : « *Je n'avais pas revu le capitaine depuis notre visite à l'île de Santorin. Le hasard devait-il me mettre en sa présence avant notre départ ? Je le désirais et je le craignais tout à la fois.* » Malgré l'hospitalité raffinée de Nemo et une connivence d'hommes éveillés aux choses du monde, la balance penche vers la liberté face à l'hybris déraisonnable du capitaine qui les retient prisonniers : « *Sans doute je n'avais pas à me plaindre de lui, au contraire. Jamais hospitalité ne fut plus franche que la sienne. En le quittant, je ne pouvais être taxé d'ingratitude. Aucun serment ne nous liait à lui. C'était sur la force des choses seule qu'il comptait et non sur notre parole pour nous fixer à jamais auprès de lui. Mais cette **prétention hautement avouée de nous retenir éternellement prisonniers à son bord** justifiait toutes nos tentatives.* »

- **une chasse aux trésors : de l'événement historique à l'imaginaire** - « *Eh bien, monsieur Aronnax, me répondit le capitaine Nemo, nous sommes dans cette baie de Vigo, et il ne tient qu'à vous d'**en pénétrer les mystères.*** »

Aventure teintée de piraterie, les nombreux trésors enfouis par les naufrages historiques sont bien réels. Avec les nouveaux moyens technologiques, c'est une préoccupation contemporaine de Jules Verne. Entre 1869 et 1872, l'histoire des galions de Vigo défraye la chronique. La presse relate une chasse au trésor qui enflamme la France et l'Espagne. Une première expédition sous-marine est formée de décembre 1869 à juin 1870 par le banquier Hyppolite Magen, qui obtient l'autorisation du gouvernement espagnol pour effectuer un sauvetage des épaves. Il fonde en 1869 la *Compagnie de sauvetage des galions de Vigo* grâce à une souscription (« *Une société qui a reçu du gouvernement espagnol le privilège de rechercher les galions engloutis. Les actionnaires sont alléchés par l'appât d'un énorme bénéfice, car on évalue à cinq cents millions la valeur de ces richesses naufragées* »). Ernest Bazin, célèbre ingénieur nantais, inventeur d'un puissant projecteur sous-marin, d'une cloche à plonger et d'un extracteur d'épaves,

est à la tête de l'expédition. La goélette *Julien-Gabrielle*, part de Nantes et Bazin publie en 1873 son témoignage dans un rapport très documenté. L'équipage trouve quelques lingots d'or, et, dans l'espoir d'en trouver d'autres, une seconde souscription est lancée en 1872, pour une expédition de plus grande ampleur de mai à juillet 1872, à bord du navire, le *Vigo* mais les résultats piètres de cette seconde expédition entraînent un scandale financier. A bord du navire se trouvent Benoît Rouquayrol et Auguste Denayrouze, inventeurs du scaphandre autonome, brevet décoré d'une médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris en 1867, présents pour superviser le travail des plongeurs. Malgré cet échec, Bazin espère poursuivre les recherches mais en vain. Jules Verne apporte dans son roman une réponse à une interrogation contemporaine, celle de savoir où sont passés les immenses trésors rapportés d'Amérique : Nemo, lui-même, a puisé dans le trésor de la baie de Vigo : « *Cinq cents millions ! me répondit le capitaine Nemo. Ils y étaient, mais ils n'y sont plus* ». Ce n'est plus une chasse au trésor dans un espace à cartographier, mais une pêche miraculeuse : « *Autour du Nautilus, dans un rayon d'un demi-mille, les eaux apparaissaient imprégnées de lumière électrique. Le fond sableux était net et clair. Des hommes de l'équipage, revêtus de scaphandres, s'occupaient à déblayer des tonneaux à demi pourris, des caisses éventrées, au milieu d'épaves encore noircies. De ces caisses, de ces barils, s'échappaient des lingots d'or et d'argent, des cascades de piastres et de bijoux. Le sable en était jonché. Puis, chargés de ce précieux butin, ces hommes revenaient au Nautilus, y déposaient leur fardeau et allaient reprendre cette inépuisable pêche d'argent et d'or.* » C'est une des banques de Nemo, parmi de nombreux autres lieux qu'il a pu répertorier grâce à son sous-marin.

- des leçons de géographie et d'histoire

Toute l'intrigue romanesque du voyage est mise au service de l'instruction des lecteurs qui repose sur l'expérience immersive dans la nature. L'épisode précédent de « l'Arabian tunnel » II, V, passage sous-marin qui relie dans la livre la mer Rouge à la Méditerranée, a permis à Nemo d'étudier les migrations animales (observation de la similarité d'espèces, pose d'anneaux de cuivre sur les individus), ceux de la « mer des Sargasses » II,XI et du « Gulf Stream » (II,XIX) seront l'occasion d'une expérience pédagogique sur les courants marins ramenée à la dimension d'un vase : « *le vase, c'est l'Atlantiques, le Gulf Stream, c'est le courant circulaire, et la mer des Sargasses, le point central où viennent se réunir les corps flottants* » II, XI.

L'arrivée au large de la Galice offre l'occasion de faire une leçon de géographie descriptive : « *L'Atlantique ! Vaste étendue d'eau dont la superficie couvre vingt-cinq millions de milles carrés, longue de neuf mille milles sur une largeur moyenne de deux mille sept cents. Importante mer presque ignorée des anciens, sauf peut-être des Carthaginois, ces Hollandais de l'antiquité, qui dans leurs pérégrinations commerciales suivaient les côtes ouest de l'Europe et de l'Afrique ! Océan dont les rivages aux sinuosités parallèles embrassent un périmètre immense, arrosé par les plus grands fleuves du monde, le Saint-Laurent, le Mississipi, l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, le Niger, le*

*Sénégal, l'Elbe, la Loire, le Rhin, qui lui apportent les eaux des pays les plus civilisés et des contrées les plus sauvages ! Magnifique plaine, incessamment sillonnée par les navires de toutes les nations, abritée sous tous les pavillons du monde, et que terminent ces deux pointes terribles, redoutées des navigateurs, le cap Horn et le cap des Tempêtes ! » Complétée d'une leçon d'histoire sous le règne de Louis XIV, sur les conflits entre la coalition des maisons royales de Hollande, d'Autriche et d'Angleterre (ennemie jurée de Nemo) et celles de France et d'Espagne. Puis d'une explication de la décision de Château-Renaud, sous la pression des Espagnols et de Philippe V, de rallier Vigo au lieu d'un port français, de faire couler les richesses venues des Amériques pour ne pas qu'elles tombent dans les mains ennemies, ce qui aurait servi à financer leur guerre : « *L'amiral de Château-Renaud, malgré ses forces inférieures, se battit courageusement. Mais quand il vit que les richesses du convoi allaient tomber entre les mains des ennemis, il incendia et saborda les galions qui s'engloutirent avec leurs immenses trésors.* »*

- un roman du savoir : sciences naturelles et océanographiques

L'ultime raison qui retient le professeur Aronnax est encore l'attrait du savoir. Homme de son siècle rationaliste, il est totalement dévoué au savoir - les savants et héros n'ont pas de famille ! - il perd la chance qui lui a été donnée d'évoluer parmi les richesses de la nature et de pouvoir les observer à loisir. L'océan Atlantique, le plus familier, lui reste inaccessible : « *Triste journée que je passai ainsi, entre le désir de rentrer en possession de mon libre arbitre et le regret d'abandonner **ce merveilleux Nautilus, laissant inachevées mes études sous-marines !** Quitter ainsi cet océan, « **mon Atlantique,** » comme je me plaisais à le nommer, sans en avoir **observé les dernières couches, sans lui avoir dérobé ces secrets** que m'avaient révélés les mers des Indes et du Pacifique ! Mon roman me tombait des mains dès le premier volume, **mon rêve s'interrompait au plus beau moment !** ». Aronnax contemple une dernière fois le salon du capitaine : « *j'arrivai dans **ce musée** où j'avais passé tant d'heures agréables et utiles. Je regardai **toutes ces richesses, tous ces trésors,** comme un homme à la veille d'un **éternel exil** et qui part pour ne plus revenir. **Ces merveilles de la nature, ces chefs-d'œuvre de l'art,** entre lesquels depuis tant de jours se concentrait ma vie, j'allais les abandonner pour jamais. J'aurais voulu plonger mes regards par la vitre du salon à travers les eaux de l'Atlantique ; mais **les panneaux étaient hermétiquement fermés** et un manteau de tôle me séparait de **cet Océan que je ne connaissais pas encore.** »**

De l'expérience de la nature à l'expérience sociale et politique

Le mystère de la nature profonde des hommes n'est pas moins grand que celui de la mère-nature. Le professeur Aronnax entrevoit « *un service mystérieux* » dans les longues absences répétées du Capitaine, préservant ainsi l'énigme de ses activités, les allers-retours du canot du Nautilus : « *Je pensais, bien qu'il eût pu dire, que le capitaine Nemo devait avoir conservé avec la terre quelques relations d'une certaine espèce. Ne quittait-il jamais le Nautilus ? (...) Que faisait-il pendant ce temps, et alors que je le croyais en proie à des accès de misanthropie, n'accomplissait-il pas au loin quelque acte secret dont la nature m'échappait jusqu'ici ?* ». Le cabinet de travail de Nemo apporte des indices concrets de ses affinités. Il contient des eaux-fortes de portraits des « *grands hommes historiques, dont l'existence n'a été qu'un perpétuel dévouement à une grande idée humaine* » : « *En cet instant, quelques eaux-fortes suspendues à la paroi et que je n'avais pas remarquées pendant ma première visite, frappèrent mes regards. C'étaient des portraits, des portraits de ces grands hommes historiques dont l'existence n'a été qu'un perpétuel dévouement à une grande idée humaine, Kosciusko, le héros tombé au cri de Finis Poloniæ, Botzaris, le Léonidas de la Grèce moderne, O'Connell, le défenseur de l'Irlande, Washington, le fondateur de l'Union américaine, Manin, le patriote italien, Lincoln, tombé sous la balle d'un esclavagiste, et enfin, ce martyr de l'affranchissement de la race noire, John Brown, suspendu à son gibet, tel que l'a si terriblement dessiné le crayon de Victor Hugo.* » Nemo est le champion des peuples opprimés. Sous le Second Empire, la sympathie des Républicains et jeunes romantiques va aux mouvements populaires des nationalités d'Europe qui voient le droit et la légalité du côté de l'insurrection pour la liberté (cf Hetzel chef de cabinet de Lamartine en 48, ministre des Affaires étrangères du gouvernement provisoire, Jules Verne est à Paris en 1848 pour la fête romantique place de La Concorde). Le romantisme révolutionnaire est exacerbé par les répressions brutales des grandes puissances étrangères. La lutte des personnages détermine le sens de leur vie. A la façon d'un Mathias Sandorf, sorte de Monte-Cristo hongrois - le livre est dédié à Alexandre Dumas - qui tente de libérer son pays du joug autrichien, Nemo aide les insurgés candiotés contre la Turquie (cf *Les massacres de Chio*, Delacroix : « *Et je compris alors à qui étaient destinés ces millions expédiés par le capitaine Nemo, lorsque le Nautilus naviguait dans les eaux de la Crète insurgée* ».)

Les romans, Les Enfants du capitaine Grant et L'Archipel en feu, font également l'éloge du nationalisme écossais et de l'indépendance grecque : « *Il semble que les Hellenes tiennent du sol instable de leur pays l'instinct de cette agitation physique et morale qui peut les porter, dans les choses héroïques jusqu'aux plus grands excès. Il n'en est pas moins vrai que c'est grâce à leurs qualités naturelles, un courage indomptable, le sentiment de patriotisme, l'amour de la liberté, qu'ils sont parvenus à faire un Etat indépendant de ces provinces courbées, depuis tant de siècles, sous la domination ottomane.* ». Egalement le mouvement nationaliste canadien français contre l'Angleterre dans Famille sans nom (« *Fuyez tyrans, le peuple se réveille ! Union des peuples, terreur*

des grands ! Plutôt une lutte sanglante que l'oppression d'un pouvoir corrompu ! » Jean-sans-nom devenu une légende, influence les masses, expie le crime de son père traître à la cause canadienne. Egalement le mouvement nationaliste irlandais et cet avertissement de Jules Verne dans P'Tit bonhomme : *« le mouvement nationaliste arrive chaque fois qu'un nuage de misère se lève à l'horizon des campagnes irlandaises »*, l'argent quitte le pays des peuples exploités.

La biographe et nièce de Jules Verne, Mme Allotte de La Fuye, souligne **le caractère quarante-huitard de Nemo, figure de solitaire et proscrit**, dans Jules Verne, sa vie, son oeuvre : *« Nemo, c'est l'homme de 48 transfiguré. Il pourchasse les despotes et soutient le principe des nationalités. Inflexible, il coule la frégate des oppresseurs et, magnifique, porte des trésors aux peuples qui luttent pour leur indépendance. Ce génie des mers est de la même génération que son auteur et son éditeur. »* (p 122) La question posée dans le roman trouve sa réponse dans la bévue du professeur qui souhaite voir ces richesses stériles dans les mains des actionnaires avides ou d'un seul homme, plus justement réparties pour des *« milliers de malheureux »*. La vexation fait sortir Nemo inopinément de son silence : *« **Quel lien existait-il entre ces âmes héroïques et l'âme du capitaine Nemo ?** Pouvais-je enfin, de cette réunion de portraits, dégager le mystère de son existence ? Était-il **le champion des peuples opprimés, le libérateur des races esclaves** ? Avait-il figuré dans les dernières commotions politiques ou sociales de ce siècle ? Avait-il été l'un des héros de la terrible guerre américaine, guerre lamentable et à jamais glorieuse ? »* / *« Stériles ! répondit-il en s'animant. Croyez-vous donc, monsieur, que ces richesses soient perdues, alors que c'est moi qui les ramasse ? Est-ce pour moi, selon vous, que je me donne la peine de recueillir ces trésors ? Qui vous dit que je n'en fais pas un bon usage ? Croyez-vous que j'ignore qu'il existe des êtres souffrants, des races opprimées sur cette terre, des misérables à soulager, des victimes à venger ? Ne comprenez-vous pas ?... / Quels que fussent les motifs qui l'avaient forcé à chercher l'indépendance sous les mers, avant tout il était resté un homme ! **Son cœur palpitait encore aux souffrances de l'humanité, et son immense charité s'adressait aux races asservies comme aux individus !** »*

Une autre problématique sociale se trouve au coeur de nombreux romans de Jules Verne, dont notamment l'Île Mystérieuse, c'est la cause esclavagiste. Les colons honnêtes et abolitionnistes, ont fui Richmond, la capitale sudiste, et créent une société nouvelle sur l'île qui a toute l'affection de Nemo vieillissant. Jules Verne a une trentaine d'années quand éclate la guerre de Sécession, il en est profondément marqué. Dans le Testament d'un excentrique, Max Real rend hommage à James Brown : *« C'est à ce martyr de la liberté, de l'émancipation humaine », « leva le premier le drapeau de l'anti-esclavagisme »*, traqué comme une bête et pendu à Richmond, capitale de la Virginie. Le salut réside dans bonne entente et harmonie universelle des hommes dont les paysages romantiques, par leurs grandes étendues, donnent une représentation. La référence

artistique et politique directe à Victor Hugo (comme pour l'épisode du poulpe) peut faire également allusion au combat commun contre la peine de mort. (cf dessin de Victor Hugo de James Brown pendu)

EXPLICATION 5 - La nature, espace et réceptacle de l'histoire des hommes

Pistes de recherche : Comment le réel fait-il place à l'invraisemblance ? Relevez les articulations entre le réel naturel et le réel merveilleux. Comment s'opèrent les transitions entre le voyage nautique et le voyage intérieur ? Quelles sont les réflexions qui se dégagent des deux épisodes suivants : les méditations romantiques sur les ruines ? / le rêve dans la grotte du volcan ?

Partie II, ch IX, UN CONTINENT DISPARU. : « *Minuit approchait. Les eaux étaient profondément obscures, (...) Le capitaine marcha droit à lui, et nous étions rentrés à bord au moment où les premières teintes de l'aube blanchissaient la surface de l'Océan.* »

La visite de l'Atlantide comme préambule et préparation à un voyage intérieur initiatique : « *Au récit que je fais de cette excursion sous les eaux, je sens bien que je ne pourrai être vraisemblable !* »

Une longue randonnée sous-marine nocturne, de minuit jusqu'à l'aube, attend le cultivé professeur Aronnax, seul privilégié à vivre cette expérience, qui n'a rien à voir avec les sorties de pêche ou de reconnaissance naturaliste de la faune et de la flore. La randonnée, calquée sur les randonnées pédestres (bâton ferré, « *sous l'épais habit du*

*scaphandre, on ne sent plus le liquide élément ») est longue et difficile dans « une vaste plaine », les deux hommes sont guidés par la lumière rougeâtre du volcan sous-marin, délaissant la lumière blanche électrique, symbole de vie et civilisation du Nautilus (à plus de 3km !), qui ne révèle pas tout de suite son mystère au professeur. Celui-ci est assailli par les hypothèses face à un nouveau phénomène naturel inattendu qui provoque l'émerveillement : « *Ce qu'était ce feu, quelles matières l'alimentaient, pourquoi et comment il se revivifiait dans la masse liquide, je n'aurais pu le dire. / Cependant, la clarté rougeâtre qui nous guidait, s'accroissait et enflammait l'horizon. La présence de ce foyer sous les eaux m'intriguait au plus haut degré. Était-ce quelque effluence électrique qui se manifestait ? Allais-je vers un **phénomène naturel encore inconnu des savants de la terre ?** Ou même, — **car cette pensée traversa mon cerveau, — la main de l'homme intervenait-elle dans cet embrasement ?** Soufflait-elle cet incendie ? Devais-je rencontrer sous ces couches profondes, des compagnons, des amis du capitaine Nemo, vivant comme lui de cette existence étrange, et auxquels il allait rendre visite ? Trouverais-je là-bas toute **une colonie d'exilés**, qui, las des misères de la terre, avaient cherché et trouvé l'indépendance au plus profond de l'Océan ? **Toutes ces idées folles, inadmissibles**, me poursuivaient, et dans cette **disposition d'esprit, surexcité sans cesse par la série de merveilles qui passaient sous mes yeux**, je n'aurais pas été surpris de rencontrer, au fond de cette mer, **une de ces villes sous-marines que rêvait le capitaine Nemo !****

Le professeur découvre les ruines de l'Atlantide par étapes, phases initiatiques de préparation au spectacle inouï des **contes merveilleux** :

- il traverse une épaisse forêt-houillère, un épais « *taillis d'arbres morts* », « *minéralisés sous l'action des eaux* » (« *Quel spectacle ! Comment le rendre ?* »)
- qui débouche sur de « *vastes clairières* »
- et des « *tours naturelles* » aux « *larges larges pans taillés à pic comme des courtines* » suggérant les contours d'une forteresse
- dans un espace hors-temps qui défie les lois de la gravitation , (« *s'inclin(ant) sous un angle que **les lois de la gravitation n'eussent pas autorisé à la surface des régions terrestres.*** »)
- il croise des monstres marins personnifiés tels les monstres merveilleux qui protègent l'entrée du château (« *des homards géants se redressant comme des hallebardiers et remuant leurs pattes avec un cliquetis de ferraille, des crabes titanesques, braqués comme des canons sur leurs affûts, et des poulpes effroyables entrelaçant leurs tentacules comme une broussaille vivante de serpents* »)
- il est entraîné, voire enchanté, par le capitaine qui semble lui dire « *« Viens ! viens encore ! viens toujours ! »*,

La nature réceptacle des hommes originels : « *Je suis l'historien des choses d'apparence impossible qui sont pourtant réelles* »

Jules Verne a préparé le lecteur à l'apparition de la civilisation, « *des villes sous-marines* » telles que les souhaite Nemo, il allie merveilleux naturel des temps « *anté-historiques* » (« *À quel ordre appartenaient ces articulés auxquels le roc formait comme une seconde carapace ? Où la nature avait-elle trouvé le secret de leur existence végétative, et depuis combien de siècles vivaient-ils ainsi dans les dernières couches de l'Océan ?* ») et merveilleux culturel : « *Là se dessinaient de pittoresques ruines, qui trahissaient la main de l'homme, et non plus celle du Créateur. C'étaient de vastes amoncellements de pierres où l'on distinguait de vagues formes de châteaux, de temples* ». Une architecture bâtie sur le modèle athénien antique s'offre à sa vue : « *En effet, là, sous mes yeux, ruinée, abîmée, jetée bas, apparaissait une ville détruite, ses toits effondrés, ses temples abattus, ses arcs disloqués, ses colonnes gisant à terre, où l'on sentait encore les solides proportions d'une sorte d'architecture toscane ; plus loin, quelques restes d'un gigantesque aqueduc ; ici l'exhaussement empâté d'une acropole, avec les formes flottantes d'un Parthénon ; là, des vestiges de quai, comme si quelque antique port eût abrité jadis sur les bords d'un océan disparu les vaisseaux marchands et les trirèmes de guerre ; plus loin encore, de longues lignes de murailles écroulées, de larges rues désertes, toute une Pompéi enfouie sous les eaux, que le capitaine Nemo ressuscitait à mes regards !* » Le professeur Aronnax éprouve l'émotion de l'archéologue des temps antédiluviens, à l'origine du monde et des premiers hommes, comme dans le Voyage au centre de la Terre : « *Ainsi donc, conduit par la plus étrange destinée, je foulais du pied l'une des montagnes de ce continent ! Je touchais de la main ces ruines mille fois séculaires et **contemporaines des époques géologiques** ! Je marchais là même où **avaient marché les contemporains du premier homme** ! J'écrasais sous mes lourdes semelles ces squelettes d'animaux des temps fabuleux, que ces arbres, maintenant minéralisés, couvraient autrefois de leur ombre !* » Civilisation toujours dans les mains du Créateur et des aléas des phénomènes naturels - la cité disparaît en un jour - : « *Un jour peut-être, quelque phénomène éruptif **les ramènera à la surface des flots, ces ruines englouties** ! On a signalé de nombreux volcans sous-marins dans cette portion de l'Océan, et bien des navires ont senti des secousses extraordinaires en passant sur ces fonds tourmentés. Les uns ont entendu des bruits sourds qui annonçaient la lutte profonde des éléments ; les autres ont recueilli des cendres volcaniques projetées hors de la mer. Tout ce sol jusqu'à l'Équateur est encore **travaillé par les forces plutoniennes**.* »

Une méditation romantique sur un paysage de ruines et la condition éphémère de l'humanité

Au sein d'un paysage dynamique, sous l'éclat des laves intenses et des grondements qui se répercutent dans l'eau avec « *une majestueuse ampleur* », Nemo et Aronnax contemplent pendant une heure ces vestiges, pétrifiés comme la stèle et la cité, dans une méditation intérieure qui reste hermétique au lecteur. Comme le Voyageur au-dessus des nuages de Caspar Friedrich, elle nous invite à pénétrer dans notre intériorité en dilatant l'âme dans ce décor grandiose : « *Pendant que je rêvais ainsi, tandis que je cherchais à fixer dans mon souvenir tous les détails de ce paysage grandiose, le capitaine Nemo, accoudé sur une stèle moussue, demeurait immobile et comme **pétrifié dans une muette extase**. Songeait-il à ces générations disparues et leur demandait-il le secret de la destinée humaine ? **Était-ce à cette place que cet homme étrange venait se retremper dans les souvenirs de l'histoire, et revivre de cette vie antique, lui qui ne voulait pas de la vie moderne** ? Que n'aurais-je donné pour connaître ses pensées, pour les partager, pour les comprendre !* »

Partie II, ch X, LES HOUILLÈRES SOUS-MARINES.

Un voyage aérostatique et une poésie océanographique

Le chapitre des « *houillères* » sous-marines, semblables à celles de Newcastle, transpose la géographie marine en géographie terrestre, et la navigation du Nautilus dans l'Océan se fait aussi agréable et facile que le train sur ses rails, ou l'aérostat dans les airs, référence au succès de Cinq semaines en ballon (plaisir de l'aérostier, les références sont nombreuses) : « *En effet, le Nautilus rasait à dix mètres du sol seulement la plaine de l'Atlantide. Il filait comme un ballon emporté par le vent au-dessus des prairies terrestres ; mais il serait plus vrai de dire que nous étions dans ce salon comme dans le wagon d'un train express.* » / « *Si ce labyrinthe devenait inextricable, **l'appareil s'élevait alors comme un aérostat**, et l'obstacle franchi, il reprenait sa course rapide à quelques mètres au-dessus du fond. **Admirable et charmante navigation, qui rappelait les manœuvres d'une promenade aérostatique**, avec cette différence toutefois que le Nautilus obéissait passivement à la main de son timonier* ». /« *Le Nautilus, ralentissant son allure, **voltigeait au-dessus des masses confuses du sol**, tantôt les effleurant comme s'il eût voulu s'y poser, tantôt remontant capricieusement à la surface des flots. J'entrevois alors quelques vives constellations à travers le cristal des eaux, et précisément cinq ou six de ces étoiles zodiacales qui traînent à la queue d'Orion.*»

Le paysage défile devant les yeux des passagers, spectateurs privilégiés, mobiles dans l'élément mobile : « *Les premiers plans qui passaient devant nos yeux (...).* ». La description des fonds marins inconnus relève d'une poésie de grandeur romantique et mythologique dans ce paysage géologique façonné par les mouvements puissants terrestres tectoniques. Le mélange des règnes végétal et animal rappelle l'univers des Métamorphoses antiques : « *Les premiers plans qui passaient devant nos yeux, c'étaient des rocs découpés fantastiquement, des forêts d'arbres passés du règne végétal au règne animal, et dont l'immobile silhouette grimaçait sous les flots. C'étaient aussi des masses pierreuses enfouies (...) puis des blocs de laves étrangement contournés qui attestaient toute la fureur des expansions plutoniennes.* » Paysage digne de l'héroïsme des Atlantes : « *Tandis que ces sites bizarres resplendissaient sous nos feux électriques, je racontais à Conseil l'histoire de ces Atlantes, qui, au point de vue purement imaginaire, inspirèrent à Bailly tant de pages charmantes. Je lui disais les guerres de ces peuples héroïques. Je discutais la question de l'Atlantide en homme qui ne peut plus douter.* » La promenade ascensionnelle dans le volcan, une des rares étapes terrestres, sert d'occasion à des descriptions de paysages volcaniques originels et grandioses à l'échelle géologique, qui demandent aux personnages de déployer des efforts héroïques : « *La nature volcanique de cette énorme excavation s'affirmait de toutes parts. Je le fis observer à mes compagnons.(...) Notre ascension continua. Les rampes se faisaient de plus en plus raides et étroites. De profondes excavations les coupaient parfois, qu'il fallait franchir. Des masses surplombantes voulaient être tournées. On se glissait sur les genoux, on rampait sur le ventre. Mais, l'adresse de Conseil et la force du Canadien aidant, tous les obstacles furent surmontés.*

Poésie et austérité scientifique

Conseil, le naturaliste acharné, dont la vie se réduit au classement met un terme au lyrisme didactique d'Aronnax. Totale désintéressement par la leçon d'histoire, il ramène, de manière amusante son maître à la réalité. En effet, tous deux, abordant l'un, un sujet mythologique et légendaire, l'autre un objet d'étude abstrait, sont en dehors de la réalité : « *Mais Conseil, distrait, m'écoutait peu, et son indifférence à traiter ce point historique me fut bientôt expliquée. En effet, de nombreux poissons attiraient ses regards, et quand passaient des poissons, Conseil, emporté dans les abîmes de la classification, sortait du monde réel. Dans ce cas, je n'avais plus qu'à le suivre et à reprendre avec lui nos études ichtyologiques.* » Aronnax garde l'équilibre entre admiration et classement, entre le rapport poétique à la nature et son étude rationnelle : « *Mais tout en observant ces divers échantillons de la faune marine, je ne laissais pas d'examiner les longues plaines de l'Atlantide* ». Un tel émerveillement face au spectacle d'une telle beauté naturelle qu'il

faut le rendre rare pour ne pas s'y accoutumer : « *La nuit n'interrompt pas mes observations. J'étais resté seul. (...) Longtemps encore, je serais resté à ma vitre, admirant les beautés de la mer et du ciel, quand les panneaux se refermèrent.* »
Emerveillement prolongé dans l'intérieur du volcan, travaillé par le temps : « *la base des hautes parois formait un sol tourmenté, sur lequel gisaient, dans un pittoresque entassement, des blocs volcaniques et d'énormes pierres ponce. Toutes ces masses désagrégées, recouvertes d'un émail poli sous l'action des feux souterrains, resplendissaient au contact des jets électriques du fanal. La poussière micacée du rivage, que soulevaient nos pas, s'envolait comme une nuée d'étincelles.* »

L'espace clos du volcan et de la grotte

Le port d'attache du Nautilus au sein d'un volcan à l'aplomb d'une haute muraille, inaccessible au reste de l'humanité, est semblable au lieu de l'utopie, qui préserve Nemo des hommes et des phénomènes naturels dangereux : « *Au centre même d'un volcan éteint (...) Trouvez-moi sur les côtes de vos continents ou de vos îles une rade qui vaille ce refuge assuré contre la fureur des ouragans.* » Comme le fait remarquer Aronnax, la nature est du côté de celui qui en a fait son élément, qui vit d'elle mais sans l'exploiter jusqu'à l'épuisement, à l'inverse des passetemps meurtriers de la chasse marine : « *Je vois, capitaine, que la nature vous sert partout et toujours. Vous êtes en sûreté sur ce lac, et nul que vous n'en peut visiter les eaux* ». Une nouvelle leçon de physique explique le renouvellement magique de l'énergie électrique qui régit toute la vie du Nautilus » : « *il a besoin d'électricité pour se mouvoir, d'éléments pour produire son électricité, de sodium pour alimenter ses éléments, de charbon pour faire son sodium, et de houillères pour extraire son charbon. Or, précisément ici, la mer recouvre des forêts entières qui furent enlisées dans les temps géologiques ; minéralisées maintenant et transformées en houille, elles sont pour moi une mine inépuisable.* »

Le Nautilus a trouvé son port d'attache dans ce volcan éteint et Aronnax demande à ses compagnons de faire un effort d'imagination pour se propulser vers un lointain passé où le volcan était encore en activité. La pensée intuitive est une véritable machine à remonter le temps - la pensée rationaliste scientifique la devance par son enchaînement d'hypothèses de cause-conséquences : « ***Vous figurez-vous, leur demandai-je, ce que devait être cet entonnoir, lorsqu'il s'emplissait de laves bouillonnantes, et que le niveau de ce liquide incandescent s'élevait jusqu'à l'orifice de la montagne, comme la fonte sur les parois d'un fourneau ?*** » Cet **imaginaire lyrique et scientifique** se prolonge d'une manière onirique. Aronnax, protégé au sein de la grotte-refuge, « locus aemonus », à la sortie d'une « *promenade circulaire* » (cf images de la perfection et de la clôture), s'endort. Cet épisode vient après l'évocation du miel des abeilles (« *ingénieux insectes* »), les

parfums, « *âmes des fleurs* » que l'on ne peut sentir dans l'espace marin, enfin d'une course « *des nuages échevelés par le vent d'ouest* ». Le professeur vit, à travers son rêve, une expérience de régression biologique : « *En cet endroit s'ouvrait une magnifique grotte. Mes compagnons et moi nous prîmes plaisir à nous étendre sur son sable fin. Le feu avait poli ses parois émaillées et étincelantes, toutes saupoudrées de la poussière du mica. Ned Land en tâta les murailles et cherchait à sonder leur épaisseur. (...) Une certaine somnolence s'emparait de nous. Comme je ne voyais aucune raison de résister au sommeil, je me laissai aller à un assoupissement profond. Je rêvais, — on ne choisit pas ses rêves, — **je rêvais que mon existence se réduisait à la vie végétative d'un simple mollusque. Il me semblait que cette grotte formait la double valve de ma coquille...*** » Retour à la réalité et à l'action par le phénomène des marées : « *puisque nous n'étions pas des mollusques, il fallait se sauver* » / « *ce n'est que la marée qui a failli nous surprendre comme **le héros de Walter Scott** ! L'Océan se gonfle au-dehors, et par une loi toute naturelle d'équilibre, le niveau du lac monte également.* »

Ce rêve est similaire au rêve géologique d'Axel Lidenbrock, narrateur du Voyage au centre de la Terre, revivant toutes les étapes géologiques terrestres. Après être remonté des entrailles de la terre par un volcan, il est désormais initié aux secrets du globe terrestre : « *Les siècles s'écoulaient comme des jours ! **Je remonte la série des transformations terrestres.** Les plantes disparaissent ; les roches granitiques perdent leur dureté ; l'état liquide va remplacer l'état solide sous l'action d'une chaleur plus intense ; les eaux courent à la surface du globe ; elles bouillonnent, elles se volatilisent ; les vapeurs enveloppent la terre, qui peu à peu ne forme plus qu'une masse gazeuse, portée au rouge blanc, grosse comme le soleil et brillante comme lui !* ». Gaston Bachelard écrit « *Pour le rêveur de la grotte, la grotte est plus qu'une maison, c'est **un être qui répond à notre être** par la voix, par le regard, par un souffle. C'est aussi **un univers.*** » Gaston Bachelard, La Terre et les rêveries du repos, Paris, José Corti, 2010, deuxième partie, chapitre VI : « La grotte », p. 226. À la fin de leur traversée, Axel se représente en effet l'éruption volcanique comme **un mouvement organique** : « *nous allons être repoussés, expulsés, rejetés, vomis, expectorés dans les airs* ». **L'imagination des profondeurs prolonge l'imaginaire mythologique.** L'éruption volcanique est racontée comme une navigation tourmentée. Chronométrant les intervalles entre les poussées de lave, le professeur Lidenbrock dit du volcan : « *Il nous laisse respirer avec lui.* » Sur les pentes du Stromboli, Axel affirme en écoutant le volcan : « *Je sentais les convulsions de la montagne qui respirait à la façon des baleines, et rejetait de temps à autre le feu et l'air par ses énormes événements* » (p. 365). Ce voyage se traduit par des métamorphoses du corps et de l'esprit, qui l'initient aux quatre éléments de la nature. C'est **l'expression d'un voyage intérieur initiatique** : « *Le corps d'Axel subit ainsi une suite de transformations*

qui l'initie aux quatre éléments de la nature. Son évanouissement au passage du seuil entre le dedans et le dehors de la terre est une initiation à la mort. La « cuisson » de son corps sur les pentes extérieures du volcan rappelle une opération alchimique qui le conduit à une nouvelle naissance. Sur l'île du Stromboli, les yeux d'Axel se dessillent devant la beauté d'un pays merveilleux. Le centre de la terre indiqué au début du roman par l'alchimiste Arne Saknussemm se trouve dans un espace intérieur créé par l'imaginaire. » Il passe de la nuit à la lumière pour s'émerveiller devant la Méditerranée, et s'exclame : « Quel merveilleux voyage ! ». « **Son émerveillement est lié au sentiment de l'inattendu et à la perception de la beauté.** La nature est merveilleuse par les contrastes qu'elle présente dans ses paysages. Les composantes de ce paysage pittoresque sont celles du *locus amœnus* des poètes latins, lieu tranquille et harmonieux des contrées bucoliques où chantent les bergers. Aussi, l'itinéraire parcouru est digne d'un enchantement. **L'univers du récit se stabilise dans la rondeur d'une île qui figure un pays idéal.** » (Gaspard Turin, Imaginaire génétique : la critique face à la liste chez Jules Verne),

EXPLICATION 6 - REPRESENTATIONS D'UNE NATURE EXCEPTIONNELLE : de la mythologie à la fantaisie poétique, monstre et romantisme : « *Trêve à ces chimères que le temps a changées pour moi en réalités terribles.* » (Aronnax I,II)

Pistes de recherche : comment le décor naturel change-t-il pour préparer l'apparition des monstres marins ? / Repérer les aspects romantiques et épiques de la description des poulpes et du combat / Comment le merveilleux naturel fait place à une scène de fascination et d'horreur ?

Partie II, CHAPITRE XVIII et XIX « *Au fait, il a raison, dis-je. J'ai entendu parler de ce tableau ... Il ne pouvait s'arracher du théâtre de sa dernière lutte, de cette mer qui avait dévoré l'un des siens !* »

De l'ancrage réaliste à la nature romantique sauvage et mythologique

Le chapitre XVIII ancre le récit dans un contexte très réaliste ; il s'agit, une nouvelle fois d'évaluer les chances d'évasion du trio dans le Golfe du Mexique car cela fait deux mois qu'ils sont enfermés, mais les plongées constantes du Nautilus ne leur en laissent pas le loisir. Le sous-marin s'éloigne des côtes américaines pour mettre le cap sur les Antilles. Les panneaux sont ouverts sur les merveilles de la mer et les personnages observent la faune défiler à dix mètres en dessous du niveau de la mer, des poissons d'espèces variées nageant au milieu d'épaves. La description en est très **poétique et artistique** : certains sont de « *véritables chefs-d'œuvre de bijouterie* », d'autres « *habillés de velours et de soie, passaient devant nos yeux comme des seigneurs de Véronèse* ». Déçu que le Nautilus plonge de nouveau dans les eaux profondes, Aronnax s'émeut : « *Que d'autres échantillons merveilleux et nouveaux j'eusse encore observés* ». En effet, à 1500 mètres, le décor devient plus sauvage et hostile. Une **nature romantique** apparaît,

calquée sur les reliefs terrestres gigantesques, faite de hautes montagnes et falaises découpées, obscure et partiellement cachée, plus dangereuse et propre au jaillissement de l'inconnu. La nature retrouve sa **dimension mythologique gigantesque**, à l'origine du monde : « *Là s'élevaient de hautes falaises sous-marines, murailles droites faites de blocs frustes disposés par larges assises, entre lesquels se creusaient des trous noirs que nos rayons électriques n'éclairaient pas jusqu'au fond. / Ces roches étaient tapissées de grandes herbes, de laminaires géants, de fucus gigantesques, un véritable espalier d'hydrophytes digne d'un monde de Titans. / De ces plantes colossales dont nous parlions, Conseil, Ned et moi, nous fûmes naturellement amenés à citer les animaux gigantesques de la mer.* » On se souvient les hypothèses du professeur Aronnax sur la possibilités que les abysses recèlent des animaux géants restés au stade préhistorique. Observer les profondeurs jusqu'alors inconnues, revient à comprendre l'évolution géologique de la Terre et de la vie sur Terre : « *Les masses liquides transportent les plus grandes espèces connues de mammifères, et peut-être recèlent-elles des mollusques d'une incomparable taille, des crustacés effrayants à contempler, tels que seraient des homards de cent mètres ou des crabes pesant deux cents tonnes ! Pourquoi non ? Autrefois, les animaux terrestres, contemporains des époques géologiques, les quadrupèdes, les quadrumanes, les reptiles, les oiseaux étaient construits sur des gabarits gigantesques. Le Créateur les avait jetés dans un moule colossal que le temps a réduit peu à peu. Pourquoi la mer, dans ses profondeurs ignorées, n'aurait-elle pas gardé ces vastes échantillons de la vie d'un autre âge, elle qui ne se modifie jamais. alors que le noyau terrestre change presque incessamment ? Pourquoi ne cacherait-elle pas dans son sein les dernières variétés de ces espèces titanesques, dont les années sont des siècles, et les siècles des millénaires ?* » I, 2 Cette remontée dans un passé historique tellement lointain qu'il touche à la mythologie, ressemble, par sa forme gigantesque, aux réalisations technologiques de l'homme à l'avenir qui réalise des ouvrages aux dimensions formidables. Pour Verne, les machines de l'avenir sont également gigantesques, comme la description du paquebot d'*Une île flottante*.

Le Nautilus a déjà affronté une multitude de périls : une « *monstrueuse araignée de mer* » (I, XVIII), des cannibales de l'île de Guerboroar (I,XXXII), des requins aux « *mâchoires de fer* » (I, XVII), la Banquise aux « *formidables mâchoires* » (II,XVI). La mer est un lieu **d'affrontement titanesque entre ses habitants**, un lieu de **cauchemars** et de mort, un **cimetière** où sombrent les épaves des navires échoués. Il s'agit bien encore de « *mâchoires* » géantes, le combat avec les poulpes, véritables hydres de Lerne, surpasse encore en intensité ces scènes d'aventure.

Croyance contre science : de la légende et du mythe à la réalité

Le **surgissement des monstres** dans le récit est longuement préparé par des transitions. Le décor a changé et le débat prend le relai, de nouveau, s'opère une distribution des opinions : le crédule Conseil affirme au Canadien et au professeur que les

krakens existent, sur la foi d'une représentation picturale dans un lieu de croyance, un tableau dans une église bretonne, entouré de légendes, un céphalopode de la taille d'une île (un mille = 1,6km), un rocher poulpe sur lequel un évêque a fait sa messe. Aronnax le ramène à la réalité du savoir scientifique naturaliste : « *J'ai entendu parler de ce tableau ; mais le sujet qu'il représente est tiré d'une légende, et vous savez ce qu'il faut penser des légendes en matière d'histoire naturelle ! D'ailleurs, quand il s'agit de monstres, l'imagination ne demande qu'à s'égarer.* » Mais les naturalistes de l'Antiquité ont colporté eux-mêmes ces **récits fabuleux** de monstres marins, Aronnax n'en démord pas, il s'est déjà trompé en prenant le Nautilus pour un narval géant, son crédit de scientifique est en jeu. A la question de Conseil : « — *Mais dans tous ces récits, qu'y a-t-il de vrai ? demanda Conseil.* » Il répond catégoriquement : « — *Rien, mes amis, rien du moins de ce qui passe la limite de la vraisemblance pour monter jusqu'à la fable ou à la légende. Toutefois, à l'imagination des conteurs, il faut sinon une cause, du moins un prétexte. On ne peut nier qu'il existe des poulpes et des calmars de très grande espèce, mais inférieurs cependant aux cétacés.* » Seuls les témoignages des pêcheurs et des spécimens de squelettes dans les musées sont considérés comme des « faits » avérés, pour exemple, le « *calmar de Bouguer* » de six mètres de long.

La description de cet animal prépare l'arrivée terrifiante du monstre : sa tête est « *couronnée de huit tentacules* » s'agitant « *sur l'eau comme une nichée de serpents* », sa bouche « *un véritable bec de perroquet, mais un bec formidable* ». Le poulpe apparaît alors comme une « *épouvantable bête* ». On passe du registre de l'**hydre** (cf hudra = eau), de la **chimère hybride**, à celui de l'**épouvante et de la terreur** : « *Je regardai à mon tour, et je ne pus réprimer un mouvement de répulsion. Devant mes yeux s'agitait un monstre horrible, digne de figurer dans les légendes tératologiques.* ». Le monstre est démultiplié par sa vélocité qui lui donne une ubiquité (cf la vitesse à laquelle le bras-tentacule va pénétrer dans le sous-marin et enlever un membre de l'équipage), la quantité chiffrée de ses membres et ventouses comme autant d'armes, le caractère paradoxal de la puissance (l'homme enlevé est broyé) dans une forme molle et résistante aux balles, sa forme hybride, un corps qui se réduit à une tête au bout de pieds « *céphalopodes* » (sa forme de serpents peut rappeler l'hydre comme le Léviathan, symbole des cataclysmes marins), une forme primaire et primitive d'une tête qui se réduit à une bouche (avec tout l'univers imaginaire associé à l'engloutissement, cf Jonas dans sa baleine), sa couleur changeante témoignant d'une humeur, voire d'une **conscience** puisque ses yeux énormes fixent les hommes qui l'observent. **Le monstre technologique dépasse le monstre naturel** : « *De quoi s'irritait ce mollusque ? Sans doute de la présence de ce Nautilus, plus formidable que lui, et sur lequel ses bras suceurs ou ses mandibules n'avaient aucune prise* ». La vitre transparente protectrice permet d'observer longuement les attaques des énormes ventouses et de la bouche du monstre chimérique à bec de perroquet, le savant aura même le temps de le croquer :

« *C'était un calmar de dimensions colossales, ayant huit mètres de longueur. Il marchait à reculons avec une extrême vélocité dans la direction du Nautilus. Il regardait de*

ses énormes yeux fixes à teintes glauques. Ses huit bras, ou plutôt ses huit pieds, implantés sur sa tête, qui ont valu à ces animaux le nom de céphalopodes, avaient un développement double de son corps et se tordaient comme **la chevelure des furies**. On voyait distinctement les deux cent-cinquante ventouses disposées sur la face interne des tentacules sous forme de capsules semi-sphériques. Parfois ces ventouses s'appliquaient sur la vitre du salon en y faisant le vide. La bouche de ce monstre — un bec de corne fait comme le bec d'un perroquet — s'ouvrait et se refermait verticalement. Sa langue, substance cornée, armée elle-même de plusieurs rangées de dents aiguës, sortait en frémissant de cette véritable cisaille. **Quelle fantaisie de la nature ! Un bec d'oiseau à un mollusque !** Son corps, fusiforme et renflé dans sa partie moyenne, formait une masse charnue qui devait peser vingt à vingt-cinq mille kilogrammes. Sa couleur inconstante, changeant avec une extrême rapidité suivant l'irritation de l'animal, passait successivement du gris livide au brun rougeâtre. »

Un hommage à Victor Hugo, un combat épique

La nature elle-même a créé cette « fantaisie », monstruosité au regard même du moule du Créateur. La mer est propice à ces créations car elle mélange les genres végétal, animal, minéral, elle brouille les repères et rend le monde dans son aspect grotesque et sublime comme le vrai et le beau romantiques : « *Quelle fantaisie de la nature ! Un bec d'oiseau à un mollusque !* » / « *quels monstres que ces poulpes, quelle vitalité le créateur leur a départie, quelle vigueur dans leurs mouvements, puisqu'ils possèdent trois cœurs !* ». Ces exclamations sont similaires à la description que Victor Hugo fait de la pieuvre dans *Les Travailleurs de la mer* (Deuxième partie, livre 4, chap II) : « Pour croire à la pieuvre, il faut l'avoir vue ». Monstre épouvantable qui nous montre que **la réalité dépasse l'imagination humaine** : « Comparées à la pieuvre, les vieilles hydres font sourire. » / « Quand Dieu veut, il excelle dans l'exécration. » Celui-ci qualifie la pieuvre d'insaisissable, « de toutes les bêtes la plus formidablement armée », d'une « loque », d'un « chiffon » qui se « déploie », « rayonne » et vous « harponne » à une vitesse, « inarrachable ». La description hugolienne est célèbre pour son énumération de négations qui conclut sur une affirmation formidable, la pieuvre est l'arme ultime et imparable : « Qu'est-ce donc que la pieuvre ? C'est la ventouse. », « un appareil de succion » gigantesque, un « Suceur de sang. » Ces descriptions épiques sont liées au milieu naturel de la mer étranger et supérieur à l'homme. Le combat au corps à corps à la hache pour Nemo à l'intérieur du navire-refuge, au couteau pour Gilliatt cramponné à son rocher, n'en est que plus terrible. Le lecteur suit les étapes d'une scène très visuelle et haletante, du déploiement de ses bras démultipliés dans une succession d'hyperboles et de questions désespérées : « avec une violence extrême, évidemment tiré par la ventouse d'un bras de poulpe ». « deux autres bras, cinglant l'air, s'abattirent sur le marin (...) et l'enlevèrent avec une violence irrésistible. », « Quelle scène ! Le malheureux, saisi par le tentacule et collé à ses ventouses, était balancé dans l'air au caprice de cette

énorme trompe », « L'infortuné était perdu. Qui pouvait l'arracher à cette puissante étreinte ? ». Et de suspense, au moment d'espoir succède le jet d'encre qui aveugle et permet l'enlèvement du matelot : « *Un instant, je crus que le malheureux, enlacé par le poulpe, serait arraché à sa puissante succion. Sept bras sur huit avaient été coupés. Un seul, brandissant la victime comme une plume, se tordait dans l'air.* ».

Le récit retrouve une dimension affective. Il ne reste que les cris déchirants de l'homme disparu qui s'avère un compatriote - celui-ci retrouve à l'approche de la mort, l'usage de sa langue maternelle « *oubliant son langage de convention, s'était repris à parler la langue de son pays et de sa mère, pour jeter un suprême appel !* - et les larmes de l'énigmatique et distant Nemo : *Il râlait, il étouffait, il criait : À moi ! à moi ! Ces mots, prononcés en français, me causèrent une profonde stupeur ! J'avais donc un compatriote à bord, plusieurs, peut-être ! Cet appel déchirant, je l'entendrai toute ma vie !* » / « *Le capitaine Nemo, rouge de sang, immobile près du fanal, regardait la mer qui avait englouti l'un de ses compagnons, et de grosses larmes coulaient de ses yeux.* » La suite du combat est chaotique et effrayante, véritable scène de guerre homérique et de carnage. Le lecteur est surpris de voir le calme savant et son domestique imperturbable, le capitaine impassible, déployer la violence du harponneur canadien : « **Quelle rage nous poussa alors contre ces monstres ! On ne se possédait plus.** (...) *Nous roulions pêle-mêle au milieu de ces tronçons de serpents qui tressautaient sur la plate-forme dans des flots de sang et d'encre noire. Il semblait que ces visqueux tentacules renaissent comme les têtes de l'hydre.* » Arrêt sur image cinématographique sur cette fameuse bouche sur le point de trancher Ned, « *miraculeusement sauvé* » par son harpon : « *Ah ! comment mon cœur ne s'est-il pas brisé d'émotion et d'horreur ! Le formidable bec du calmar s'était ouvert sur Ned Land. Ce malheureux allait être coupé en deux* ». Comme dans tout roman d'aventure, où le danger de mort est permanent, les héros deviennent tacitement frères d'armes dans l'adversité, ils se sauvent mutuellement et retrouvent provisoirement une humanité commune pacifiée : « *Je me devais cette revanche !* » dit le capitaine Nemo au Canadien. Ned s'inclina sans lui répondre. » Nemo a repris une densité humaine, inconsolable dans le chapitre XX, il entraîne le navire (« *ce navire dont il était l'âme et qui recevait toutes ses impressions !* ») et son équipage dans son errance : « *Le Nautilus ne gardait plus de direction déterminée. Il allait, venait, flottait comme un cadavre au gré des lames. Son hélice avait été dégagée, et cependant, il s'en servait à peine. Il naviguait au hasard. Il ne pouvait s'arracher du théâtre de sa dernière lutte, de cette mer qui avait dévoré l'un des siens !* » Cette allusion au cadavre flottant fait écho aux paroles de Nemo au professeur Arronax au début du livre : « *je suis mort, Monsieur le professeur, aussi bien mort que ceux de vos amis qui reposent six pieds sous terre !* » (I,XI)

Jules Verne, après cet hommage à l'homme de lettres qu'il admire, range son récit romancé dans la littérature de vulgarisation scientifique, encyclopédique, moins puissante dans ses effets que le génie poétique de son maître, seul capable de rendre le merveilleux naturel : « *Cette terrible scène du 20 avril, aucun de nous ne pourra jamais l'oublier. Je l'ai écrite sous l'impression d'une émotion violente. Depuis, j'en ai revu le récit. Je l'ai lu à*

Conseil et au Canadien. Ils l'ont trouvé exact comme fait, mais **insuffisant comme effet**. **Pour peindre de pareils tableaux, il faudrait la plume du plus illustre de nos poètes, l'auteur des Travailleurs de la Mer.** » (ch XIX LE GULF-STREAM.)

SYNTHESE

L'entreprise naturaliste

- La mise en **débat** entre le trio sur l'existence des Kraken pose le rapport complexe entre les croyances, légendes, sources historiques antiques et contemporaines, témoignages des gens de la mer, collections des musées. Qui croire ? que croire ? dans quelle mesure croire ? Comment ne pas fermer les portes du savoir ? Le professeur Aronnax livre une **méthodologie** qui est remise en cause aussitôt par **l'apparition du réel naturel merveilleux** (la source de l'épisode est littéraire et explicitement nommée)
- Le professeur Aronnax tente de compléter son savoir, en prenant des croquis du poulpe jusqu'à l'invasion du Nautilus (cf **pédagogie et établissement d'un savoir encyclopédique** en prise sur **le réel** grâce à l'action relancée).

Le merveilleux naturel

- La mer est un **milieu hostile** à l'homme, parce qu'il a **moins évolué géologiquement**, il garde en son sein des monstres d'un gabarit originel gigantesque, dignes de la mythologie, voire qui la dépassent ! L'océan est **un organisme vivant** qui recèle du **vivant insoupçonné**.
- Les poulpes rencontrés dans **la réalité de cet imaginaire abyssal** sont décrits comme des monstres réels, car cette réalité s'appuie sur des représentations et témoignages de pêcheurs, ils sont néanmoins aptes à « *figurer dans les légendes tératologiques.* »

Un lieu de combat pour la survie et un lieu de mort

- L'océan est un milieu hostile car il n'est **pas naturel à l'homme**, il lui faut un prolongement **technologique** pour s'adapter à ce nouveau milieu qui reste vulnérable aux forces naturelles, cf l'épisode du Nautilus pris dans les glaces et l'hybris du capitaine : « *On peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles* » II,XV

- L'homme romantique puise **sa véritable dimension héroïque dans l'expérience naturelle**, au sein de cette immensité inconnue qui le dépasse (cf adéquation entre décor et le combat épique).
- L'expérience du sublime est faite de **contemplation et de terreur** : ce qui est pris en horreur par le professeur, plus que la mort terrifiante d'un compatriote, c'est l'abandon sans cérémonie de son corps à l'océan, qui ne sera pas enterré dans le cimetière marin avec les autres membres de l'équipage. Ces terreurs sont ancestrales : les chapelles étaient remplies d'ex-voto et de tableaux qui rendaient hommage aux navires disparus en mer. L'océan est le théâtre de la mort par engloutissement, métaphore de la **dévoration**, dont la **bouche du poulpe** est la métaphore. Victor Hugo utilise la métaphore de la « bouche-anus » qui rejette les cadavres tout autant qu'elle les avale : *Il ne pouvait s'arracher du théâtre de sa dernière lutte, de cette mer qui avait **dévoré** l'un des siens !*